

NOTRE ROMAN COMPLET :

LA BELLE PAIMPOLAISE

Par JEAN DE KERLECQ

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE
POIRIER, BESSETTE & CIE, édits-props, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 16, No 3

Mars 1922

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales, Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

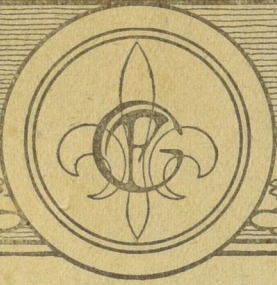
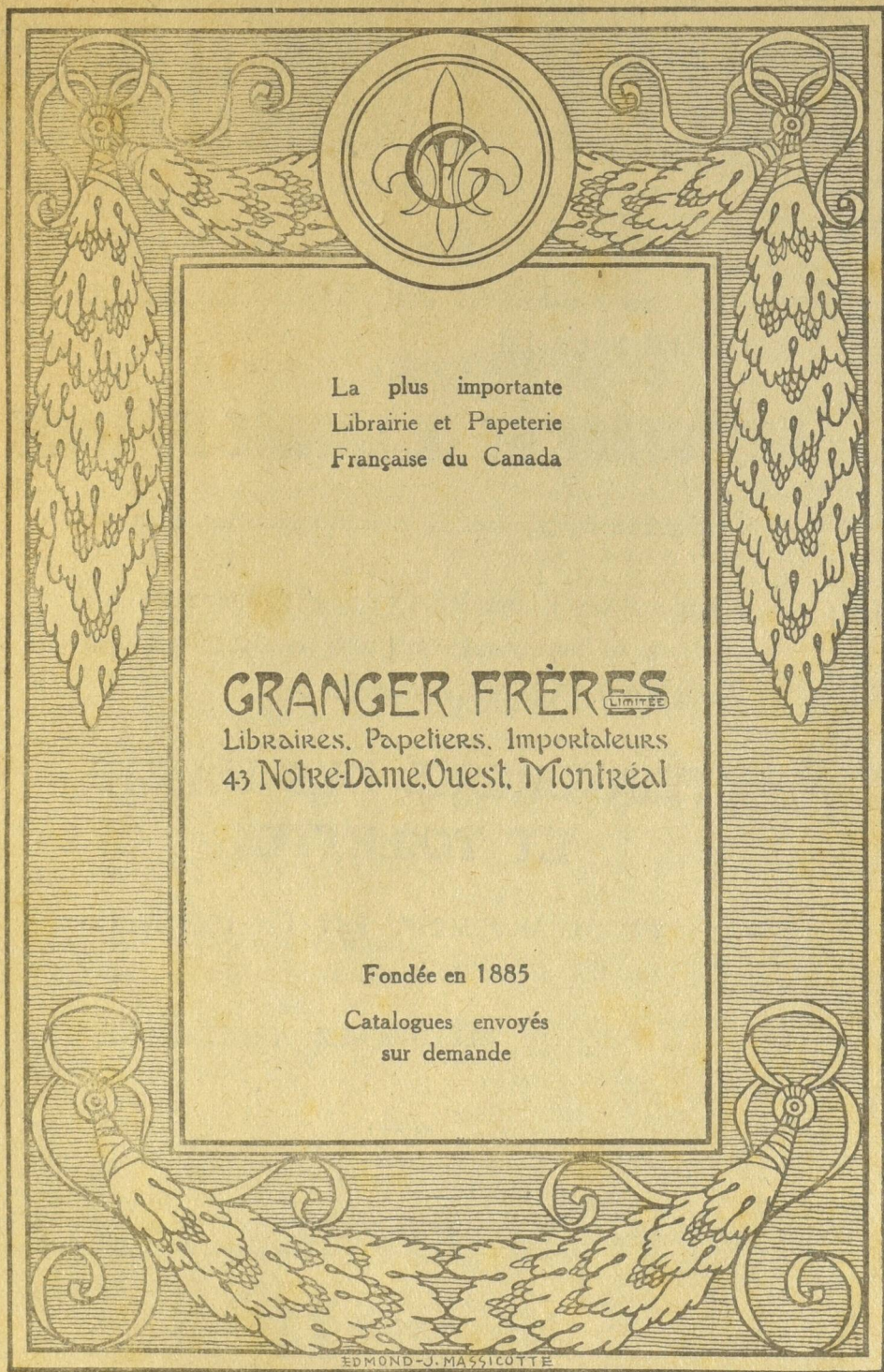
Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353



La plus importante
Librairie et Papeterie
Française du Canada

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Fondée en 1885
Catalogues envoyés
sur demande

EDMOND-J. MASSICOTTE

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

EGRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

La Revue Populaire

Vol. 16, No 3

Montréal, mars 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

\$ L'ARGENT \$

J'aime beaucoup parler d'argent ; c'est un sujet sur lequel peu de personnes sont familières.

J'ai connu des multitudes de personnes qui ont essayé de se familiariser avec l'argent, mais elles sont maintenant à Bordeaux ou à Kingston.

Mais, laissant toute blague de côté, on doit se rendre compte que l'argent n'est pas une chose comique ; il n'y a rien sur terre d'aussi sérieux.

On a pas idée de la quantité de billets de un dollar nécessaires pour faire un million.

Ce qui frappe le plus, c'est la quantité de choses qu'on ne peut pas acheter avec un dollar, cependant si on peut conserver un dollar longtemps, c'est bon signe, si non, c'est mauvais.

On peut acheter quelques différentes choses avec un dollar, par exemple, on peut acheter au choix :

Un gros pain et assez de beurre pour mettre sur deux tranches de votre gros pain.

Un siège dans le poulailler d'un théâtre.

Une rôtie et deux oeufs pour la couvrir.

Une autorisation à rester 15 fois debout dans une des luxueuses voitures de la compagnie des tramways.

Voilà, entre mille autres, les quelques petites choses qu'on peut se procurer avec un dollar.

Si vous connaissez le calcul, vous savez qu'il faut cent sous pour faire un dollar, mais quel est celui, en ce temps de vie chère, qui peut économiser cent sous ? Pas moi, toujours, ni vous, n'est-ce pas ?

Du berceau au cercueil, c'est la course au dollar.

Avec de l'argent on peut avoir tout, excepté ce qu'on voudrait avoir.

L'argent parle, dit-on, seulement pour vous comme pour moi, il n'est pas éloquent.

Mais, excusez-moi, il faut que je vous quitte, j'attends un ami qui doit me prêter dix sous pour dîner. J'ai fini.

Si, comme on le dit la parole est d'argent, je dois être très riche, mais si par compte, le silence est d'or, oh alors, je dois avoir pour plusieurs millions de dettes.

Allons, quittons-nous cent "dollar" et cent "sou" ci.

Paul COUTLEE.

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse.

Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

* Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

UN DRAME DANS UNE COMÉDIE

Tel cet acteur italien jaloux qui, interprétant le rôle d'Othello, étrangla sa propre femme sur la scène, un artiste de vaudeville tue à coups de revolver, au milieu d'une pièce comique, son amie infidèle.

Cette scène dramatique, aussi stupéfiante qu'inattendue, survint le mois dernier dans un théâtre de Hamilton, province d'Ontario, à la grande consternation de milliers de spectateurs. Au moment où le rideau se levait sur un décor féérique représentant l'intérieur d'un somptueux harem, un des artistes travestis en eunuque sortit de sa chemise un revolver qu'il déchargea par trois fois sur la plus belle femme du sultan, jeune et jolie figurante à qui il faisait vainement la cour depuis plusieurs mois. Les mécaniciens et les autres acteurs se précipitèrent sur lui, mais avant qu'ils eussent eu le temps de le saisir, le criminel s'était fait sauter la cervelle avec l'arme qui venait de servir à son meurtre.

Un assassinat et un suicide en une seule soirée, voilà certainement des choses que ne s'attendaient pas à voir les spectateurs, venus là pour s'amuser d'une comédie qui est en elle-même des plus divertissantes ! Racontons maintenant dans ses détails ce roman qui eut un si tragique dénouement.

Jacques Gubb, ainsi se nommait l'acteur qui tua la jeune Cécile Bartley, était un pauvre cabotin qui, en dépit de forts empêchements physiques (il pesait plus de 200 livres) et de ses talents plus que médiocres, s'i-

maginait parvenir un jour à la célébrité. Depuis ses premières années de jeunesse, il s'entraînait à la carrière théâtrale dans le but de faire surtout du grand drame classique. Ses ambitions démesurées le portaient même à croire que bientôt il interpréterait le répertoire considérable de Shakespeare avec plus de succès que les plus grands artistes de l'époque. Logé dans une mansarde, il passait ses jours et ses nuits à piocher les oeuvres de cet immortel dramaturge, les apprenant par coeur et les récitant à haute voix. Il en était venu à les posséder toutes.

Les rôles de Hamlet, d'Othello et du roi Lear n'avaient plus de secrets pour lui.

Muni de ces connaissances qu'il jugeait extraordinaires, il se présenta devant des centaines de directeurs et gérants de théâtres pour tenir les premiers rôles. Tous, à sa grande surprise, se moquèrent de lui. Ils lui dirent qu'avec son obésité et sa laideur, avec ses manières gauches et son défaut de prononciation, il n'arriverait à rien dans le théâtre sérieux; qu'il aurait beaucoup plus de chances de réussir dans la comédie burlesque ou encore dans ce qu'on appelle en Amérique le "vaudeville".

De désespoir et de honte, il finit par échouer un jour à ce théâtre de

Hamilton où le gérant lui confia tous les rôles secondaires de figurant, de domestique, de valet de chambre, de facteur et de bouffon.

Il accepta de remplir ces rôles ingrats, faute d'argent, mais il resta convaincu quand même qu'il avait une façon à lui seul de les interpréter qui le rendrait bientôt célèbre.

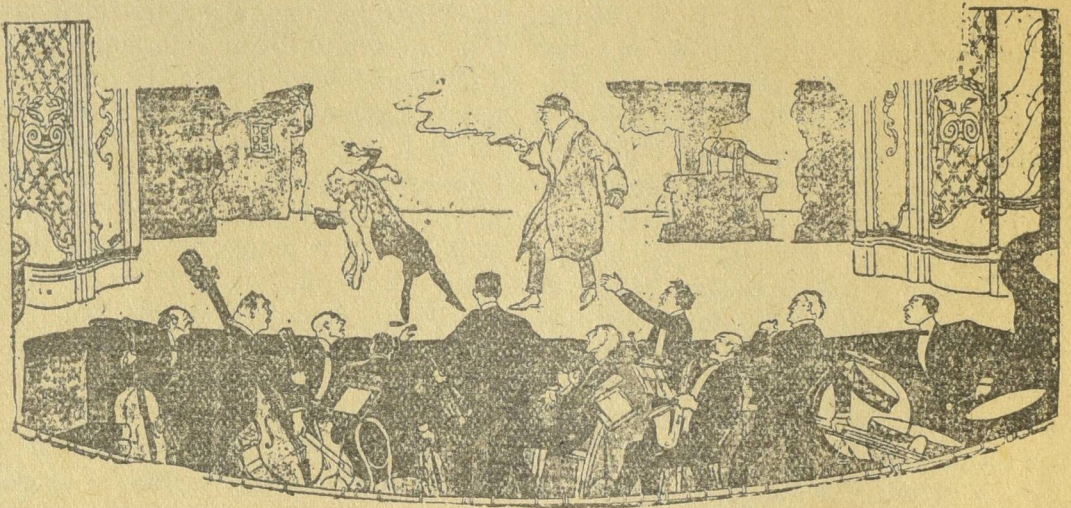
Le pauvre gros cabotin avait sans doute la manie des grandeurs et en souffrait cruellement.

Or, dans ce théâtre, jouait la jolie et brave Cécile Bartley qui le prit en pitié. Pas heureuse, elle non plus,

ville et se payaient même, dans la belle saison, des parties de campagne. Mais, un soir qu'il la reconduisit à sa maison, la représentation terminée, Jacques osa, sans préambule aucun, déclarer à la belle enfant tout l'amour qu'il ressentait pour elle depuis longtemps.

Ver de terre, amoureux d'une étoile, il eut l'audace de demander à la charitable artiste qui ne se laissait fréquenter par lui que parce qu'elle le savait malheureux et abandonné, de devenir sa femme pour la vie.

Elle s'attendait si peu à entendre



malgré sa beauté, ses talents, l'admiration que les habitués de l'endroit lui portaient et les forts cachets qu'elle touchait chaque semaine, elle se rapprocha du malheureux pitre qu'elle devinait bon et honnête foncièrement, malgré toutes ses stupides lubies.

Les deux artistes formèrent bientôt une paire de camarades. Ils allaient dîner ensemble tous les jours et le dimanche et les jours de fête, quand le théâtre ne requérait pas leur présence, ils faisaient de longues promenades dans les plus jolis endroits de la

cette déclaration d'amour qu'elle éclata de rire à son nez. Il en pleura de rage.

Les jours suivants, ils ne se parlèrent pas; ils s'évitaient même. Mais l'amour incompris du pitre éconduit n'en était que plus ardent et plus fort.

N'en pouvant plus de souffrir sans espoir, il décida de tuer Cécile avant qu'elle ne donnât son cœur à un autre et de mettre ensuite fin à ses propres jours qui ne valaient pas la peine, d'après lui, d'être vécus. Or, un soir de grand gala, alors que Cécile, travestie en femme du sérail, recevait

les applaudissements de la foule, d'un coin de la scène où il se tenait dans le costume d'un gardien du sérail, il se rua sur elle et l'abattit de trois coups de revolver.

La toile tomba sur ce meurtre. Les autres acteurs et figurants, ainsi que les mécaniciens, sortant en vitesse de derrière les portants, s'élancèrent sur lui, mais il était trop tard. La belle Cécile Bartley était morte et le bouffon Jacques Grubb s'était tiré une balle dans le cerveau, tombant inanimé aux côtés de la femme qu'il avait adorée.

—o—

LE PREMIER POISSON D'AVRIL

Au moyen-âge, vivait en la ville de Tours un notable bourgeois, aimant fort le rire et se roulant à plein foin dans la goguenardise. Mathieu Bringuenille était son nom.

Un matin,—c'était le premier avril—tout en enfilant ses chausses de festanie, il se dit:—Pâques-Dieu! je me sens en verve aujourd'hui il faut que j'invente une bourde qui fasse courir toute la ville.

Et il descendit dans la rue.—Trois minutes après il rencontrait son ami Bridaine.

—Tu ne sais pas la nouvelle? Devant la porte de Ribaud Trousse-Lard il y a un petit poulet qui vient de sortir de l'oeuf... avec une tête de poisson!!

—Une tête de poisson!!! pas possible!

Et Bridaine de courir du côté de chez Ribaud Trousse-Lard, pendant que Mathieu Bringuenille se frottait les mains et accostait un second Tourangeau:

—Vous n'allez pas voir la grande affaire de Ribaud Trousse-Lard? Tout le monde y est. Une poule qui vient de faire éclore un gros poisson au lieu d'un poulet!

Le Tourangeau prit le chemin de chez Ribaud, et Mathieu Bringuenille continua, semant sa nouvelle à tort et à travers. Enfin, le bruit se répandit tant et si bien, qu'en un instant toute la population, hommes, femmes et enfants, courut au grand galop chez Ribaud Trousse-Lard pour voir le petit requin qui était sorti d'un oeuf de poule et qui chantait comme un chanteur de cathédrale.

Mathieu Bringuenille rentra chez lui en disant comme Titus:—Frandienne! je crois que je n'ai pas perdu ma journée.

Comme il se mettait à table, il entendit les flots du peuple qui arrivaient tumultueusement dans sa rue. Notre homme était curieux, il se mit la tête à la fenêtre et demanda ce que c'était. Un homme lui cria:

—Venez donc! c'est une poule de Ribaud-Trousse-Lard qui a fait un oeuf, et de l'oeuf il est sorti un grand requin qui a déjà dévoré on ne sait pas combien de personnes!

—Par le Sambregoi! pourtant, si c'était vrai! exclama Mathieu Bringuenille. Faut que j'aille voir!

Et lui aussi il courut tout haletant chez Ribaud Trousse-Lard.

On nomma ce gigantesque canard un "poisson d'avril", et celui-là fut le premier.

—o—

La voiture dite "victoria", fut introduite en Angleterre en 1838, année du couronnement de la reine Victoria.

LA GARDIENNE DE SON FOYER

Une épouse, trahie par son mari, sauve l'honneur de son foyer en administrant le fouet à sa rivale.—La femme, étant la gardienne du foyer, a les droits que lui confèrent ses devoirs, dit le juge, en l'exonérant.

Au lieu de recourir à la justice pour protéger son foyer menacé, une jolie jeune canadienne de la Nouvelle-Ecosse, opposée au divorce de par ses principes religieux et peu confiante aussi dans la séparation de corps qui ne constitue pas pour elle un remède proportionné au mal, infligea à la femme qui lui avait enlevé momentanément l'affection de son mari une correction corporelle dont celle-ci se souviendra longtemps. Cette façon draconienne de régler la sempiternelle et douloureuse question du ménage désuni eut plus de succès que tous les jugements rendus par les cours sur ce sujet. Le mari est revenu à sa femme et à son foyer et jamais couple ne s'entendit si bien. Quant à la femme punie, elle ne songe plus à troubler la paix du foyer des autres. La leçon lui a été salutaire.

Voici en résumé de quoi se compose ce petit roman tragique qui s'est terminé en un heureux dénouement.

Madame X vivait depuis deux ans dans un bonheur sans mélange au milieu de son mari et d'un joli poupon de quelques mois. Rien ne lui manquait, affections, richesse et santé. Dévouée et fidèle, elle ne négligeait rien pour s'attacher son mari. Celui-ci, cependant, très léger quoique excellent coeur, ne tarda pas cependant à donner à son épouse des ennuis et plus

tard de gros chagrins. Il avait tous les soirs des courses d'affaires, des réunions au club et souvent même, il ne rentrait pas coucher à la maison. Des bruits sur sa conduite arrivèrent aux oreilles de la petite femme qui ne les crut pas d'abord, tellement sa confiance en son mari était grande. Mais elle dut bientôt se rendre à l'évidence: son mari la délaissait. De concert avec sa belle-soeur, elle rechercha l'intrigante qui lui gâtait ainsi son bonheur et la trouva. Devant les preuves qu'elle détenait, elle eut pu demander le divorce ou la séparation de corps. Le divorce lui répugnait, étant profondément chrétienne, et la séparation de corps ne lui semblait pas non plus un remède propre à son mal. D'ailleurs, elle aimait encore profondément son mari, en dépit de sa mauvaise conduite à son égard.

La coupable, d'après elle, était cette femme qui lui enlevait l'affection de son mari, et qui, pour son seul plaisir, par pur égoïsme, menaçait d'éteindre son foyer.

C'était une affaire d'honneur entre l'épouse et l'intruse, dans laquelle ni la police ni les tribunaux n'avaient à faire. Elle s'entendit avec sa belle-soeur pour régler cette question sans esclandre.

Les deux femmes se rendirent chez la rivale et l'invitèrent à faire une

poménade avec elles dans les bois. Arrivées à une clairière, elles mirent la coquette dans l'impossibilité de se défendre et la ligottèrent à un arbre. Malgré ses lamentations, elles lui mirent le dos à nu, et l'épouse offensée,

que leur victime allait porter une plainte à la police contre ses deux assaillantes.

Un procès s'ensuivit. Le juge, au lieu de s'en tenir au texte intégral de la loi, donna raison à l'épouse, qu'il exonéra de tout blâme en disant: 'La cour prononce qu'une femme mariée a le droit de défendre son foyer menacé, le droit de retenir l'amour de son



s'armant d'un long fouet, la fustigea de toutes ses forces. Elle ne la délia que quand son dos fut tout bleui par les coups et que le châtiment fut, d'après elle, proportionné à la faute.

Les deux parentes repartirent en automobile pour la ville, cependant

mari. Une femme est justifiable de se charger seule de la défense de son bonheur, contre tous ceux ou toutes celles qui tentent de le lui ravir."

La cause fit naturellement sensation, en créant un précédent en la matière.

LES CHIENS DE PRAIRIE

Les chiens de prairie, en dépit de leur nom, ne sont pas des chiens. Ce sont en réalité des marmottes et le nom de "chiens de prairie" leur vient de ce qu'ils font entendre, quand ils sont en danger, un petit glapissement qui rappelle celui des jeunes chiens. A l'approche de l'hiver, ils s'enferment dans leurs terriers creusés assez profondément dans la terre sur les flancs des coteaux et des montagnes, et ils en bouchent soigneusement toutes les ouvertures. Dès lors ils passent l'hiver à dormir presque continuellement, ne s'éveillant que pour manger les provisions qu'ils ont accumulées pendant la belle saison.

Les chiens de prairie vivent en grandes bandes dans tout le nord de l'Amérique, mais dans certains états principalement dans le Texas, ils sont devenus tellement nombreux qu'ils sont une calamité, car ils détruisent toutes les récoltes.

Dans le territoire situé autour de Tahoka, région appelée communément "plaines du Sud", ils sont depuis de longues années une source de pertes énormes pour les éleveurs et les fermiers. Ils se nourrissent des racines les plus tendres des herbes et des arbustes et détruisent chaque année la végétation des champs et des jardins. Ils vivent en nombre incalculable, par familles nombreuses, sur une étendue de territoire qui couvre plus d'un million d'acres.

La législature du Texas a fini par s'émouvoir de cette situation désastreuse pour les éleveurs et les fermiers et elle vient de voter une loi, accordant un délai de 2 ans aux pro-

priétaires pour purger leurs propriétés de cette peste, ce qui n'est pas un mince travail.

Les chiens de prairie existent aussi en grand nombre dans l'ouest canadien, mais la province de Québec en voit peu.

— o —

UNE BOÎTE A BOUQUET ORIGINALE

Une boîte très originale peut être faite pour les bouquets avec un billot de bois. Un billot de deux pieds est scié par la moitié sur le sens de la longueur; l'intérieur est creusé à l'aide d'un ciseau à froid ne laissant qu'un pouce ou un pouce et demi sur les côtés.

On pose des petits anneaux sur les côtés afin de pouvoir y placer des cordes pour tenir la boîte suspendue. Si on désire placer cette boîte sur une surface plane au lieu de la suspendre à quelque crochet on lui fait deux petits supports en bois ayant la forme de la boîte et sur lesquels elle reposera.

Cette boîte rustique est très originale et présente un très joli coup d'oeil sur une véranda.

— o —

Du grec, nous viennent plusieurs prénoms féminins, dont Eudora, qui signifie "beau don"; Phyllis "rameau vert" et Théodosia "donnée par Dieu."

* * *

Une femme de 5 pieds 2 pouces doit peser 113 livres; 5 pieds 3 pouces, 119 livres, et 5 pieds 4 pouces, 130 livres.

LE PRINCE DES ESCROCS

Un financier retors, un banquier douteux, Marie Reynaud, en grugeant les petites économies des bourgeois, arrive à amasser une fortune colossale, en dépit de nombreuses condamnations—Ses faillites lui attirent toujours de nouveaux clients.—Le plus grand “bluffer” de France.

Le fait d'avoir gardé jusqu'à l'âge avancé de soixante-dix-sept ans le titre de “suprême bluffer de France”, met Marie Reynaud en excellente posture devant ceux qui voudraient lui contester ses qualités extraordinaires de brasseur d'affaires louches et de chevalier d'industries risquées.

Marie Reynaud est devenu en France et en Belgique une figure aussi connue que celle de Landru. Arrivé à Paris, du fond de sa province, vers l'âge de vingt ans avec, naturellement pas un sou en poche, comme tous ceux qui arrivent à Paris (les étrangers exceptés), il s'éleva rapidement à la fortune en cultivant les mille moyens de devenir millionnaire, d'après le système américain “get-rich-quick”. Il fit toutes ses affaires sur une haute échelle. Le genre d'entreprises qu'il exploita et la façon dont il sut manoeuvrer ses multiples combinaisons en font un homme remarquable. Sans doute eut-il incidemment ses petites démêlés avec les préfectures de police, mais ce fut toujours pour sortir plus fort et mieux armé, des mains de la justice.

Pendant sa longue existence, rien ne lui a semblé plus simple que de gruger les petites fortunes, drainer les économies longues et douloureuses

de ses compatriotes. Il s'est fait un jeu de vider les bourgeois. Travailleur acharné, il n'a pris pour vacances que les séjours que la justice lui imposa dans les prisons. Interné, il calculait déjà la grosse affaire qu'il entreprendrait à sa sortie. Grâce à tous ses “schemes” (pour employer le mot qui rend le mieux le genre d'opérations qu'il pratique), Reynaud doit valoir aujourd'hui cinquante millions de francs.

Son physique, comme Landru, d'ailleurs, lui a toujours servi. Il a su profiter de son allure aristocratique, de sa mine distinguée. S'entourant de tout le luxe rêvé, châteaux, hôtels particuliers, équipages, nombreux domestiques, il s'attira la confiance des petits propriétaires.

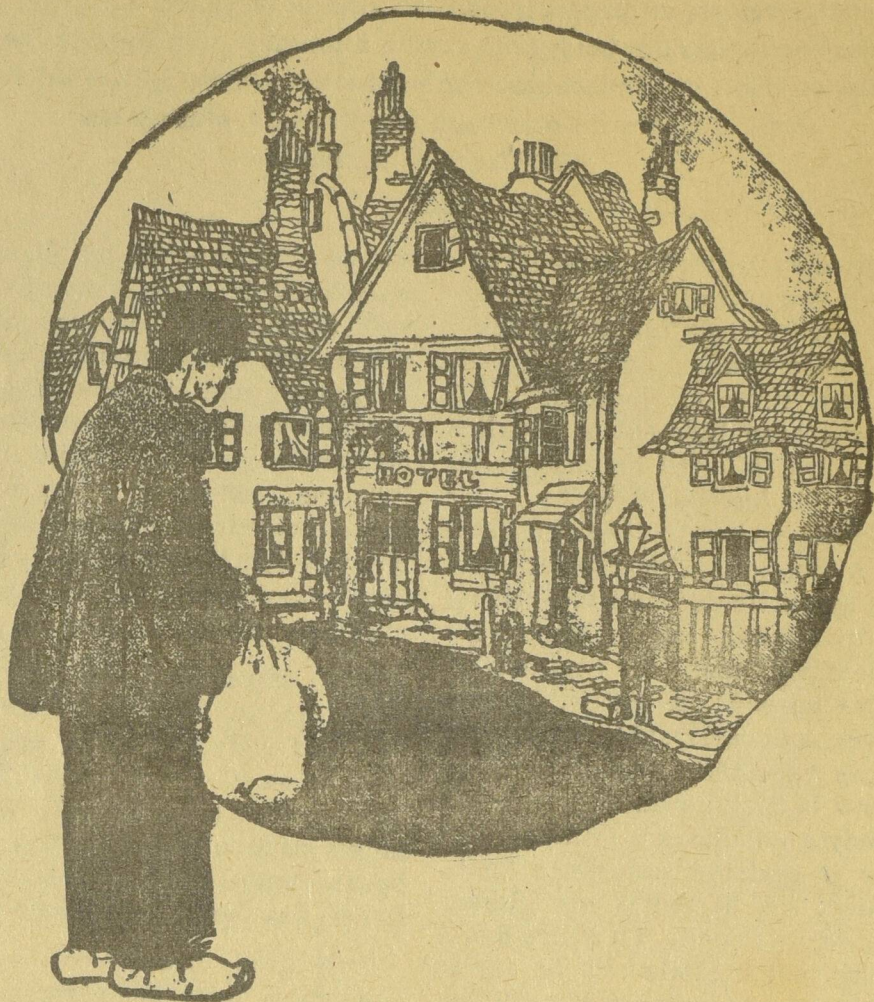
Son gros succès est l'emprunt d'argent à intérêts énormes, un peu comme faisait Ponsi, aux Etats-Unis.

A la tête d'une banque ou maison de courtage ordinaire, il empruntait de petites sommes qu'il promettait de rembourser avec des intérêts de 10 et 20 pour cent. Arrêté plusieurs fois dans le cours de ses opérations pour ne jamais payer ces fameux intérêts, il changea toujours la raison sociale de sa maison et trouva toujours aussi

des poires pour lui confier leurs économies.

Il fit d'énormes gains à la suite de la guerre, alors que tout le monde voulait devenir rapidement riche. "Vous voulez vous enrichir, disait-il

lancer. Personne ne sait comment il fonda sa première maison d'affaires, qui remonte déjà à cinquante ans. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il appartient à une excellente famille d'Auvergne, propriétaire d'un petit



Ce célèbre escroc arriva à Paris, vers l'âge de vingt ans, pauvre comme un gueux.

aux petits propriétaires, confiez-moi vos économies que je ferai centupler."

Mais comme Marie Reynaud avait mieux que ses nombreux créanciers le moyen de faire fortune, il accumula des millions à leur détriment.

Le plus difficile pour lui fut de se

château dans les environs de Saint-Flour. Il vint à Paris, un peu après la guerre franco-prussienne, habillé comme un mendiant.

Aujourd'hui, le banquier Reynaud a une magnifique maison sur l'Avenue du Bois de Boulogne, et on le connut

longtemps sous le titre de propriétaire de la Banque de l'Etat.

Cette fameuse banque fit faillite après deux ans d'opérations complexes et le "banquier" fut condamné. Mais il porta sa cause en appel et fut acquitté, après s'être constitué son défenseur.

Son acquittement fut si éclatant que l'année suivante, il fondait une seconde banque et après des élections heureuses faisait partie de la députation de la Chambre, comme représentant de sa circonscription de Saint-Flour. Mais alors, une affaire trop risquée le fit de nouveau tomber entre les mains de la justice. Condamné à dix ans de travaux forcés, il prit la fuite.

Quelques années plus tard, on le retrouve en Belgique, à Bruxelles. Cependant, sous un pseudonyme bien gardé, il ouvrit bientôt, en 1904, rue Laffitte, à Paris, le "Crédit International", qui promettait des intérêts de 500 pour cent. De nouvelles poires se présentèrent à lui avec leur argent et il fit des affaires d'or jusqu'en 1914, alors qu'une faillite interrompit ses opérations. Ses dépositaires n'osèrent cependant déposer aucune plainte contre lui et il profita du calme pour se sauver à Londres, après avoir informé les journaux qu'il faisait route vers le Transvaal. Découvert, il fut aussi difficile à extraditer qu'il avait été difficile à condamner.

Amené finalement devant la cour pour faillite frauduleuse de 24,000,000 de francs, il y fut condamné à six mois de détention.

Pendant quatre ans, on n'entendit plus parler de lui. C'est en 1916 que tout le monde parlait de prêter de l'argent à la "Banque de la Nation", institution à rendement de 15 pour

cent, dirigée secrètement par le même Marie Reynaud, revenu en cachette à ses anciennes opérations, sous le nom de Roqueplan.

De mauvaises affaires la firent tomber de nouveau et les Parisiens attendent maintenant la fondation de la "neuvième" banque du célèbre Marie Reynaud, figure nationale.

ON LE SERAIT A MOINS !

Dans le parc d'une maison d'aliénés un visiteur rencontrant un malade qui s'y promenait, lui dit :

—Eh bien, mon ami, comment êtes-vous venu ici ?

Voici ce que le fou lui répondit :

—J'ai épousé une veuve qui avait une fille, et que mon père épousa. Ma femme devint la belle-mère de son beau-père et mon père devint mon beau-fils.

Ma belle-mère, la fille de ma femme, eut un fils et ce fils était mon frère, puisqu'il était le fils de mon père, mais il était aussi le fils de la belle-fille de ma femme et par conséquent mon petit-fils, et cela me rendit grand-père de mon demi-frère.

Ma femme eut un fils. Ainsi ma belle-mère, la demi-soeur de mon fils, est aussi sa grand-mère puisqu'il est le fils de son beau-fils. Mon père est le beau-frère de mon enfant, puisque sa demi-soeur est sa femme. Je suis le frère de mon propre fils qui est aussi le fils de ma belle-grand-mère. Je suis le beau-frère de ma mère, ma femme est la tante de son enfant; mon fils est le neveu de mon père, et je suis mon propre grand-père.

Et voilà pourquoi je suis ici, Monsieur !

UN AUDACIEUX COMLOT

La fille de l'ambitieux régent de Hongrie tente, paraît-il, de se faire épouser par l'archiduc Albert d'Autriche et de partager avec lui le trône abandonné de Charles de Hapsbourg et de la princesse Zita de Toscane

Voici l'histoire d'une jeune fille qui voudrait être reine et qui le deviendra peut-être, si les ambitions de son père se réalisent. Les principaux personnages de cette histoire authentique, qui ressemble plutôt à un conte des Mille et Une Nuits sont:

Paula Horthy, 19 ans, très jolie, fille de **Nicolas Horthy**, régent de Hongrie, qui empêcha

Charles de Hapsbourg de remonter sur le trône de Hongrie.

Zita de Toscane, épouse du ci-devant empereur.

L'archiduc Albert d'Autriche.

La scène se passe à Budapest, capitale de la Hongrie, en Suisse et à Paris, pendant ces trois dernières années.

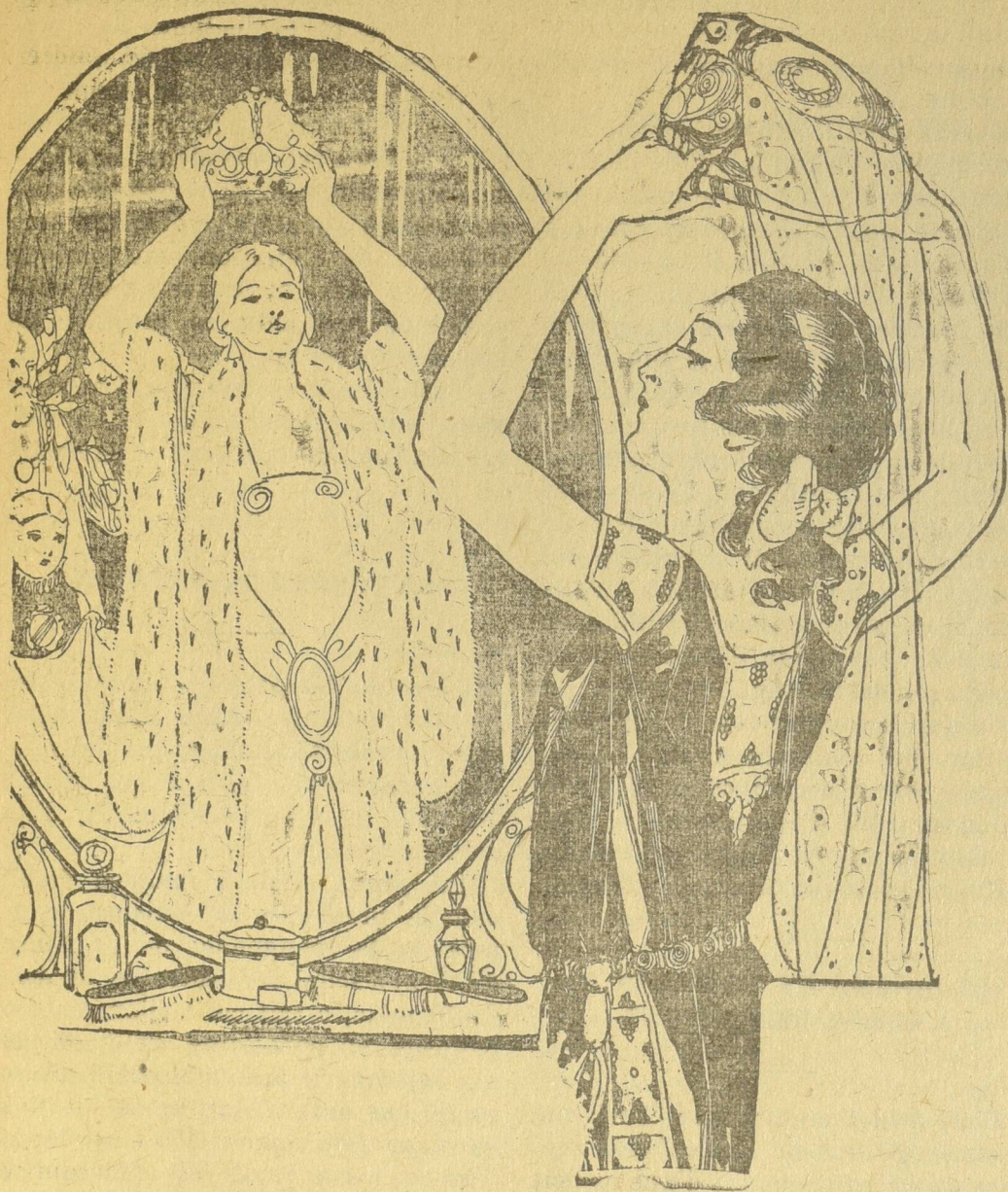
Le premier acte se déroule en Suisse. La reine Zita discute avec son impérial mari des derniers événements survenus en Hongrie et de la façon cavalière dont ils ont été bannis du royaume des Magyars par leurs propres sujets.

"Allez-vous permettre à ce plébéien Horthy, le nouveau régent de Hongrie, de marier sa fille Paula à l'archiduc Albert pour les placer tous les deux sur notre trône?" dit la reine dans un accès de colère et de dépit.

L'ex-roi fit une pause et répondit dans un geste de découragement: "Le moment de faire un coup d'état n'est pas encore arrivé".

Mais la reine lui répéta si souvent qu'il fallait agir promptement que, comme chacun sait, les deux exilés montèrent un jour dans un aéroplane mis à leur disposition en Suisse et firent leur entrée en Hongrie où ils furent acclamés par quelques milliers de soldats et de paysans. Le résultat de cette équipée est connu. Le régent fut prié de remettre les personnes du roi et de la reine entre les mains des Alliés qui les internèrent dans l'île de Malte. Il faut maintenant revenir en arrière. Quand pour la première fois, la révolution mit à la porte du royaume austro-hongrois le roi et la reine, le peuple confia la direction de la Hongrie à un amiral du nom de Nicolas Horthy, qui reçut le titre de régent ou de protecteur.

Horthy est un homme sorti du peuple qui, de simple lieutenant de marine, est devenu amiral de la flotte d'Autriche-Hongrie. Il fit pendant la guerre deux prouesses remarquables qui le rendirent célèbre. C'est lui qui marcha sur Budapest vers la fin de la guerre pour en chasser les troupes roumaines qui y étaient entrées à la faveur du désarroi qui sévit dans ce



royaume quelques jours avant la signature de l'armistice. Une fois dans la place et après que le roi et la reine en fussent chassés, il se fit proclamer régent de la nouvelle république de Hongrie.

Il installa dans le merveilleux palais

des Hapsbourg sa femme, sa fille Paula et son état-major composé d'une centaine d'officiers. Il garda tout le cérémonial de l'ancienne cour et sa fille Paula reçut tant d'hommages que, nouvelle riche ou parvenue, prit des allures de grande dame, puis de

reine, et insista auprès de son père tout-puissant pour le devenir tout à fait. Oui, Paula, fille du régent Horthy, voulut et veut encore être proclamée reine de Hongre, après avoir épousé l'archiduc Albert.

Mais le papa Horthy est arrêté par le premier article de la vieille constitution magyare qui porte qu'un roi magyar ne peut abdiquer ses droits à la couronne ni en être dépossédé de son vivant. Cette constitution qui date de la Grande Charte reste en vigueur en Hongrie, sous le régime actuel, en dépit de la révolution. Le régent devra donc, pour arriver à ses fins, amener l'assemblée nationale à abroger ou à modifier la constitution. D'un autre côté, la majorité des membres de cette assemblée soutenant l'ancien roi Charles, il est peu probable qu'elle consente à estropier la constitution en faveur de l'archiduc Albert et de la fille du régent Horthy.

Ce dernier craint en plus l'intervention des puissances alliées qui s'opposeraient certainement à l'élévation au trône d'une nouvelle dynastie. Aux termes du traité de Trianon, la Hongrie doit rester une république.

LE CINEMA ET LE CHANT A L'USAGE DES MAÇONS

C'est évidemment à New-York que la chose est arrivée. Dans l'espoir de faire travailler avec plus d'ardeur une équipe de maçons, en train de finir sa maison de rapport, un capitaliste avisé a inventé cette idée-mère.

Il a d'abord mis à la disposition des compagnons une somme complémentaire assez rondelette, d'autant plus rondelette que le travail sera plus

tôt terminé. Et, pour que chacun ait du coeur à l'ouvrage, il offre, pour couper le labeur, deux récréations avec chants et projections de vues animées. Il offre aux ouvriers un casse-croûte à 9 heures et un autre à 4 heures de l'après-midi. Pendant ces repas sommaires, en plein échaffaudage du gratte-ciel, une cantatrice assez célèbre chante aux ouvriers une romance de digestion, un comique exerce sa verve amusante, et un opérateur de vues animées projette un film sur un écran.

C'est bien là ce qu'on peut appeler une originale et harmonieuse association du capital, du travail et de l'art.

LA POUPEE DU MEDECIN

Autrefois les poupées étaient des jouets d'enfants. Aujourd'hui elles sont pour certains magasins des motifs à réclame ou des porte-veine. En Malaisie, elles sont les clientes d'un médecin!

Un jeune docteur anglais établi dans la presqu'île de Malacca, connaissant la répugnance des femmes d'Orient à se laisser visiter par un médecin mâle, a fait confectionner des poupées en porcelaine qu'il envoie aux femmes de la haute société. Il ne reste plus à la future malade qu'à marquer d'un signe sur le corps de la poupée, les endroits où elle souffre elle-même; elle ajoute quelques détails sur les symptômes et la marche du mal, et retourne la poupée au docteur.

De cette façon le médecin peut rédiger une ordonnance sans avoir jeté des yeux indiscrets sur la malade.

UNE FARCE ALLEMANDE

Un simple agent du gouvernement allemand réussit à maintenir sous son autorité tous les habitants de la Perse méridionale, pendant les quatre années de la guerre, en faisant semblant de communiquer avec le schah de Perse ou le sultan de Turquie par téléphone sans fil.

Il doit se trouver maintenant dans quelque petit village de l'Allemagne ou dans un quartier excentrique de Hambourg ou de Munich, un jeune homme que personne ne connaît plus et qui ne commande à personne, un jeune homme qui, pourtant, pendant la guerre, était le maître d'un territoire quatre fois plus grand que la France et dictait ses ordres à des millions d'habitants. Son nom est Herr Hugo Wassmuss. Il peut avoir aujourd'hui trente ans à peine.

Lui qui n'est plus rien, dirigea pendant quatre ans, au nom de son empereur Guillaume, tous les habitants de la Perse méridionale, et causa aux Alliés, aux Anglais surtout, des ennuis considérables. Ses aventures fantastiques méritent d'être racontées. Elles ont autant de piquant que celles de ce Jacques Lebaudy, un Français, qui se fit proclamer le "Roi du Sahara" et commanda cette contrée pendant des années. Wassmuss est plus fameux encore, parce que le rôle qu'il joua en Perse était plus dangereux et qu'il avait sous ses ordres une population infiniment plus grande que celle de Lebaudy, lequel ne s'adressait qu'à quelques tribus d'Arabes indisciplinés.

Wassmuss était déjà connu dans toute la Perse en 1914, alors qu'il

était considéré comme le plus redoutable des consuls des nations européennes. Personne ne savait où il prenait cet argent avec lequel il offrait aux chefs des tribus locales des fêtes somptueuses. Il représentait, d'après son titre officiel, l'agent du gouvernement allemand dans la Perse méridionale. Mais avec la guerre, son prestige et ses pouvoirs augmentèrent, parce qu'il fut à même de servir mieux les intérêts de son pays dans cette partie du monde et de causer des ennuis continuels aux alliés.

Il remplit habilement sa mission. Avec deux assistants, Brugmann, un suisse allemand, et un compatriote, il tourna toutes les tribus contre les Anglais qui devaient tenir en cette contrée un détachement pour parer à toute incursion inattendue dans leurs lignes. Il fit en sorte que le drapeau allemand flottât partout jusqu'à la fin de la campagne et fit de l'espionnage sur une haute échelle. En cela, ce furent des pêcheurs persans qui le servirent le mieux, en notant le tonnage de tous les bâtiments de transport traversant l'océan Indien. D'après leurs rapports, Wassmuss pouvait fournir des détails approximatifs sur les troupes expédiées des Indes sur les fronts français, égyptiens et mésopotamiens. Wassmuss transmettait

tous ses renseignements à von Sanders, établi à Constantinople, et sut, pendant quatre ans, se tenir en communication avec ce dernier.

Son influence dans le pays ne fit que grandir, jusqu'au jour où il se trouva, en 1916, à la tête d'un territoire couvrant quatre fois l'étendue de la France. Les Anglais ne purent le capturer, en dépit de toutes leurs tentatives, et

res des Allemands, disant que Guillaume avait débarqué en Angleterre et tué le roi Georges V, de sa propre main. Personne ne songeait à confirmer ces nouvelles ou à les démentir, tellement la foi que les Persans avaient en lui était grande.

Cependant, il perdit bientôt son homme de confiance, Brugmann, qui fut pris par les troupes anglaises, à



"Allo! Schah de Perse? C'est votre serviteur Wassmuss qui parle."

les Persans ne l'auraient pas livré à ses ennemis pour un Empire, malgré la somme de \$40,000 que les Anglais promirent à celui qui le leur ramèneraient, mort ou vif. Habillé à la mode persane et marié à la fille d'un des plus puissants chefs du pays, Wassmuss allait de par le pays, racontant (dans un persan très pur) les victoi-

Bushire, alors qu'il s'était réfugié dans un harem. Son prestige, à partir de ce moment, commença à décliner. Les Persans le battirent en froid et déjà plusieurs refusaient de lui obéir. On ne voulut plus accepter sa monnaie allemande (qui d'ailleurs était contrefaite), et il se trouva un moment sans ressources.

Mais, une fois encore, son énergie et son habileté le sauvèrent. Il fit face à la musique.

Le jeune Allemand, seul dans une contrée orientale, appuyé uniquement par son audace et son astuce, se promit de rouler encore ses amis Persans. Il déclara à la population que les ordres qu'il recevait et qu'il leur dictait lui étaient transmis par le schah de Perse et le sultan de Turquie, les deux chefs religieux du monde mahométan.

Pour le démontrer d'une façon évidente à ses administrés, il imagina un appareil original et merveilleux, le téléphone sans fil. Il avait d'autant plus de mérites à songer à cet expédient qu'à cette époque encore, la téléphonie sans fil n'avait été éprouvée par aucune application pratique, bien que, depuis longtemps, admise en théorie par les savants européens.

Il prit un appareil de téléphone ordinaire, récepteur et transmetteur, (lequel est conservé comme une relique précieuse à Bombay) qu'il fixa à l'extrémité d'un trépied, planté dans le sol. Il y ajouta, pour émerveiller davantage et convaincre mieux les Persans qui assistaient à ses conversations, une cloche qui sonnait automatiquement pour l'appel.

Ce procédé était des plus simples. Cependant, il lui servit en tous points. Quand il se trouvait dans une situation dangereuse, il fixait son appareil en terre et faisait mine d'appeler le schah ou le sultan et leur parlait longuement en persan ou en allemand.

"Allo! Allo! C'est l'humble sujet de Votre Majesté, l'Allemand Wassmuss, qui baise les semelles de vos souliers. Il se trouve à Ahwas où les chefs de tribus ne veulent pas obéir aux ordres

que vous l'avez chargé de leur transmettre."

Après s'être entretenu ainsi, pendant quelque temps avec l'un d'eux, il reposait le récepteur et se tournant du côté des chefs qui avaient entendu, ou croyaient avoir entendu la réponse de leur souverain, leur disait que, de par l'ordre suprême, il leur fallait obéir.

Grâce à son téléphone sans fil, il put maintenir son autorité jusqu'à la fin de la guerre, où il regagna son pays, à l'insu de tous.

Les Persans le cherchent encore pour le punir de s'être moqué d'eux pendant quatre ans.

—o—

AU VIOLON !

Qui n'a lu ou même écrit maintes fois cette expression: "Mettre au violon?" Il est entendu que le "violon" est la chambre de sûreté des postes de police, chambre de sûreté où l'ivrogne ramassé sur la voie publique va cuver son vin en compagnie du voleur à l'étalage et de la fille qui attendent le passage du panier à salade.

Mais pourquoi ce mot de "violon?"

"Selon certains auteurs, écrit M. de Bonneville dans la "Gazette des Tribunaux" de 1867, jadis la geôle de Paris, possédait un violon—un vrai, un instrument de musique—destiné à charmer les loisirs des prévenus. Un luthier établi dans les galeries du Palais était chargé par une stipulation particulière de son bail de fournir, puis d'entretenir cet instrument. Ce serait par suite de cet usage remontant à Louis XI qu'on a appelé "violon" la geôle temporaire annexée à la cour de police ou à celle du recorder.

LA FORTUNE DES ASTORS

La famille américaine des Astors doit son immense fortune à un Canadien-français du nom de Jacques Cartier, qui, en 1801, découvrit la cachette où le célèbre pirate Kidd avait enfoui tous ses trésors.

Un procès en réclamation d'une somme de \$5,000,000, intenté par la succession de Frederick Law Olmsted à la famille Astor, de New-York, ouvre une des pages les plus intéressantes de l'histoire de la flibusterie. Ce procès a révélé l'origine de la fortune colossale des Astors, lesquels en sont redevables à un trappeur Canadien-français, du nom de Jacques Cartier, qui se mit en 1801 à l'emploi de John Jacob Astor, dans la traite de pelleterie que celui-ci entretenait avec les Indiens, sur la rivière Penobscot. Olmsted allègue que Cartier découvrit ce trésor sur un terrain qui lui appartenait de moitié. Dans ces conditions, il aurait droit à la moitié des richesses qui le composaient. Astor, par la voix de ses défenseurs, prétend de son côté que le terrain avait été acheté par son employé Cartier, dans son entier, et qu'ayant mis le premier la main au trésor, y avait droit complètement.

L'histoire de ce trésor ressemble beaucoup à celle dont nous parlions dernièrement dans la "Revue", sous le titre de "L'Île des Cocos", avec cette différence que les richesses enfouies dans cette île par des pirates n'ont jamais été retrouvées toutes entières, tandis que celles de la rivière Penobscot sont tombées au grand complet dans les coffres-forts de la

famille des Astors, aujourd'hui multimillionnaire. Nous raconterons plus loin l'origine de ce trésor, amassé par le capitaine Kidd, un des plus célèbres pirates des temps mouvementés de la course en mer et de la flibusterie.

C'est vers l'an 1801 que Jacques Cartier, trappeur et chasseur canadien, se mit au service de Jacob Astor, à l'un des comptoirs de pelleterie que ce dernier possédait sur les bords de la rivière Penobscot, aux États-Unis. Le futur multi-millionnaire ne donnait à son fidèle employé qu'un minime salaire, juste de quoi lui permettre de vivre avec en plus le fruit de ses chasses et de ses pêches.

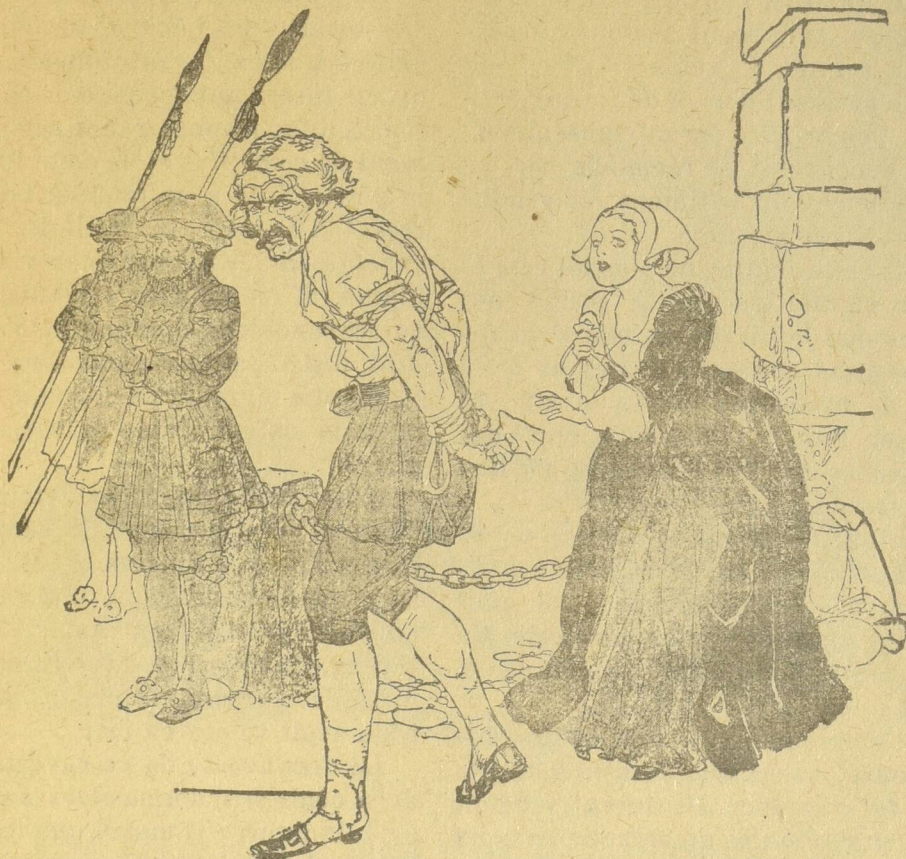
Or, un jour, au cours d'une de ses nombreuses pérégrinations dans les alentours, il crut remarquer, sur une lande de terre appartenant à un des concurrents commerciaux de son patron, des accidents révélateurs. La terre avait dû être retournée, car elle était bosselée à certains endroits à la manière des tertres. Quelques jours après cette découverte, les gens remarquèrent que Cartier, qui jusque là, passait pour un "sans le sou", faisait de grosses dépenses, s'habillait richement, portait des bijoux et payait des tournées.

D'où venait cette transformation soudaine? Où avait-il pris cet argent? En même temps, les affaires d'Astor

prospéraient de façon extraordinaire. L'explication de cet accès subit à la fortune est facile: le trappeur canadien avait surpris la cachette où le capitaine Kidd avait enfoui ses trésors. Dans le partage, Astor eut les trois quarts et lui, le quart seulement, n'en voulant davantage.

Olmsted, à qui Cartier avait acheté

de nombreuses années, la marine marchande anglaise était ennuyée par les flibustiers. Lassés de tant de déboires, les affréteurs anglais se mirent en commun pour construire un bâtiment de guerre dont ils confièrent le commandement au capitaine Kidd, avec mission de chasser et de massacrer les pirates où ils les rencontreraient.



En marchant à l'échafaud, le capitaine Kidd remit à sa femme un billet mystérieux.

le terrain contenant le trésor, en réclama au moins la moitié, d'où le procès qui dure encore aujourd'hui. Il reste maintenant à parler de l'origine de ce trésor et de ce pirate fameux, le capitaine Kidd qui l'amassa.

Ce capitaine Kidd s'acquît d'abord une réputation enviable dans les marines anglaise et américaine. Depuis

Des nouvelles arrivèrent bientôt à leurs oreilles, que le capitaine avait déjà vaincu moult chefs boucaniers et coulé de nombreux bâtiments, contenant des trésors incalculables. Tant de richesses le grisèrent et bientôt le capitaine, avec son solide navire, devint lui-même un véritable pirate battant le pavillon anglais. Pendant deux

ans, il fut la terreur des mers. Finalement, il décida de mouiller dans le port de Boston, comme propriétaire d'un bâtiment anglais, sous les papiers que lui avaient donnés les marchands de Londres. Avant d'entrer dans le port, il cacha dans l'île Gardiner une quantité considérable de marchandises, consistant surtout en ballots de soie et de velours, et en un certain montant d'or et de bijoux précieux. Ces articles furent subséquemment découverts et réclamés par les propriétaires du bâtiment et vendus 14,000 livres sterling.

Mais cette somme ne pouvait représenter qu'une très petite partie des trésors que le pirate, au cours de ces nombreuses courses en mer et à la suite de toutes ses prises, avait dû amasser. Pour les découvrir, on fit des recherches des îles Jekyl jusqu'à Halifax, mais sans aucun succès.

Quelque temps après sa mise en arrestation à Boston, le capitaine Kidd fut renvoyé en Angleterre où il subit aussitôt son procès pour piraterie. En deux jours, il fut jugé, condamné et pendu.

Sa femme ne put le voir qu'une demi-heure, après que la sentence de mort fut prononcée. Ils tinrent pendant ces trente minutes un entretien à voix basse, et l'un des gardes vit le condamné remettre à sa femme une carte sur laquelle étaient écrits les chiffres 44106818.

Cette carte lui fut enlevée par les gardes qui voulurent la forcer à révéler la signification de ces caractères hiéroglyphiques, mais elle se refusa obstinément à le faire, déclarant en plus qu'elle en ignorait elle-même le sens. Cette carte fut conservée. M. Olmsted put s'en procurer une photographie. Tous les descendants du pi-

rate étant morts, aucun membre de sa famille ne pouvait plus revendiquer ses trésors enfouis.

Dans l'été de 1894, quand le professeur David P. Todd, un astronome célèbre, visita son ami, M. Olmsted, à Deer Isle, il s'amusa un jour à calculer la latitude et la longitude de la maison de son hôte et en donna le chiffre à Mlle Marion Olmsted. Celle-ci, en inscrivant le chiffre dans son journal, fut frappée par le rapprochement de ce chiffre et de celui livré par le pirate Kidd à sa femme. Les chiffres 4410, pour la latitude, étaient exactement les mêmes que ceux de l'énigme, et les chiffres suivants, 6818, correspondaient à la longitude de l'endroit, 6813, petite variante due probablement à un mauvais calcul du pirate ou à la défectuosité de son chronomètre.

Il apparut aussitôt évident à Mlle Olmsted que le trésor de Kidd était tombé entre les mains de M. Astor. Elle eut la preuve que plusieurs des objets possédés par Astor, bijoux, joyaux, lingots d'or, avaient appartenu à des personnes que le capitaine Kidd avait volées en mer.

La découverte de ce caveau, après deux cents ans, donna alors la certitude à la famille Olmsted que les Astor devaient leur fortune colossale à la main mise sur les trésors du fameux pirate.

Voici en résumé tous les détails de cette histoire :

1—Le capitaine Kidd a navigué le long de la côte du Maine, quelques mois avant son arrestation, et un coffre de fer gravé de ses initiales fut quelque temps après retiré d'un caveau sur le terrain de M. Olmsted, coffre, qui plus tard, tomba en la possession de M. Astor.

2—Jacques Cartier, un trappeur Canadien-français, campa pendant de nombreuses années, étant à l'emploi de M. Astor, tout près du caveau où fut trouvé le coffre, et sa fortune subite et celle de M. Astor furent simultanées.

3—La fortune de M. Astor provient de la vente, par l'entremise de M. Streeter, d'anciennes pièces d'or espagnoles et françaises, et de bijoux dont plusieurs furent reconnus par des personnes qui avaient été dépouillées de leurs biens par le pirate Kidd.

4—Le capitaine Kidd a saisi et caché quelque part de l'or et des bijoux de grande valeur (cela est prouvé par la renommée), et la carte qu'il remit secrètement à sa femme quelques heures avant son exécution, indique de façon incontestable que l'emplacement de ces trésors fut un caveau qui se trouvait sur le terrain de la famille Olmsted.

5—La famille du capitaine Kidd est éteinte depuis longtemps et personne ne peut mieux revendiquer l'entière possession de ces trésors que M. Olmsted. La cour décidera.



UN COLLIER CÉLÈBRE RETROUVÉ

Il y a 25 ans, un collier de perles d'une valeur considérable, don de l'Empereur Napoléon à l'Impératrice Joséphine, dont on remarquera le portrait en tête de cet article, était volé au "Musée du Louvre", à Paris, et, malgré toutes les recherches qui furent faites pendant plusieurs années, malgré la prime fabuleuse de \$150,000, offerte par le gouvernement Français, ce précieux collier était resté introuvable. L'affaire avait

été classée et l'oubli s'était fait sur ce mystérieux vol.

Or le gouvernement Français vient de rentrer en possession de ce précieux bijou retrouvé par un pur hasard dans les circonstances suivantes:

Il y a quelques mois, un citoyen de New-York, de passage à San-Francisco, alla visiter le quartier chinois de cette ville. Etant entré dans un magasin d'antiquités et de curiosités, tenu par un chinois, il aperçut, parmi

des objets de peu de valeur, un collier de perles que sans doute le négociant croyait fausses.

Comment ce collier était-il là ? combien l'avait-on payé ? On le saura peut-être un jour, car nul doute que la police cherche à éclaircir ce mystère, si toutefois on retrouve ce négociant qui pourrait bien être un mythe. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce chinois, s'il existe, ne peut pas être soupçonné de recel, car, dans ce cas, il aurait mieux connu la valeur de l'objet.

A la demande du client : "Combien ce collier ?" le chinois répondit : "25 dollars". Le prix était si minime pour un si beau collier que le touriste n'hésita pas à l'acheter pour en faire cadeau à sa femme.

De retour à New-York, le touriste, curieux de connaître la valeur du collier qu'il voulait offrir à sa femme, se rendit "Maiden Lane" chez un bijoutier auquel il demande d'évaluer le bijou.

Après un examen rapide du collier, le bijoutier déclara que ce collier était d'une grande valeur et il offrit au client de l'acheter pour \$50,000.

Le client fut tellement surpris qu'il hésita un bon moment, fut sur le point d'accepter l'offre du bijoutier, mais finalement déclara qu'il réfléchirait puis donnerait une réponse.

Il s'en alla de suite demander une nouvelle estimation à un autre bijoutier. Celui-ci, après un examen du bijou, apprit à son client que les perles formant le collier portaient, en lettres gravées sur elles, ces mots : "Napoléon à Joséphine", mais que, toutefois, ces lettres ne pouvaient se voir qu'à l'aide d'un microscope très puissant. Il est probable que le bijoutier se rappelait de la prime de \$150,000 of-

ferte par le gouvernement Français ; toujours est-il qu'il offrit de l'acheter au prix de \$85,000, prix qui fut accepté et payé immédiatement.

C'est ce bijoutier qui a récemment transmis au gouvernement Français, le célèbre et précieux collier qui rappelle une des époques les plus glorieuses de la vie du Grand Empereur, et dont la place est bien au "Musée du Louvre" à Paris, où tout le monde pourra encore l'admirer.

Ce que l'on ne dit pas, c'est dans quelles conditions la restitution a été opérée, et si la prime a été réclamée ou seulement le prix d'achat.

Quoiqu'il en soit, l'on peut dire qu'en payant un bijou \$25 et en le revendant quelques jours plus tard \$85,000 le touriste a fait à San-Francisco un voyage qui, loin de lui coûter cher, lui a rapporté un joli bénéfice.

—o—

LA VILLE DES POETES

—

Les amateurs de statistiques pourraient croire, en apprenant qu'il y a 3,478 poètes syndiqués à Kiew, en Ukraine, que la profession nourrit son homme.

Ils ne se tromperaient pas. L'abondance des fils d'Apollon s'explique d'ailleurs le plus aisément du monde.

Les autorités soviétiques n'accordent en effet de cartes de nourriture qu'aux membres des associations professionnelles. Tous ceux qui sont "intellectuels" ont donc cherché une profession pour manger et ils se sont fédérés en qualité de poètes...

Mais quant à dire qu'ils écrivent tous en vers, ceci, comme dit Kipling, c'est une autre histoire.

LA BELLE ET LA BÊTE

Une actrice de renom est charmée par un gentil petit pékinois auquel elle s'attache comme à un enfant! Elle réclame \$10,000 pour la disparition de ce chien de luxe, emporté dans la fleur de l'âge par une maladie de peau

La justice canadienne, en raison même de l'esprit de la population, est plus sérieuse que la justice américaine, laquelle doit se prononcer à tout instant sur des litiges ridicules. Nos voisins ont beaucoup d'argent et aiment autant les procès coûteux que les habitants de notre province qui se chamaillent continuellement pour des questions de bornage et de servitude. Mais enfin, ces questions-là sont prévues par le Code et touchent à un des domaines les plus contentieux. Aux Etats-Unis, on dirait que tous les procès portent sur des réclamations de dommages-intérêts pour pertes de vie ou d'affection. Dernièrement, une femme obtint d'un tribunal de New-York pour la perte de l'affection de son mari.

L'amour, aux Etats-Unie, se traduit en une valeur monétaire parce qu'il est regardé comme le plus grand principe d'action individuelle motivant l'existence d'une société.

Quant aux femmes riches du théâtre ou de la bourgeoisie, sitôt qu'elles perdent un chien ou un chat, elles s'empressent de poursuivre pour des montants scandaleux les marchands ou les gardiens de ces bêtes.

Ainsi fit, il y a quelques semaines, la jolie Evelyn Neuville, restée inconsolable de la mort de son cher toutou.

Elle poursuivit le marchand pour \$10,000, le tenant responsable de la mort du chien qui était son compagnon le plus fidèle et le plus affectueux.

Comment s'expliquer rationnellement l'affection d'une femme sensée pour une bête, toute caressante et intelligente soit-elle. C'est vrai que les Américains partagent avec les Anglais cette même sensiblerie malade à l'égard des animaux, dont on trouve des exemples dans toutes les œuvres de Charles Dickens. Mais, tout de même, peut-on réclamer la somme de dix mille dollars pour un chien, en gardant son sérieux?

Enfin, si les juges de ce pays "extraordinaire" ne trouvent pas la chose ridicule, les gens auraient bien tort de se gêner!

C'est un petit chien chinois, un pékinois, qu'acheta la plaignante, au coût de \$250, lequel souffrait d'une maladie cutanée qu'il lui communiqua. Elle accuse donc le marchand de lui avoir vendu un objet contenant des vices cachés et d'être la cause première de la maladie que lui donna son chien.

Ce marchand d'animaux est un homme cruel et sans coeur. Il n'avait pas le droit de vendre à la plaignante une aussi gentille petite bête pour la lui ravir au moment où elle s'était



attachée à elle comme à son propre enfant!

Mlle Neuville s'ennuyait dans la vie. Se sentant seule dans son somptueux appartement, elle décida un jour de se procurer un compagnon et acheta un magnifique pékinois de quatre mois, Ching Wui. Le marchand lui fit son "pedigree", mot anglais dont on abuse et qui se traduit par généalogie ou lignage. Ching Wui descendait

d'illustres ancêtres et n'était atteint d'aucune affection ou maladie.

Dans les premiers jours, Ching Wui paraissait plein de santé. Il était d'une gaité folle, jappait à la vue de sa maîtresse, se frôlait contre ses jupes et mendiait ses caresses. Mlle Neuville en était fière et ne l'aurait pas abandonné à ce moment pour un empire.

Puis, vinrent les jours mauvais, les nuits d'insomnie. Ching Wui se grat-

tait tout le temps et perdait le sommeil. Elle manda deux chirurgiens vétérinaires et le marchand qui après avoir tenu conseil, conseillèrent à la maîtresse de Ching Wui de l'envoyer à l'hôpital. Il y passa un mois et revint guéri. Mais quelques jours après ses ennuis recommencèrent. Le chien se grattait toujours. Il était atteint d'une maladie de peau incurable et, ce qui plus est, contagieuse. Mlle Neuville en fut atteinte et garda le lit un mois.

Puis, après avoir dépensé pour lui près de \$2,000 en honoraires de médecins-spécialistes, en ordonnances et en frais d'hôpital, Ching Wui mourut, laissant sa maîtresse dans le plus profond désespoir.

UN VER "TEINTURIER"

Un savant américain aurait, paraît-il, obtenu à la Nouvelle-Orléans, une sorte de ver en soie géant, plus grand que ceux actuellement connus, et qui produirait jusqu'à 1,800 verges de soie, alors que les cocons ordinaires n'en produisent que 1,000 au maximum. Pour l'élever, il faudrait l'alimenter avec la feuille d'un mûrier spécial, obtenu par une greffe sur le brigadier.

Le même savant affirme que ce ver est capable de donner de la soie, naturellement colorée en rouge, en noir, en pourpre, en orange, en vert ou en bleu, suivant qu'on mélange certaines substances à sa nourriture. On obtiendrait ainsi, jusqu'à dix-huit couleurs différentes, au lieu des trois fondamentales, le jaune, le crème et le blanc que donnent les vers à soie ordinaires.

Mais notre savant va encore plus loin, quand il affirme que le ver, ayant acquis cette faculté, la garderait toute sa vie et la transmettrait même à ses descendants. Pour peu que l'on se mette à faire des croisements, on voit combien il sera facile d'augmenter la gamme des nuances déjà obtenues.

On imagine, en tout cas, le parti qu'il y a à tirer d'une telle entreprise si... si le fameux vers à soie américain et multicolore n'est pas un vulgaire canard.

COUPS DE SONNETTE

Dernièrement, à la Chambre des députés français, pour apaiser le tumulte soulevé par M. Mandel, M. Raoul Péret, le président de la Chambre, dut agiter frénétiquement—et longtemps, vainement — la sonnette présidentielle.

Au sujet de cette sonnette, autant de présidents autant de carillons différents.

M. Grévy sonnait avec lenteur, mais il ne s'arrêtait qu'après le tumulte.

M. Buffet sonnait par petits coups secs.

M. Gambetta sonnait en rafales.

M. Bisson sonnait avec recueillement.

M. Floquet avec bonhomie.

M. Méline, par petits coups qu'on n'entendait pas.

M. Casimir-Périer, par grands tintements noblement espacés.

M. Depuy, lourdement et avec persistance.

M. Burdeau, par saccades.

M. Deschanel, par de brefs tintements, mais avec distinction.

Dis-moi comment tu sonnes, pourrait-on dire, et je te dirai qui tu es... »

LES MARIAGES INSTANTANÉS

Les habitants de Los Angeles, capitale incontestée du cinéma américain, ont la manie du mariage.—Ils s'unissent à leur première rencontre.—C'est le mariage à première vue.—Les nôtres se contractent plus lentement mais durent plus longtemps.

L'atmosphère de l'immense ville de Los Angeles, Californie, où sont cantonnés tous les grands artistes du cinéma américain, est propice aux mariages. Dans tous les Etats-Unis d'ailleurs, les mariages se contractent rapidement. Toutes ces charmantes coutumes que nous avons conservées dans notre pays, la fréquentation autorisée par les parents, les fiançailles, sont perdues dans cette soi-disante libre république. Un jeune homme et une jeune fille se plaisent; ils font un bond chez un ministre qui les unit et tout est dit. Les parents, nous le supposons, sont consultés le lendemain du jour de la cérémonie nuptiale. Du moins, cette méthode expéditive est-elle pratiquée par une très forte portion de la population.

A Los Angeles, les mariages sont conclus en deux mots. Et les habitants de cette ville, artistes ou profanes, se marient tous. Sans doute, ces ménages ne sont pas tous exemplaires, mais il s'en trouve tout de même qui restent unis pendant plus d'une année!!

En voici un exemple. Elise Helliger, une jolie jeune fille de Chicago, est présentée à un riche commerçant de Los Angeles, Edouard Fawcett. C'est le coup de foudre. Elise retourne dans sa famille pour leur apprendre son mariage prochain et revient à Los An-

geles où son fiancé l'attend, escorté d'un ministre.

En descendant du train, le jeune homme prononce un mot malheureux qui déplaît à sa promise. Elle proteste. Il discute.

—Je ne le ferai pas, dit-elle.

—Oui, dit l'autre. Vous le devez.

— Je voudrais bien voir l'homme qui m'imposera sa volonté!

Et ils se séparent là-dessus, sans s'être mariés naturellement.

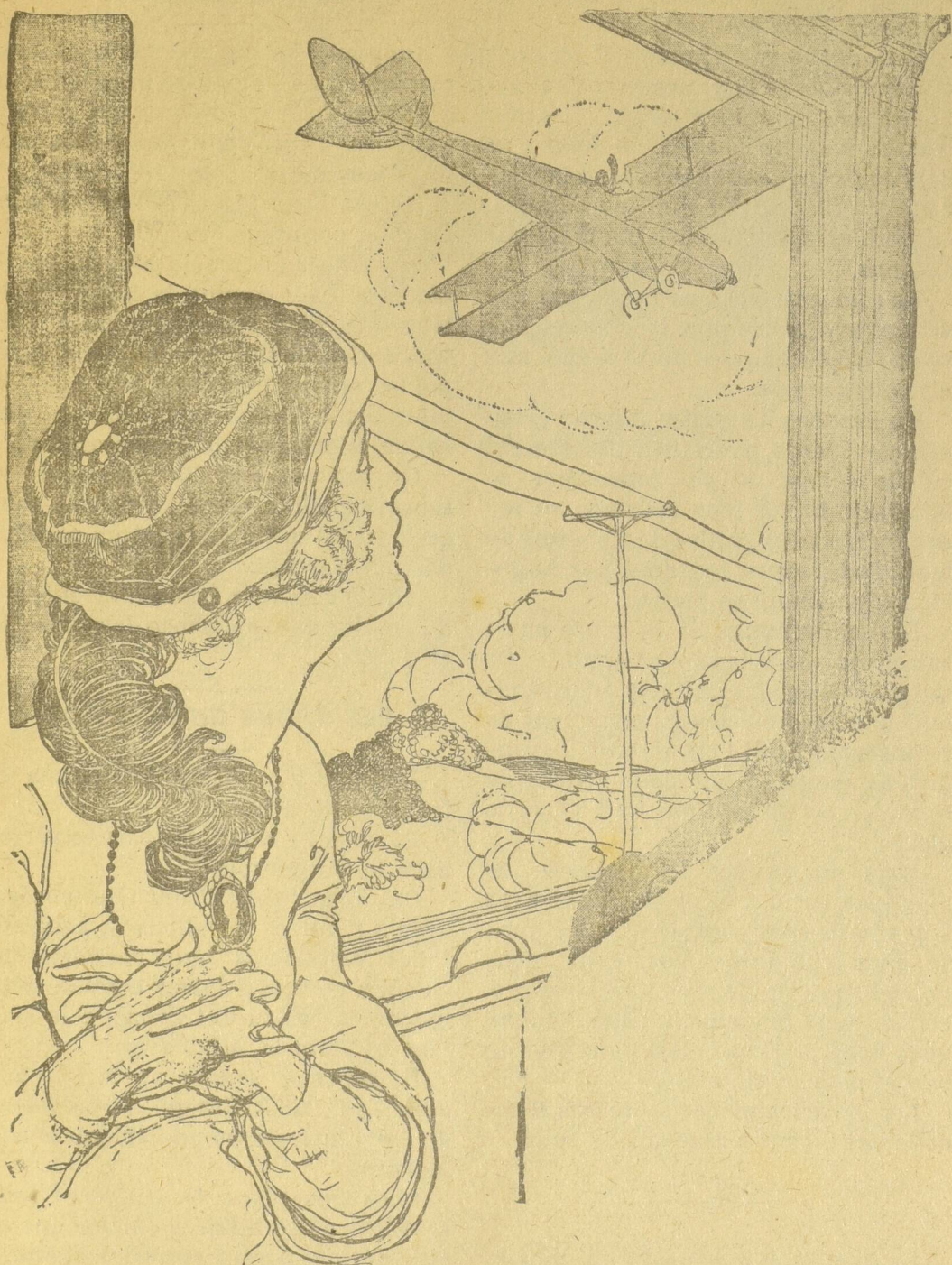
Edouard se rend au restaurant et fait son menu. La viande est mal cuite et il s'en prend au garçon, au maître-d'hôtel et au chef. Il discute la note avec la caissière.

L'après-midi, il prend la route de son bureau. Ses affaires n'avancent pas. Tout à coup, son regard tombe sur un portrait encadré qui se dresse sur sa table de travail.

—Après tout, pense-t-il, elle n'est pas mauvaise fille. Je me suis injustement emporté. Je vais arranger ça.

Il décroche le récepteur de son téléphone et appelle à son hôtel la jeune fille qu'il devait épouser, le matin même.

Mais elle n'y est plus, ayant repîs le rapide pour Chicago. Edouard se rendit aussitôt à la gare où il sut à quelle heure exacte était partie sa fiancée. Impossible de la rejoindre par



chemin de fer. Sans perdre une minute, il fila dans son automobile jusqu'à son camp d'aviation, démarra son plus rapide avion et survola la voie

ferrée jusqu'au moment où il se trouvait à la hauteur du train. Descendant le plus bas qu'il put, rasant presque le sol, il entrevit dans une des croi-

sées du wagon Pullmann la figure de son amie. Elle était là!

Redoublant sa vitesse, il atterrit aux environs de la gare suivante et attendit que le train y entrât. Il sauta dans le wagon, habilla de force sa fiancée, la prit dans ses bras et la descendit sans que celle-ci, abasourdie, eût le temps d'opposer la moindre résistance.

Ils remontèrent tous deux dans l'avion et une heure plus tard se retrouvaient à Los Angeles où le même ministre les maria.

En l'espace de quatre heures (bien peu de choses pourtant!) ils avaient eu le temps de se rencontrer, se brouiller, briser leur mariage, se reconquérir à 100 milles de l'endroit de leur rendez-vous, revenir à Los Angeles et finalement se marier.

Des enlèvements de ce genre ne se retrouvent que dans l'antiquité. Ce qui n'empêche les Latins d'aller répétant que les Américains manquent de tempérament! Si l'on en croit l'aventure authentique que nous venons de raconter, ils ne sont pas tout à fait de glace.

Mais, en matière de mariages, ce n'est pas surtout la promptitude avec laquelle ils sont contractés qui compte, mais leur durée. Chez nous, dans notre bonne vieille province, nous procédons plus lendemain, mais quand nous nous marions, c'est pour tout de bon et pour la vie entière.

Les Américains ont là-dessus d'excellentes leçons à recevoir de nous.

—o—

La fidélité des hommes du monde est composée de tant de pièces qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque.—Bossuet.

LES INVENTEURS

On aime rire des inventeurs et il est rare qu'on ne se montre pas sceptique à l'égard de leurs travaux qui doivent toujours, d'après eux, doter le monde de si magnifiques bienfaits.

A-t-on tort? Il faut croire que non. Et voici pourquoi.

Pendant la guerre, le gouvernement américain — comme le nôtre d'ailleurs — inventa les inventeurs à travailler pour la défense nationale. L'appel fut entendu et, en 3 ans, 110,000 inventions furent soumises à une commission spéciale et examinées.

Or, sur ces 110,000 découvertes sensationnelles, combien pensez-vous qu'il en fut qui donnèrent un résultat positif? Une seule.

Ah! il n'est pas facile d'inventer — d'inventer quelque chose de réalisable et d'utile.

—o—

LES TROUS DU FROMAGE

Pourquoi y a-t-il des trous dans le fromage de Gruyère?

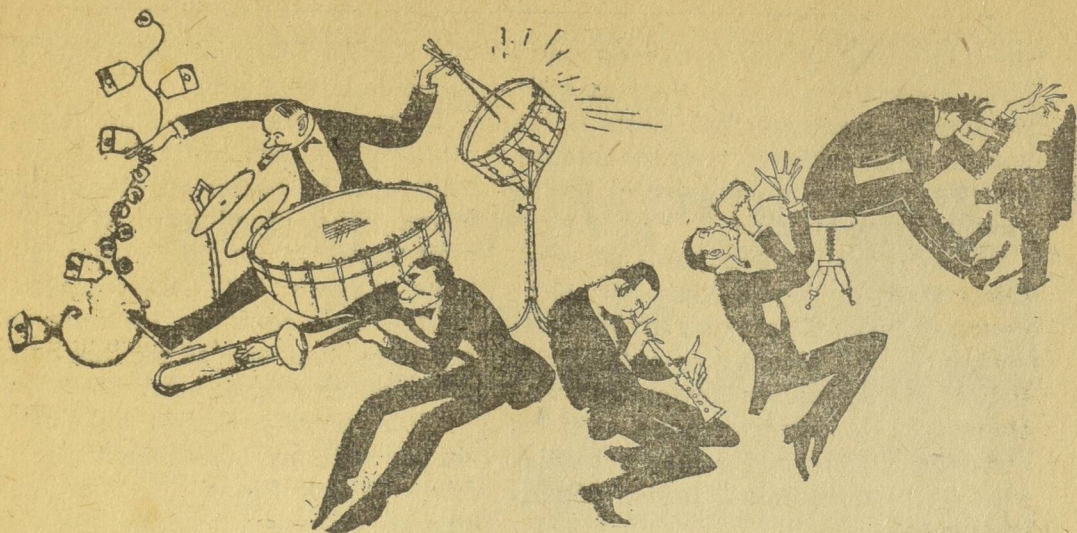
Pourquoi y a-t-il des parties vertes dans le Gorgonzola?

Ces deux "colles" ont été posées, avec 17 autres questions, à soixante jolies candidates qui passaient un examen en vue d'entrer comme servantes au restaurant Lyons, à la station de Victoria, à Londres.

La réponse, donnée après le concours, par M. B. Joseph, le président du jury, intéressera probablement nos lecteurs.

"Les trous dans le Gruyère sont causés par l'aération, de même que le pain devient poreux après la cuisson.

"Le vert dans le Gorgonzola est causé par l'emploi des fils d'argent avec lesquels on perfore le fromage."



LE VRAI JAZZ BAND

L'on entend un peu partout des musiciens excentriques jouant ce qu'ils appellent le "jazz band", mais ceux qui ont inauguré cette musique bizarre sont sans contredit les musiciens qui nous assourdissent avec ce genre de musique.

Si chacun de ces musiciens jouait séparément, chacun pourrait difficilement gagner \$25 par semaine, mais tant qu'ils joueront ensemble ils feront de très fortes recettes.

Leur devise est: "Soyons unis, ou nous n'avons plus de raison d'être." Ceci est tout naturel, car, à l'instar des "tziganes" qui voyagent dans toutes les grandes villes de l'ancien continent, aucun des cinq musiciens qui composent cette troupe, ne peut lire la musique. Ils jouent tous par coeur, le goût et l'harmonie seuls les dirigent.

C'est justement pour cela que cette petite bande de musiciens a eu tant de succès. Non seulement ils sont payés

de très gros prix pour donner des concerts lors des soupers fins qui se donnent dans les grands restaurants, mais ils se font entendre chez les fabricants de disques pour les gramophones; cela leur donne encore des bénéfices très importants.

Il y a huit ans ces jeunes gens âgés de 15 à 18 ans étaient de simples apprentis ouvriers ou de simples petits commis à la Nouvelle-Orléans. Leurs noms devenus maintenant célèbres sont D. J. Rocco, le chef, Edwards, Shields, Regas et Scabaro. Leurs instruments respectifs étaient le cornet, le trombone, la clarinette, le piano et le tambour. Scabaro mourut de la grippe en 1918 et fut remplacé par Signarelli. Ce sont ces cinq musiciens qui composent le vrai Jazz Band, celui qui est célèbre.

Aucun de ces jeunes n'aspirait alors à la renommée; ils jouaient après leurs heures de travail pour leur plaisir, lorsqu'un directeur d'établisse-

ment leur offrit \$7.50 (\$1.50 chacun) pour jouer toute la nuit dans sa salle de danse. Ils acceptèrent. Cette faible somme leur suffisait, n'ayant aucune dépense de musique à faire et ils lâchèrent leurs emplois.

En 1916 ils jouaient dans un établissement où l'on donnait des concours de lutte. C'est là qu'un M. Henry James, de Chicago, les entendit. Il pensa que le monde deviendrait enthousiaste de cette musique et il les emmena à Chicago en leur garantissant \$25 par semaine, toutes dépenses payées.

Arrivés à Chicago ils eurent un succès considérable. Sous le nom de "Dixieland Band", ils firent du "Booster's Club" le plus renommé des rendez-vous de minuit dans la grande métropole de l'ouest; mais jamais ils n'avaient eu l'idée de créer une nouvelle école de musique. Ils croyaient cela impossible, car aucun d'eux ne connaissait la musique. Jamais ils n'avaient entendu prononcer le mot jazz lorsqu'un soir, pendant qu'ils jouaient dans ce restaurant, un citoyen, pas mal intoxiqué par la boisson, monta près d'eux et leur cria: "Jazz it up."

Le propriétaire de l'établissement, impressionné par cette phrase, l'adopta, et dès le lendemain des affiches posées à la porte de l'établissement et à divers endroits annonçaient la "Dixieband Jazz" à son établissement.

Le mot de Jazz devint vite célèbre, et de tous côtés surgirent des imitateurs, mais ceux-ci n'ont jamais eu grand succès.

De Chicago ils vinrent à New-York, où, pendant deux ans, ils firent les délices d'un des plus grands restaurants du Broadway. Ils allèrent ensuite en Angleterre où ils restèrent très longtemps. D'après leur chef, La Rocco,

leur succès, ils le doivent à leur ignorance de la musique.

C'est une simple question d'oreille, dit-il, tout le jazz est là. Nous n'avons nullement besoin de répéter des morceaux, nous entendons un air qui nous plaît, nous le jouons. Aujourd'hui nous gagnons \$250 chacun par semaine, sans compter les redevances qui nous sont payées par les compagnies de phonographes.

Notre premier disque, qui s'est vendu par millions, avait pour titre: "The Livery Stable Blues". Nous ne faisons que six disques par année, mais ils se vendent partout; on les aime et les airs deviennent vite populaires.

D'autres sociétés de musique perdront perdre leur popularité, mais jamais la nôtre. C'est l'avis presque unanime des personnes qui ont entendu notre Dixieband jazz.

Comme on le voit, le chef du premier, du vrai jazz band, a une confiance illimitée dans l'avenir du jazz, mais seulement tant que sa troupe restera au complet, car les nombreux imitateurs ne sont bons que pour faire détester ce nouveau genre.

—o—

TETE DE NEGRE

Henri Murger et Henry Monnier dînaient chez Nadar. Ils admirèrent beaucoup le nègre de l'établissement à qui l'on avait, pour cette solennité, fait arborer une superbe cravate blanche.

—Quelle idée, demanda Murger à Nadar, de mettre une cravate blanche à ce nègre.

—Mais, c'est très nécessaire, dit Monnier, c'est pour savoir où la tête commence.

UN ROMAN COMPLET

LA BELLE PAIMPOLAISE

par JEAN DE KERLECO

PREMIERE PARTIE

TROP BELLE

I

Simon-Pierre et son matelot

—Faut-y du poisson aujourd'hui?

Ainsi parla Simon-Pierre Trémaleu sur le seuil de l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves.

—Non, fit Mme Le Bivic qui, derrière son comptoir, épluchait des haricots.

—Tant pis! ça sera pour une autre fois.

Le pêcheur allait refermer la porte, quand la patronne le rappela:

—Simon-Pierre!

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Entrez donc tout de même, vous avez bien une minute?

—Une minute, et même deux, avoua le mathurin.

Il posa son filet à terre et fit irruption dans la salle, suivi de son matelot: Jean-Marie Lissillour, un fort gars, bien découplé, au teint resté frais malgré le hâle et la bise des hivers.

—Asseyez-vous! dit Anna Le Bivic.

—Merci, Anna, vous êtes bien honnête.

—Vous prendrez bien un petit verre d'eau-de-vie?

—Dame! si c'est un effet de votre bonté!

Il prit place à la table, tandis que Jean-Marie restait debout timidement.

—Eh bien, Jean-Marie, remarqua l'hôtesse de Notre-Dame des Grèves, tu boudes?

—Lui! protesta Trémaleu, pas de danger! Il ne boude sur rien, ni sur l'eau-de-vie, ni sur le travail; seulement, il est un peu sauvage. Allons! as-tu compris, garçon? Anna nous offre de trinquer à la prospérité de la maison.

Lissillour s'assit en silence. Il venait d'avoir vingt-quatre ans. Engagé de bonne heure dans les équipages de la flotte, libéré depuis peu il s'était associé pour la pêche avec Simon-Pierre Trémaleu dont le matelot s'était noyé, après boire, dans l'eau saumâtre du canal.

—Alors... vous avez fait bonne pêche? demanda la Bretonne, en leur versant un petit verre d'un alcool incolore, mais d'un degré respectable.

—Bonne?... pas de ces meilleures, mais enfin, il ne faut pas se plaindre.

—Vous avez des soles?

—Ah bien oui! parlons-en!... Depuis huit jours je n'ai pêché que du maquereau. On ne pêche plus que ça: la côte en est infestée, il y a de quoi en donner une indigestion aux habitants de Paimpol et de Kerity.

—Vous les vendez?

—Onze sous le couple. Vous voyez, il n'y a pas de quoi faire fortune. Vrai! il faut avoir la vocation pour faire un métier pareil! Pas vrai, petit?

—Certes, approuva le matelot.

—Je compte sur votre clientèle cet été, reprit Trémaleu.

—Cette année comme les autres, Simon-Pierre.

—Je n'irai pas jusqu'à dire que le bon Dieu fabrique du poisson exprès pour moi, mais en vérité, quand j'en prends il est de taille!

Il attira le panier qu'il avait passé sous le banc, souleva le varech et montra ses maquereaux dont le dos versicolore chatoyait sous le soleil du matin:

—Regardez-moi ça!

—En effet... Donnez-m'en donc une demi-douzaine tout de même. Quelqu'un doit nous arriver ce soir.

—Vous avez déjà des chambres de retenues?

—Pas encore. Songez donc, nous ne sommes qu'au quatre juin! Seulement, M. Lachiver, l'instituteur, est venu nous demander les prix la semaine passée pour quelqu'un de Paris qui lui avait écrit. Nous nous sommes mis d'accord. Le monsieur est en route.

—Il ne doit pas avoir grand'chose à faire pour venir au bord de la mer à pareille époque.

—Il paraît que c'est un artiste... un peintre... Ces gens-là sont un peu originaux; ils n'aiment généralement pas beaucoup le monde.

—Ça les dérange pour travailler.

—Sans doute.

—J'ai eu autrefois comme pensionnaire, M. Kergomar. Il arrivait quand les autres partaient et s'en retournait à l'approche de la saison. Il est resté là bien des hivers. Il travaillait presque tout le temps dans sa chambre. Il fallait l'appeler usqu'à trois fois pour qu'il descende déjeuner.

—Je me fais moins longtemps tirer l'oreille. Il ne vient plus?

—Non, depuis qu'il y a trop de villas à Paimpol. Il va, paraît-il, maintenant à Carentec, chez Mme Pasco. Il n'y restera pas longtemps, car il semble que, par là aussi, on commence à construire.

—C'est une maladie! Vous verrez que bientôt il n'y aura plus de place pour les baigneurs. Les marins comme nous iront passer l'été à Paris.

Cette idée fit beaucoup rire Anna Le Bivic. Elle choisit ses six poissons, paya sans discuter, et versa aux pêcheurs une nouvelle rasade.

—A votre santé! fit le réservé Jean-Marie.

—A la tienne garçon! à la vôtre, Anna, et à celle de votre fille!... Elle va bien, Armelle?

Au nom de sa fille, Mme Le Bivic se redressa. Elle n'avait que cette enfant et elle s'en montrait particulièrement fière.

Armelle, il est vrai, passait pour la plus jolie fille du pays. On l'avait surnommée "Fleur-des-Grèves".

M. le recteur, Savouran, prétendait même qu'elle était trop belle, que c'était une tentation du bon Dieu; qu'elle ferait bien de se tenir sur ses gardes.

Armelle n'avait que vingt ans.

Quelle jeune fille peut se défendre à cet âge d'être un peu coquette?

Fleur-des-Grèves ne faisait pas exception. D'une élégance naturelle,

portant bien la toilette, elle éclipsait, dès qu'elle paraissait, les plus riches héritières. Cela lui valait d'être un peu jalousée; toutefois, comme on la savait bonne, compatissante aux malheureux, on ne lui tenait pas rigueur d'avoir reçu à profusion les dons de la nature.

Simon-Pierre ayant empoché son argent, vidé son verre, se disposait à lever le siège du carafon, quand la porte de l'escalier s'ouvrit toute grande.

Armelle entra.

Certes, sa réputation de beauté n'était pas usurpée.

Elle parut aux yeux de Jean-Marie Lissilour encore plus jolie. Il salua la jeune fille en rougissant beaucoup.

Ils se connaissaient depuis longtemps, ayant été jadis ensemble à l'école mixte. Il se souvint que, bien souvent, il avait pris la fillette, plus jeune de quelques années, sous la protection de son bras déjà fort.

Ils se sourirent.

Autrefois, ils se tutoyaient. Depuis qu'il était de retour au pays, le marin n'osait plus prendre cette licence. Il parlait à sa petite amie de naguère d'un air grave et réservé. Elle était étonnée du changement qui s'était opéré en lui, et le trouvait beaucoup moins amusant qu'au temps où, pour la faire rire, il grimaçait dans les rues de Paimpol — ou provoquait, sur le quai du Port, le grand Scoarnec qui lui avait volé sa tartine.

— Bonjour Jean-Marie, dit-elle de sa voix musicale, tu vas bien?...

(Elle continuait à lui parler ainsi, familièrement, le plus naturellement du monde.)

Il prit la main qu'elle lui tendait et la serra au bout des doigts, car Armelle avait la peau blanche et douce et

lui, le pêcheur, sentait un peu la mer et le poisson.

Elle s'assit derrière le comptoir que sa mère avait quitté pour causer avec les marins, et se mit à tricoter sans lever ses yeux profonds.

Jean-Marie, tout ému, à la dérobée, la regardait. Il admirait son visage penché, la ligne simple de son cou fin, sa chevelure onduleuse, et jusqu'à l'agilité de ses doigts fins.

Avant qu'il ne partit pour le service, on disait dans le pays: "Jean-Marie Lissillour épousera Armelle Le Bivic."

Il s'était fait à cette idée. Il y pensait plus que jamais—mais il n'osait se déclarer.

Elle avait bien changé depuis six ans. Voudrait-elle encore être la femme d'un pêcheur?

Il tâchait de deviner ce qui pouvait bien se passer derrière ce front si pur. Il s'imaginait toutes sortes de choses qui lui faisaient un mal affreux. Il ne lui paraissait pas possible qu'Armelle se résignât à vivre toujours à Paimpol dans une médiocrité qui n'avait même pas l'excuse d'être dorée.

Chacun savait que la veuve Le Bivic n'avait, en plus de la pension que lui servait l'Etat depuis la mort de François Le Bivic, son époux, que le maigre bénéfice qu'elle tirait alors de l'exploitation de l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves achetée à crédit.

Or, en ce temps-là, les prix étaient si peu élevés qu'ils rémunéraient à peine le commerçant. Un pensionnaire, même l'été, ne rapportait guère plus de 120 francs par mois. Quant aux pêcheurs, aux gens du pays, quand ils ne consommaient pas à prix coûtant, il fallait s'estimer heureux.

Bref! quand Mme Le Bivic avait mis de côté la somme nécessaire à l'amortissement annuel de sa dette, quand

elle avait vécu, elle et sa fille, sur le surplus, il ne restait pas grand'chose à consacrer au livret de caisse d'épargne qui constituait toute la dot d'Armelle.

Jean-Marie Lissillour n'était pas beaucoup plus riche, mais il avait une tante: Perrinaïk Tallabardon, qui passait pour avoir un peu d'argent—oh! pas beaucoup — et pour considérer Jean-Marie, que d'ailleurs elle avait élevé, comme son fleu.

Elle ne se gênait point pour dire à qui voulait l'entendre: "Quand Jean-Marie se mariera j'e lui donnerai ma petite maison de Ploubazlanec et la moitié de mon mobilier pour la garnir."

Elle mettait même de l'insistance à le répéter à la veuve Le Bivic, laquelle, ayant pour sa fille de plus hautes visées, se gardait bien de lui faire la confidence des espérances de Jean-Marie.

.....

—Allons! dit Simon-Pierre, c'est pas tout ça, il nous faut aller vendre le reste du poisson. Tu viens garçon?

Jean-Marie se leva comme à regret:

—Oui, dit-il.

Il serra la main des deux femmes et suivit Trémaleu.

Dehors, ils rechargèrent leurs filets et s'en allèrent à travers les rues étroites :

—Eh! dit le patron-pêcheur, elle devient bougrement jolie cette petite.

—C'est vrai.

—On disait jadis que tu l'épouserais.

—Longtemps je l'ai cru.

—Et maintenant?

—J'en doute.

—Pourquoi?

Lissillour soupira, puis, sans ambages :

—Elle est trop bien pour moi.

Simon-Pierre se récria:

—Trop bien pour toi!... Ah! par exemple! je voudrais bien voir qu'elle en épousât un autre!

—Que ferais-tu?

—Rien du tout, avoua tout bonnement Trémaleu. C'est une façon de parler.

—Elle est libre...

—Toi aussi.

—Sans doute...

—Alors, je ne vois pas pourquoi la chose ne finirait pas par s'arranger.

—Dieu vous entende! fit Jean-Marie.

Ils étaient arrivés sur la Grand'-Place.

—Où allons-nous? demanda Simon-Pierre.

—A la Communauté?...

—Non, tu sais bien que j'y suis allé hier.

—Au restaurant de la "Tour Eiffel"?...

—Ils n'achètent du poisson que le vendredi.

—A l'hôtel de France?...

—Ils ont leur pêcheur... Ah! ce n'est pas facile aujourd'hui de vendre son poisson... Nous sommes trop et les mangeurs ne sont pas assez. Chien de métier tout de même; quel dommage qu'on n'en puisse changer!

—Le pourriez-vous que vous ne le feriez pas.

—Tu dis vrai.

—Enfin, voici la belle saison qui vient, les baigneurs vont revenir...

—Qu'ils accourent!

—Vous voyez! déjà chez Anna Le Bivic un étranger s'annonce.

Cette perspective rassura le patron. Il poussa une porte, puis passant sa bonne tête par l'entre-bâillement:

—Faut-y du poisson?

Une heure plus tard, il avait tout vendu.

Solitaire, il regagna sa maison, tandis que Jean-Marie rentrait chez sa tante Perrinaïk.

II

Un peintre survint

Le "baigneur" d'Anna Le Bivic arriva le lendemain dans l'après-midi par le chemin de fer qui relie Carhaix à Paimpol. Il se présenta, en assez pauvre appareil, deux valises à la main, et déclara que c'était là tout son bagage.

Anna fut bien un peu étonnée. Ordinairement, les gens qui viennent à la mer s'encombrent de malles, de chapelières, de cartons—en général d'un tas de choses qui ne leur servent pas.

Elle pensa que M. Storzi—c'était du moins le nom sous lequel il s'était fait inscrire—ne menait point le char de la fortune, et ne se livra point tout d'abord. Elle demanda même un petit acompte, lequel lui fut versé immédiatement et d'un air insouciant.

Dès lors, pour effacer la mauvaise impression qu'elle craignait d'avoir laissée dans l'esprit de son locataire, la veuve se fit aimable, empressée. Elle soigna davantage son menu. Elle en fut d'ailleurs pour ses frais, Raphaël Storzi accueillit les gracieusetés de la brave femme avec la même lointaine et froide politesse dont il avait enregistré les méfiances. A table, il parlait peu et toujours d'un ton bas, mangeait rapidement, pour s'en retourner bientôt avec sa boîte de couleurs et ses châssis par les landes et par les grèves.

Ce n'était pas qu'il fût fier. Son esprit était ailleurs, simplement. Il paraissait sans cesse absorbé par une

idée fixe, ne se déridait jamais et soupirait tout le long du jour.

—J'ai dans l'idée que ce jeune homme a eu des malheurs, remarqua Armelle, que les allures étranges du locataire intéressaient visiblement.

—En tout cas, fit Anna vexée, s'il se fait pendre un jour ce ne sera pas pour avoir trop parlé.

Curieuse comme toute les femmes, la veuve Le Bivic aurait bien donné quelque chose pour savoir ce qu'était en réalité "monsieur Raphaël".

Était-il garçon, marié, veuf ou divorcé? N'avait-il pas un autre métier que celui de "barbouilleur"? Était-il riche, pauvre... entre les deux?

Autant de questions auxquelles elle ne pouvait répondre et qui faisaient trotter son imagination.

Le peintre dépensait peu pour son plaisir. On ne le voyait jamais au café. Il menait une vie régulière.

Anna en conclut qu'il était pingre. Quand elle apprit qu'il distribuait inconsidérément de la menue monnaie aux gamins du port, de larges aumônes à des mendiants qui n'en avaient pas besoin, elle changea d'avis, le qualifia de prodigue, et déclara que c'était un mystère vivant.

Le peintre était loin de se douter de l'intérêt qu'il soulevait autour de lui. Il partait de grand matin, à moins que la pluie ne le contraignit à demeurer dans sa chambre; auquel cas il lisait, étendu sur son lit, ou écrivait rapidement sur de grands feuillets.

La veuve aurait bien voulu savoir ce que M. Raphaël écrivait ainsi de si important, mais le volume fermait à clef!

Que pouvait bien tracer sur du papier, un monsieur qui possédait des livres comme personne! des livres que tout le monde ne pouvait pas regar-

der! Peut-être l'aurait-elle pris pour un espion s'il n'eût été si tranquille.

Car il était tranquille, poli, toujours satisfait, ne demandant jamais rien—ou le faisant d'un ton si humble qu'il semblait vouloir se faire pardonner son audace.

Il se rendait chaque jour du côté de Beauport. Il avait osé demander au gardien du château la permission d'entrer dans le parc et s'était installé, avec son chevalet, sous un cèdre. Là, la palette en main, il fixait sur la toile les ruines fameuses de l'abbaye que fit construire en ce lieu, vers l'an 1200, Alain, comte de Penthièvre, descendant des premiers ducs de Bretagne.

Quand il eut achevé ce tableau, il le posa sur la chambre, sur la cheminée, et la veuve Le Bivic l'ayant aperçu durant l'absence de l'artiste, appela Armelle pour qu'elle vit le chef-d'oeuvre.

—Crois-tu que c'est ressemblant!... On dirait une photographie!

Sans le vouloir, Storzi les surprit admirant sa toile; il entendit le commentaire, l'accueillit comme un compliment, et se dérida devant la mine effarée des deux femmes.

—Monsieur, supplia Anna, excusez-moi, c'est si joli, j'ai voulu que ma fille voie cela.

—Je vous en prie, fit obligeamment le peintre. Je suis au contraire très honoré que Mademoiselle daigne prendre intérêt à mes travaux.

Fleur-des-Grèves rougit de plaisir.

—C'est que vous avez un joli talent! dit-elle.

Il protesta:

—J'ai travaillé avec les maîtres; j'ai du métier, voilà tout!

—Est-ce que vous faites aussi des portraits? dit la mère.

—Quelquefois.

Elle brûlait d'envie de lui demander de faire celui d'Armelle, mais elle n'osa. Elle craignit que la jeune fille ne lui reprochât son sans-gêne.

—C'est beau! dit-elle avec conviction.

Puis, après une pause:

—Ça vous rapporte beaucoup d'argent, ce métier-là?

—Beaucoup, non... Mais quand on aime son art cela importe peu...

—Il faut vivre...

—Sans doute; tout est là: vivre. Je vis, voilà tout. L'art donne des jouissances qui en valent bien d'autres. Je ne pense pas que si j'avais beaucoup d'or, j'en serais plus heureux. J'ai connu des gens riches dont la vie était empoisonnée par leur argent et les inquiétudes même qu'il leur procurait. J'en ai connu d'égoïstes, de tyranniques, et je les ai plaint sans les envier.

A mesure qu'il parlait, sa pâle et mélancolique figure de Christ s'anima. Un peu de rose paraissait à ses joues. Il avait rejeté en arrière sa belle crinière de lion et paraissait ainsi plus séduisant de grâce juvénile.

A dater de ce jour, il se montra moins farouche; à table, il échangea quelques propos avec Anna, parla de livres à Armelle, à laquelle il prêta quelques chefs-d'oeuvre de la littérature française qu'elle ne connaissait que de nom.

Armelle lui ayant, d'autre part, rendu quelques petits services—les hommes seuls sont parfois bien embarrassés—il lui offrit une petite toile, brossée en trois jours sur le bord de l'étang de Beauport.

Désormais, ils furent véritablement des amis.

III

Le cœur de Jean-Marie

Quand Raphaël Storzi eut pris quelques croquis, achevé plusieurs toiles, enfantés sur la côte, entre la pointe de Plouézec et l'estuaire du Trieux, il désira visiter Bréhat dont on lui avait dit merveille; il exprima ce vœu à table, un soir, en dînant.

—C'est bien facile, dit Armelle, je connais un pêcheur qui se fera un vrai plaisir de vous y conduire; c'est un brave garçon, très sûr, très prudent et qui connaît admirablement la passe.

—Donnez-moi son adresse, j'irai le trouver de votre part.

—C'est inutile, il passe chaque jour ici en revenant de la pêche avec le patron de l'Aubépine.

—Je vois... un grand garçon brun, l'air un peu timide...

—Justement.

—Qui s'appelle?...

—Jean-Marie. C'est un ami d'enfance. Je n'aurais qu'à le lui demander, il vous conduirait au bout du monde, et même plus loin!

—J'ai remarqué qu'en effet il vous semblait dévoué.

—Je crois bien!

Armelle ne put empêcher une vive rougeur de colorer son joli visage. Elle crut que le peintre avait mis une intention dans cette dernière phrase. Il n'en était rien. Il regardait un vol de mouettes par la fenêtre ouverte.

—Eh bien, c'est entendu, reprit-il, mettez-moi en rapport avec ce jeune homme. Je lui demanderai ses conditions.

—Elles sont toutes faites.

—Que voulez-vous dire?

—Qu'il n'acceptera même pas que vous abordiez ce sujet, pas plus que le

patron Trémaleu. Ils vont chaque jour pêcher autour de l'île: il ne leur en coûtera rien de vous prendre et de vous déposer où bon vous semblera.

—Je les tiens, l'un et l'autre, pour de forts braves gens, riposta Raphaël, et pour cette raison, je n'admettrai pas, de mon côté, qu'ils refusent d'ajouter un léger gain au produit fort médiocre de leur pêche. Je renoncerai plutôt à mon intention.

Le lendemain, le peintre attendit le passage des pêcheurs. Il les invita tout d'abord à trinquer avec lui, en camarades, puis il leur présenta sa requête.

Simon-Pierre se récria—ainsi que l'avait prévu Armelle.—Il promenait, parfois, des baigneurs, l'été, mais il leur consacrait tout son temps. En l'espèce, il ne perdait pas une minute. Raphaël s'obstina, Simon-Pierre également.

—C'est bien, dit le jeune peintre, je verrai l'un de vos collègues.

—Il ne manquerait plus que cela! dit Trémaleu, en donnant un grand coup de poing sur la table. Si vous voulez couler par le bas, ou être enlevé à l'abordage, vous n'avez que cela à faire!

—Eh bien, reprit Storzi, faisons une convention, J'ai l'intention de séjourner assez longtemps dans votre beau pays... et par conséquent de me rendre à Bréhat très souvent... Je ne puis pourtant pas vous mettre à contribution chaque fois que j'en aurai envie.

—Pourquoi pas?

—Cela vous gênerait... et moi également. Vous me conduirez pour rien.

—A la bonne heure!

—Seulement, je vous donnerai cent francs comme contributions dans les menues réparations du bateau.

—Et s'il n'y en a pas? rétorqua le patron, qui, décidément, avait réponse à tout.

—Ce sera pour les embellissements.

Finalement, on se mit d'accord sur ce compromis.

Désormais, presque chaque jour, le peintre embarque avec Simon-Pierre et Jean-Marie Lissillour. Une bonne et franchise amitié naquit de ce contact quotidien.

Parfois, Storzi, au lieu de descendre dans l'île, demeurait à bord avec les pêcheurs, jetait la ligne, tirait le filet, manoeuvrait l'aviron ou le gouvernail, godillait dans la passe et Trémaleu s'extasiait:

—C'est-y malheureux que vous soyez un Parisien, vous auriez fait un si bon matelot!

Quand ils se retiraient un peu plus au large, ou montaient vers Saint-Quay, ils mangeaient à bord. Trémaleu sortait de son panier un gros morceau de lard fumé, Jean-Marie étalait les provisions dont tante Perrinaik l'avait chargé, Raphaël exhibait le carton dans lequel les deux femmes—qui le choyaient également—avaient entassé des vivres pour quinze jours et l'on faisait table commune en riant.

Le peintre commençait, dans cette atmosphère saine et reposante, à reprendre goût à la vie, le pli soucieux de son front se dissipait peu à peu; il n'avait plus que de rares accès de mélancolie et Trémaleu, témoin attentif du changement qui s'opérait en lui, ne manquait pas de proclamer:

—Vous voyez!... ça va mieux maintenant. Il ne vous manquait que l'air de Paimpol. Il faudra rester avec nous.

Par contre, bien qu'il s'efforçât de dissimuler les inquiétudes qui le ron-

geaient perfidement, Jean-Marie Lissillour s'assombrissait.

Il n'avait pas été sans remarquer que, depuis l'arrivée de cet étranger, Armelle se montrait de moins en moins sensible à ses attentions. Il était visible que le peintre l'intéressait davantage. Il en souffrait en silence, cruellement. Il observait avec une attention inquiète les manières de celui qu'il considérait déjà comme un rival heureux. Il ne pouvait cependant rien lui reprocher. Storzi se montrait également aimable envers Armelle et sa mère. Il n'apparaissait pas, jusqu'à présent, qu'il fît à la jeune fille la cour la plus discrète. Aussi ne pouvait-il en vouloir à Raphaël d'avoir fait naître, le plus innocemment du monde, un sentiment auquel personnellement il ne répondait pas.

Trémaleu se vantait de n'avoir pas les yeux dans sa poche. Il ne tarda pas à s'apercevoir de l'altération des traits et de l'humeur de Jean-Marie. Un jour qu'ayant débarqué l'artiste dans une anse de Bréhat ils pêchaient seuls il observa:

—Eh bien, petit, ça ne va pas?

Jean-Marie posa la main sur son coeur:

—J'ai quelque chose là... de lourd...

Simon-Pierre, d'abord, prit la chose en plaisantant:

—Un poltron?

Mais devant le visage brusquement assombri de son matelot, il comprit que "c'était sérieux" et se ravisa.

—Allons!... ne fais donc pas une tête comme ça. Je croyais à un petit chagrin de rien du tout... du moment qu'il s'agit d'autre chose, je suis tout coeur et tout oreilles.

Cependant Lissillour boudait encore un peu. Peut-être aussi craignait-il de

n'être pas compris ou de paraître ridicule :

—Ce n'est rien, fit-il.

—Comment ce n'est rien!... avec une mine d'enterrement comme la tienne!... Tout doux, mon garçon ; n'oublie pas que tu es mon matelot, et que je suis pour toi quasiment quelque chose comme un grand frère. Voyons que se passe-t-il dans cette caboche-là.

Il donna une tape si chaudement amicale à Jean-Marie qu'il faillit le renverser. Il paraissait si ému, si contrarié de l'obstiné silence de son camarade qu'à la fin, Lissillour lâcha le nom :

—Armelle...

—Eh bien...

—Tu n'as pas remarqué...

—Quoi?

—Ce changement...

—Si!... elle embellit tous les jours.

—Pour me damner davantage... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—Et de quoi donc, fiston?

—De son attitude à mon égard.

—Ah ça! tu es fou. Elle est tout ce qu'il y a de gentil avec toi.

—De trop gentil. J'aimerais presque mieux le contraire.

—Grand sot!

—Tu ne comprends pas que je suis pour elle une quantité négligeable... Oh! je le sais bien!... Je n'ai ni la beauté, ni l'instruction, ni l'élégance du peintre... moi, je ne suis qu'un pêcheur breton.

—Mon petit, un pêcheur breton, ça vaut un amiral anglais. Ceci posé je te dirai que tu n'es qu'un sot.

—Vous venez de me le dire.

—Je te le répète, pour que tu en sois bien convaincu. Ah par exemple! si je m'attendais à cela!... Etre jaloux d'un ami!... d'un loyal ami com-

mé M. Raphaël! ça, c'est indigne d'un pêcheur!

—Je ne suis pas jaloux, protesta le matelot... Je constate un fait, simplement.

—Et après?... En admettant qu'Armelle s'intéresse à ce agrçon, à ses travaux... En admettant même qu'elle le choie... qu'est-ce que cela prouve?... que c'est une bonne fille... Cela ne signifie pas qu'elle aime son pensionnaire.

—C'est égal... quand je pense qu'il est là... sans cesse... auprès d'elle... qu'ils vivent sous le même toit... qu'ils prennent leurs repas à la même table.

—Et tu prétends que tu n'es pas jaloux, bien merci!

—Je souffre...

—Ecoute... veux-tu que je parle à M. Raphaël.

—Pour quoi lui dire?

—Pour lui demander ses intentions; pour lui parler des tiennes; si tu en as.

—Non! non! dit farouchement Jean-Marie. Je préfère attendre encore.

—Et continuer à te dessécher, pas vrai?

—Je vais tenter de réagir.

Trémaleu haussa les épaules:

—Réagir?... Je connais ça. Allons bon! voilà une ligne qui s'en va!... attrape donc, saperlipopette!

Puis, ayant craché sa chique dans la mer, il saliva:

—Ah! jeunesse!

IV

Ils s'en allèrent...

Avec cette sensibilité particulière aux amoureux, Jean-Marie Lissillour avait vu juste.

Armelle n'aimait peut-être pas encore Raphaël Storzi au sens propre du

mot, mais il était certain qu'elle prenait plaisir à le voir, à l'entendre. Les attentions qu'elle lui prodiguait révélaient au moins un penchant naturel.

Bien que sa mère lui eût à plusieurs reprises laissé entendre qu'il lui serait facile de trouver un meilleur parti que son ami d'enfance, elle n'avait pas formellement renoncé à lui. Elle aimait Jean-Marie comme s'il eût été de la famille. Elle eût été très peinée d'apprendre qu'il souffrait à cause d'elle. Peut-être eût-elle volé vers lui pour lui apporter des paroles de consolation, mais elle ne sentait pas au fond de son cœur ce grand élan irrésistible qui pousse deux être l'un vers l'autre.

A vrai dire, elle ne l'éprouvait pas davantage à l'égard de Storzi. Elle était pure, si pure que son cœur, encore ensommeillé, lui permettait de trouver naturelle la présence de ce beau garçon dont certaines à sa place eussent redouté le contact.

Cependant, elle se rendait compte que Storzi l'intéressait — et même qu'il l'intéressait beaucoup plus que le matelot de Simon-Pierre. Elle était avide de voir la naissance et le développement de ses travaux. Elle lui indiquait les sites, les anses, les petits promontoires où elle pensait qu'il trouverait de jolis sujets de tableaux, ou seulement des éléments de rêve. Elle prenait plaisir à causer avec l'artiste des ouvrages qu'ensemble ils avaient lus; elle se passionnait pour ceux qu'il déclarait supérieurs et tenait à lui prouver, par quelques remarques judicieuses, qu'elle les connaissait à fond.

Lui se laissait entraîner au charme de cette intimité, sans même s'apercevoir de l'émotion que causait sa présence.

Il avait éprouvé un immense chagrin d'une déception sentimentale, toute récente encore, et son âme était pleine de souvenirs, toute à des reminiscences. L'image qui s'y blottissait n'était pas celle d'Armelle.

Néanmoins, la beauté de cette dernière ne lui avait pas échappé. Il avait eu l'occasion de la voir, certain jour de fête, dans le joli costume de cérémonie qu'arborent les jeunes filles de Paimpol et de Tréguier, de Perros et de Lannion: robe et châle blancs, garnis de dentelles, coiffe aux larges ailes frissonnantes. Elle avait ainsi un air de majesté.

Quand elle rentra du Pardon, où elle avait figuré en bonne place dans le cortège, il lui fit compliment, puis:

— Vous savez, mademoiselle, que je fais aussi le portrait.

Anna faillit se pâmer d'aise.

Enfin, il y songeait. Il y revenait de lui-même!

Fleur-des-Grèves avait tressailli.

— Eh bien, dit-elle.

— Si j'osais...

— Que feriez-vous?

— Je vous demanderais de vouloir bien, sous ce délicieux costume, me servir de modèle.

— Mais, avec grand plaisir.

— Seulement, je vous avertis que c'est une chose très, très ennuyeuse!...

— Allons donc, elle m'amusera!

— N'en croyez rien; c'est très fatigant. Il ne faut pas bouger.

— Ce n'est que cela?

— A la longue, il en coûte plus que de remuer... Et puis, je suis sévère... exigeant même quand j'ai le pinceau à la main. Il faut vous attendre à être grondée.

Elle battit des mains de plaisir:

— Je suis très impatiente de vous voir faire le maître d'école.

—Nous verrons ce que vous en penserez par la suite.

—Quand commençons-nous?

—Quand vous voudrez.

Demain?

—Soit!

A ce moment, Jean-Marie Lissillour entra, suivi de tante Perrinaïk. Ils avaient été ensemble au "pardon" en l'honneur duquel ils avaient revêtu leurs plus beaux "attifaux".

Le marin dans son complet veston noir, d'une coupe hâtive, semblait un peu gêné aux entournures; son chapeau de feutre gris foncé lui seyait mal. Il semblait ainsi s'être déguisé. Il n'avait rien du beau gars que plus d'une Paimpolaise admirait sous l'habit du marin—le seul qui lui convint parce qu'il ne faisait qu'un avec lui-même.

Tante Perrinaïk avait revêtu sa robe soutachée, garnie de velours [6 mètres de tour au moins!], son châle de soie, son plus fin tablier et arboré la chaîne en or qu'elle devait à la générosité de feu Théodore Tallabardon, son époux, un brave capitaine au long cours, enlevé par un paquet de mer sur le banc de Terre-Neuve, la même année où François, leur fils unique, un moussaillon, avait disparu en Islande, alors qu'il faisait son premier voyage avec son oncle, Yves Tallabardou.

Perrinaïk avait failli mourir de chagrin, cette année-là. On l'avait vue errer par les grèves comme une folle, montrant le poing à la mer—comme si la mer immense, la mer profonde, la mer éternelle se fût soucée de cette grande douleur si petite!

Puis, le temps qui passe sur tout, avait cicatrisé la blessure que la veuve portait au coeur; son frère, Mathurin Lissillour, un charpentier de navires

ayant péri, trois ans plus tard, des suites d'un accident, elle avait recueilli Jean-Marie, son gars, qui n'avait alors pas beaucoup plus de sept ans.

Alors, la vie avait repris son cours normal. La veuve s'était vouée, de toute son âme, à la tâche nouvelle. Elle avait compris qu'il faut aux tout petits des rires et des chansons, des baisers et des caresses. Elle avait rentré en elle-même sa peine amère, et Jean-Marie avait grandi près d'elle, tout contre son coeur, comme s'il eût été son vrai fleu!

Perrinaïk embrassa Anna Le Bivic, puis Fleur-des-Grèves:

—Sais-tu, ma fille, que tu étais jolie à croquer à la procession, dit-elle. Jean-Marie m'a fait courir pour voir passer trois fois le cortège! Eh, eh!... il n'avait d'yeux que pour toi.

Lissillour rougit un peu. Il avait en entrant embrassé la veuve Le Bivic, serré la main d'Armelle, celle de Storzi. Pour cacher son trouble, il engagea la conversation avec ce dernier, tandis que tante Perrinaïk le regardait en dessous. Elle avait beaucoup entendu parler du peintre par son neveu. Elle le connaissait d'ailleurs de vue, pour l'avoir croisé souvent alors qu'il déambulait ses châssis sur le bras dans les rues de Paimpol.

Tout de suite, elle s'était méfiée du Parisien, un homme trop distingué, joli de figure et de manières aimables. Elle avait contre lui des présomptions que Trémaleu lui-même ne parvenait pas à dissiper. Cependant elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que la physionomie du "barbouilleur" respirait l'honnêteté, et qu'il parlait à Jean-Marie sur le ton de la sympathie, presque de l'affection.

—Asseyez-vous, invita la veuve Le Bivic.

—Merci, dit Perrinaïk. Justement nous étions venus pour chercher Armelle, à cause de la fête... Nous avions l'intention de faire un petit tour.

Anna ne pouvant quitter son auberge, il arrivait souvent que la veuve de Théodore Tallabardon passait à Notre-Dame-des-Grèves, les dimanches et jours fériés, et emmenait la jeune fille en promenade. C'était pour Jean-Marie une réjouissance. C'était pour Armelle, ordinairement, une distraction.

Or, ce jour-là, elle fit la grimace.

Storzi, debout contre le comptoir, écoutait avec bienveillance les paroles rares que lâchait le marin dont l'esprit était ailleurs.

Armelle considéra les deux hommes, tour à tour; son regard s'attarda plus longuement sur le peintre, quêteant peut-être une indication, un encouragement... un rien qui lui eût permis de deviner ce qui se passait derrière ce front.

Raphaël baissa les yeux. Armelle soupira:

—Perrinaïk, dit-elle, vous êtes bien aimable, seulement...

Elle hésitait encore à la pensée de la peine qu'elle allait lui causer.

—...Seulement?... fit la tante anxieuse.

—...Je me sens un peu lasse.

—Tu n'es pas malade?

—Non... pas même indisposée... fatiguée, voilà tout! Si vous le voulez bien, ce sera pour une autre fois...

La bonne figure de Perrinaïk se rembrunit.

—Comme tu voudras, ma fille, acquiesça-t-elle gravement.

Puis, se tournant vers le marin très pâle:

—Tu viens, Jean-Marie?

—Oui, dit-il.

Ils prirent congé dans un malaise général et s'en allèrent très tristes.

V

Une tempête dans un coeur

Quand ils eurent perdu de vue l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves, ils s'arrêtèrent un moment sur le chemin, et se regardèrent tout d'abord sans parler.

Jean-Marie tortillait fébrilement sa moustache. Perrinaïk taquinait d'une main tremblante la chaîne de sa montre.

Ce fut le marin qui parla le premier:

—Eh bien, ma tante, qu'en dis-tu?

—Ce que j'en dis?... ma foi... rien! fit-elle avec embarras.

—Rien!... Tu crois, toi, à cette fatigue?...

—Pourquoi pas, mentit la veuve, après tout on serait lasse à moins. Songe qu'Armelle a tenu la civière de la bonne Vierge à travers rues et chemins durant près d'une heure.

—Cela ne l'a pas empêchée de regagner sa maison d'un pas alerte. De loin, je la regardais... Allons!... Je ne suis plus un enfant. Dis-moi le fond de ta pensée.

—Est-ce que je sais, moi... Parfois les jeunesses vous ont des idées fantasques.

—C'est la première fois qu'Armelle refuse de venir avec nous.

—Tu crois?

—J'en suis certain. Je n'en suis que trop certain, hélas! Je l'observais du coin de l'oeil... quand tu lui as demandé de nous accompagner, elle a froncé les sourcils, puis elle a regardé M. Storzi...

—Tu crois ça...

—Et toi aussi, ma tante. Pourquoi le nier?

Perrinaïk, mise au pied du mur, fit un demi-aveu:

—Il est bien certain que ce peintre de malheur paraît beaucoup l'occuper.

—Quand je vous le disais!

Brusquement, la veuve soulagea son coeur du poids qui l'oppressait:

—Il ne pouvait pas rester où il était, celui-là!

—Sans doute... approuva Jean-Marie... Autrefois, tout allait bien... Nous étions si tranquilles. Pourtant... m'est avis que ce n'est pas de sa faute.

—Tu crois qu'il ne fait rien pour se rendre intéressant?

—Volontairement, non. Rien que je sache.

Perrinaïk s'emporta contre la veuve Le Bivic:

—Anna est une grosse sotte. C'est elle, la vraie coupable! On a pas idée d'ouvrir sa maison à n'importe qui, quand on a une fille comme Armelle.

—Ma tante... sa vertu...

—Est au-dessus du soupçon. De cela je réponds. N'empêche qu'il y a des parents qui sont vraiment légers... vraiment insoucians et qui ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes quand ils ont des surprises désagréables. Ils s'imaginent toujours que leurs enfants sont tout petits et que des étrangers ne peuvent éprouver pour eux que les sentiments qu'ils leur inspirent.

—C'est un fait...

La brave femme était en veine d'éloquence, elle poursuivit:

—Il y en a d'autres qui pêchent par l'excès contraire. Ils enferment leurs enfants dans des bouteilles, enfoncent de gros bouchons, mettent de

la ficelle, un petit peu de cire par-dessus, et ils s'imaginent qu'ils parviendront ainsi à les garder contre les dangers qui les guettent! Ils n'aboutissent qu'à en faire des hypocrites, ou à les laisser désarmés en face du mal qu'ils ignorent; or, ne pas soupçonner un danger, c'est risquer d'y tomber, tête baissée; pas vrai?...

—J'y ai quelquefois songé...

—Cette pauvre Anna tient des uns et des autres. Je ne me gênerai pas pour le lui dire à la première occasion.

—Garde-t'en bien. Elle est fière... Elle entendrait mal une observation qui serait faite dans son propre intérêt.

—Tu préfères laisser Armelle glisser sur la pente dangereuse où je la vois engagée?

Le coeur de Jean-Marie se serra.

—Je ne dis pas cela...

—As-tu un autre moyen?

Le marin se rappela ce que lui avait dit Trémaleu quelques jours plus tôt:

—Peut-être...

—Eh bien, si tu veux conserver Fleur-des-Grèves, dépêche-toi. J'ai dans l'idée que si l'étranger la demandait en mariage, elle pourrait bien te passer sous le nez.

Ils reprirent leur marche silencieusement.

D'en bas montait la rumeur de la fête. Un orgue de Barbarie pleurnichait une valse triste; des pétards éclataient avec un bruit sec. Un petit groupe de jeunes gens passa, tapageur, expansif, soufflant dans des mirlitons, dans des instruments de musique en carton. Un serpent, parti on ne savait d'où, s'enroula autour du cou de Perrinaïk.

—Eh bien, Jean-Marie, dit un joyeux luron, tu viens avec nous?

—Merci.

—Tu préfères aller voir ta promesse, hein?

Le marin ne répondit pas. Il entraînera rapidement sa tante.

—Après tout, dit Perrinaïk, ce n'est pas parce que Mlle Le Bivic a refusé de venir avec nous que nous ne ferions pas, comme tout le monde, le tour de la fête!

Mais, Lissillour hâta le pas:

—Non, merci.

—Cela te distraira.

—Rentrons, je t'en prie.

—Comme tu voudras.

Lugubres, ils regagnèrent leur maison.

* * *

Quand Jean-Marie apprit, de la bouche même d'Anna Le Bivic, qu'Armelle passait avec le peintre une partie de ses après-midi, qu'elle posait devant lui en ses habits de fête et que M. Storzi était très content de son modèle; il fut pris d'un furieux désespoir.

Il ramassa brusquement son filet, partit sans attendre Simon-Pierre, qui ne demandait pas mieux que de savourer la "gwin-ardant" (eau-de-vie) de l'hôtesse de Notre-Dame-des-Grèves, et déclara, en son for intérieur:

—Jamais, je n'y remettrai les pieds.

Il s'en alla sans savoir pourquoi, du côté de Ploubazlanec, entra dans un café de Perros-Hamon se fit servir à boire, et demeura prostré, la tête dans ses mains, les coudes sur la table à ruminer son malheur.

Cette course avait calmé les élans impétueux de sa rage impuissante; sa colère même était tombée. Il ne voyait plus que le grand trou ouvert dans la vie par la main frêle de l'infidèle.

Que ferait-il à présent au pays? Chaque jour, il s'exposerait à rencon-

trer Fleur-des-Grèves... à la rencontrer peut-être au bras de son mari. Ils passeraient, ivres de leur bonheur... et lui, pauvre diable, recevait comme une aumône la pitié de leurs sourires!

Ah!... cela, jamais! jamais.

Plutôt la mort!

Le vent s'était subitement élevé la veille; dans le ciel couraient de gros nuages, précurseurs d'un orage prochain. La mer bondissait sur les récifs de la côte. Au large, pas une barque. L'île Bréhat, l'île Logodec, les rochers du plateau des Echaudés semblaient se replier, se tasser, comme pour mieux résister aux assauts de la vague en furie.

Mais le tumulte était plus grand encore au coeur de Jean-Marie!

Volontiers, il se serait jeté dans un canot pour lutter contre l'ouragan, pour se battre avec les flots jusqu'à épuisement... jusqu'à l'épuisement de sa douleur... jusqu'à ce qu'un coup de ressac, compatissant, l'eût envoyé dans le sein de la Grande Perfide.

Alors... il serait parti au fil de l'eau... et peut-être qu'un jour Fleur-des-Grèves l'eût, en se promenant, découvert dans une anse, sur le tapis gluant des sargasses!

Et le vent du large aurait soufflé à l'oreille de l'inconstante:

"—Femme! voilà ton oeuvre!"

* * *

Jean-Marie jeta une pièce sur la table, et reprit sa marche dans la tempête.

La mer semblait l'appeler.

Il descendit sur la grève, bondit sur les rochers et demeura un moment immobile, les bras croisés.

Dans sa course, il avait perdu son béret de marin; ses cheveux s'envo-

laient dans la brise; les embruns lui fouettaient le visage; l'écume dansait autour de lui. Il ne prenait pas garde à tout cela, il songeait:

—Pauvre tante Perrinaïk! Elle n'a plus que moi... Je suis son dernier espoir... Je suis sa consolation... Que deviendra-t-elle quand je ne serai plus là?

Il s'attendrit un moment à la pensée de la peine immense qu'elle éprouverait de sa mort. Il comprit que pour elle il fallait vivre; traîner le boulet jusqu'à la fin.

Eh bien!... il allait partir.

Puisque l'amour lui manquait, il lui restait la mer, la mer qui dispense les souffrances physiques, qui sème la mort, mais qui garde aussi des consolations pour ceux qui veulent malgré tout communier avec elle.

Il partirait... demain... ce soir!

Il reprit alors le chemin de Paimpol. Il allait rentrer chez sa tante... il lui expliquerait que sa présence au pays était maintenant impossible... Elle ferait peut-être des objections, la pauvre Perrinaïk, mais à la fin elle comprendrait.

Il partirait. Il partirait sans regarder en arrière, sans dire adieu à celle dont il voulait oublier jusqu'au nom.

Il rentra dans le port.

Là-bas, à mi-côte, l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves se refroidissait sous la pluie.

Armelle était là...

Il s'arrêta de nouveau, regarda longuement la maison aux volets verts, l'enseigne, les fenêtres de la chambre de Fleur-des-Grèves; le seuil sur lequel si souvent il s'était arrêté pour échanger quelques paroles avec la jeune fille.

Partir, c'était l'irrévocable renoncement.

Jean-Marie Lissillour soupira. Il quitta le chemin de la maison de Perrinaïk et rentra, tête basse, chez Mme Le Bivic...

VI

Un sauvetage

Et chaque jour, Jean-Marie Lissillour revint à l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves avec le patron Simon-Pierre dont la grosse voix préludait aux amicales conversations par cette interrogation coutumière comme un bonjour:

—Faut-y du poisson aujourd'hui?

D'ailleurs, il revit peu Armelle. Quand il s'informait de sa santé, la veuve Le Bivic disait d'un ton pénétré:

—Elle est à "son" tableau.

Le pauvre gars songeait: "Ils n'en finiront donc pas avec ce portrait?"

La jalousie commençait à lui pincer le coeur terriblement. Il ne prenait plus qu'à regret la main que lui tendait le peintre.

De quel droit, songeait-il, me prend-il ma promesse, et pourquoi tient-il tant à fixer sur la toile ses traits adorés? Il souffrait de penser que Storzi s'en irait avec cette image et qu'il pourrait la contempler à loisir, en rassasier ses yeux, tandis que lui, le délaissé, n'était plus que rarement admis au bonheur de l'entrevoir.

Certes, Armelle demeurait gentille pour lui. Elle venait encore, de temps à autre, sur le port pour le voir embarquer; mais sa gaîté même, sa franche poignée de mains, lui faisaient mal. Il découvrait, jusque dans son sourire, la marque de l'indifférence de son coeur.

Un après-midi, vers trois heures, à la pointe de Guilben, il rencontra Ra-

phaël et ne put l'éviter. Le peintre fut cordial, comme toujours; Jean-Marie un peu embarrassé.

—On ne vous voit plus, dit Storzi.

—C'est à vous qu'il faudrait dire cela. Voilà quinze jours bientôt que vous n'êtes venu à la pêche.

—Je travaillais...

—Je sais... Anna Le Bivic m'en a parlé. Alors... vous êtes content?... Ça marche?

—J'aurai fini demain; du moins, je l'espère.

—Ah!

Le marin poussa un soupir de soulagement.

—Alors maintenant vous reprenez vos promenades?

—Sans doute. Irez-vous en mer aujourd'hui?

—Non, nous y sommes allés cette nuit. D'ailleurs, le temps menace... il y a de la houle.

—Tant pis, je vais prendre un bain tout de même.

—Vous êtes grand nageur, je vous ai vu à l'épreuve. Pourtant, permettez-moi de vous faire remarquer qu'aujourd'hui l'état de la mer n'est pas favorable.

—Bah! pour faire de tour de l'île Saint-Riou!...

—Rien que cela!

—Ce n'est pas la première fois.

—Oh! je sais que vous avez fait plus fort que cela; n'empêche qu'avec ce vent, ce courant, je ne m'y risquerais pas.

—Vous!... Allons donc!

—Je vous le dis comme je le pense.

—Merci tout de même, dit Storzi, en lui tendant la main.

—Vous renoncez?

—Pas du tout.

—Tant pis... Je vous ai prévenu.

Ils se quittèrent sur cette parole.

Peut-être l'artiste aurait-il finalement renoncé à ce projet, si Fleur-des-Grèves ne lui avait promis de venir un instant sur la plage pour assister à son exploit. Ce n'était pas qu'il y mit de la coquetterie, mais enfin, tout homme a son amour-propre. Il entra dans le cabinet où il avait coutume de se déshabiller, demeura un moment indécis, puis, prenant décidément son parti, il se déshabilla.

Quand il sortit, enveloppé de son peignoir, Armelle apparaissait dans le lointain. Il lui fit de la main un signe amical, posa son manteau de bain sur le galet, y jeta quelques pierres, pour l'empêcher de s'envoler dans le vent, et se lança bravement dans les flots.

Jean-Marie était demeuré à quelques centaines de mètres de là à réparer un canot que lui avait confié M. Le Gonidec, capitaine du port; il pensa:

Pour sûr, s'il tente de mettre son projet à exécution, il va se noyer.

Ses regards ne quittaient plus l'audacieux jeune homme.

Storzi fendait l'eau à larges brasses, s'enlevait avec la vague, la dominait; sa tête blonde disparaissait par instants, pour réparaître bientôt quelques mètres plus loin. Ses forces ne semblaient pas se ralentir; les battements réguliers de ses bras disaient assez son aisance, la parfaite sûreté de son jeu.

Bientôt, Armelle et Jean-Marie se trouvèrent face à face. Ils se serrèrent la main en bons camarades, puis tout naturellement:

—Tu as vu M. Storzi? dit la jeune fille.

—Oui.

—Il nage bien.

—Très bien.

Elle remuait, sans s'en douter, le fer dans la plaie. Elle était si occupée

de Raphaël qu'elle ne vit pas l'émotion de son ami d'enfance.

Il remarqua, au bout d'un moment :

— Cela n'empêche que c'est un fier imprudent.

— Pourquoi ?

— Voyons, tu ne vois pas l'état de la mer !

— Sans doute... elle est grosse... mais regarde donc comme il la domine.

— Euh ! quand il va entrer dans le courant, nous allons voir comment il va s'en tirer !

— Tu crois qu'il court du danger ?

— Un très grand.

— Et tu ne le lui as pas dit ?

— Si fait... j'ai même insisté...

— Et alors ?

— Il n'a pas voulu m'écouter.

Il hésita, puis, d'une voix sourde :

— Il savait probablement que tu allais venir...

Il y avait tant d'amertume dans ces paroles, qu'étonnée, Armelle regarda Jean-Marie.

Pour la première fois, elle s'attarda à scruter cette physionomie. Elle vit combien elle avait changé.

Elle prit peur, car, dans le fond, elle l'aimait "bien" tout de même, ce grand garçon. Ce qui revient à dire qu'elle ne l'aimait pas assez.

— Tu as été malade ?

— Moi ?... Jamais !

— Tu as maigri.

— C'est possible.

— Tu as du chagrin ?

— Non... fit-il, d'un ton qui démentait ce mot.

— Si... si... je le vois bien... Il faut drait me dire, tu sais ! Ne suis-je plus ta petite amie ?

Il pensa : "Tu n'es même plus que cela pour moi" et sentit qu'une larme perlait à ses paupières.

Pour que Fleur-des-Grèves ne la vit pas, il détourna la tête.

A ce moment, la jeune fille poussa un cri :

— Vois donc !

— Quoi ?

— M. Storzi !...

— Eh bien ?

— Là-bas... près du rocher !... comme il se débat !

— Le courant, dit gravement Jean-Marie.

— Mais il y va rester !

J'en ai peur.

Muette d'horreur, Armelle maintenant regardait au loin.

La mer s'était brusquement démontée, les vagues déferlaient avec fracas. Il était visible que l'artiste luttait avec l'énergie du désespoir, qu'il n'était plus maître de son destin.

Lissillour, livide, suivait les phases de ce drame.

Encore quelques minutes, et ce rival heureux s'en irait par le fond, et tout serait dit de cette idylle à peine ébauchée. Il n'y aurait plus personne pour lui disputer son bonheur.

Il avait souffert mille tortures, il avait pleuré et gémi dans la géhenne des nuits d'insomnie ; enfin, il avait sa revanche !

— C'est horrible ! fit Armelle les yeux exorbités.

— Je le lui avais bien prédit.

— N'y a-t-il pas un moyen de lui porter secours ?

— Ne vois-tu pas l'état de la mer ?

Storzi n'était plus maintenant qu'une épave ballottée au gré de la vague. Il luttait pourtant encore avec une farouche obstination. Comme un mât brisé, l'un de ses bras apparaissait par moments à la crête des lames, s'enfonçait de nouveau dans l'écume

—Mon Dieu ! supplia Fleur-des-Grèves, protégez-le, sauvez-le !

Il y avait tant d'angoisse et de douleur dans cette prière, que Jean-Marie n'hésita plus. Il poussa le canot à la mer.

—Mon ami... que vas-tu faire ?

—Je vais tenter de le sauver.

—Tu n'y penses pas !... Reste !... Je t'en supplie... C'est assez d'un !

Le pêcheur eut un triste sourire :

—Tu prieras pour les deux.

Et il sauta dans la barque.

—C'est horrible !... horrible ! répéta Fleur-des-Grèves.

Lissillour entendit encore l'écho profond d'un sanglot, et ce fut tout. Penché sur les avirons, il s'élança à l'assaut de la mer.

C'était un fier et robuste marin, il tint tête à la vague, évita les lames de côté, risqua néanmoins vingt fois de chavirer.

Il se demandait avec anxiété s'il arriverait à temps.

Storzi, à bout de forces, ne résistait plus que faiblement. Il tentait en vain de se porter au-devant de la barque ; la mer lui semblait de plomb, ses membres peu à peu se refroidissaient.

—Courage ! clamait Jean-Marie dans la rafale.

Le canot obéissait à la volonté surhumaine de ce hardi compagnon. Elle n'était plus qu'à quelques brasses du nageur.

—Courage ! répétait Jean-Marie.

Une lame de fond jeta la barque si près de Raphaël, qu'il fut possible à ce dernier de s'y cramponner au passage.

Lissillour se porta vers lui, l'aida de son mieux à se hisser hors de l'eau, le reçut dans ses bras, l'étendit dans la coque et reprit les rames en mains.

Le marin sentait quelque chose de très doux qui lui caressait le cœur, embaumait tout son être. Il regardait Storzi évanoui avec une immense et fraternelle pitié. Il venait de le sauver. Il ne pouvait plus désormais le haïr. Il était le frère de cet homme.

Il ne tirait nul orgueil intime de la beauté de son geste. Il était content, simplement, d'avoir remporté une victoire sur soi-même, d'avoir résisté à la pensée homicide. Et cette satisfaction décuplait ses forces, lui donnait une énergie inconnue. Il offrait à la mer démontée son torse puissant de jeune dieu !

À cette heure, dans une tragique anxiété, Armelle le regardait avec extase.

À vingt brasses de la côte, l'embarcation soulevée par une lame énorme parut s'envoler vers le ciel, piqua du nez, retomba, fut emportée de nouveau et finalement chavira.

Jean-Marie empoigna Raphaël et se jeta à la nage. Il ne tarda pas à sentir le sable sous son talon, alors, bon chien fidèle, il poussa le corps inanimé aux pieds de Fleur-des-Grèves et se mit à pleurer...

VII

Les ténèbres se dissipent

Storzi fut long à se remettre de cette terrible émotion. Il demeura huit jours à la chambre dans un état de faiblesse extrême. Anna Le Bivic le soigna de son mieux ; Armelle, elle-même, lui fit passer quelques friandises.

Quand il se releva, il remercia la jeune fille, puis demanda des nouvelles de son sauveur.

—Nous ne l'avons pas vu depuis l'accident, dit Armelle.

—Est-il malade?

—Non... Nous avons eu, ce matin encore, la visite de Simon-Pierre; il nous a affirmé que son matelot se portait comme un ponton. C'est qu'il en est fier de son matelot!

—Sans compter que sans lui j'étais un homme mort.

—Vous pouvez le dire. C'est un bon garçon et un brave coeur que Jean-Marie.

—Je l'avais depuis longtemps jugé ainsi... C'est égal, j'aurais plaisir à lui serrer la main.

—Nous le lui ferons dire par Trémaleu, demain, quand il viendra.

Trémaleu vint, reçut la commission, promit de s'en acquitter, n'y manqua pas, et Jean-Marie ne vint pas à l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves.

Au cri qu'avait poussé la jeune fille à l'aspect de la détresse de Storzi, il avait compris—ou cru comprendre—combien elle aimait ce dernier. Il avait risqué sa vie pour calmer ses angoisses—car il ne voulait pas qu'elle pleurât.

Maintenant, il était presque résigné à son "grand malheur". Il en parlait avec Perrinaïk comme d'une chose inéluctable.

—Je l'aimais bien, pourtant, murmurait-il.

Quand Simon-Pierre insista pour qu'il se rendît chez Anna Le Bivic, il dit résolument:

—Je n'irai pas.

—Tu es fou!

—C'est possible.

—Ils croiront que tu es fâché.

—Non... Ils ne croiront pas cela. Peut-être devineront-ils pourquoi volontairement je m'efface...

—Ils comprendront que tu es un vilain boudeur.

—Tant pis.

Il n'en voulut pas démordre. Son coeur était en repos; il ne voulait pas, en revoyant Armelle, réveiller ses regrets endormis. Il avait peur surtout de ressusciter cette jalousie perfide, dont les mauvais relents avaient failli empoisonner son âme.

Il avait tourné une page de sa vie, enseveli le passé sous les fleurs. Il désirait être seul à prier sur la tombe.

Autrefois, en revenant de la pêche, il s'arrêtait encore assez volontiers à causer avec des jeunes gens de son âge sur le quai du port; maintenant, dès qu'il avait mis pied à terre, c'était pour rentrer chez sa tante. Il demeurait des heures entières, sur le banc du lit-clos, à remuer la cendre des souvenirs.

Perrinaïk osait à peine le troubler dans ses méditations.

—A quoi penses-tu, petit?

—A rien.

C'était tout. La brave femme retournait à ses occupations journalières, et Jean-Marie, pensif, regardait au loin, par delà le présent...

Un jour qu'il restait ainsi, à réfléchir, devant sa pipe éteinte, Perrinaïk, qui donnait à manger à la volaille, dans la cour, rentra précipitamment:

—Mon gars... je crois que voilà de la visite pour toi.

—De la visite?

—Oui... le peintre...

—M. Storzi!

Il se leva d'un bond.

—Tu diras que je viens de sortir.

Mais, déjà, Raphaël était sur la porte. Il ouvrit ses bras au marin.

—Pourquoi me fuis-tu?

Il embrassa Jean-Marie longuement, s'assit en face de lui, sur le banc, tandis que Perrinaïk, pour ne pas gêner "ces messieurs", retournait

à ses élèves : une belle nichée de pousins babillards.

Les deux hommes se regardèrent un long moment sans parler. Ils sentaient d'instinct que quelque chose de décisif allait se passer et qu'ils en sortiraient à jamais unis ou divisés.

Le premier, l'artiste reprit la parole, laissant ce tutoiement familier du défunt :

— Je suis venu... puisque vous vous refusiez à me venir voir. J'ai voulu vous dire toute la reconnaissance dont mon cœur déborde... toute l'affection qu'il nourrit pour vous... et mon désespoir de vous les voir repousser, Jean-Marie!... Soyez franc ! Soyez bon!... Soyons dignes de nous. Il y a quelque chose qui nous sépare.

Le marin baissa la tête et ne répondit pas. Storzi lui prit la main :

— Vous voyez!... Vous ne trouvez rien à me dire... Vous me refusez votre confiance... Est-ce pour cela que vous m'avez sauvé?

Il lâcha la vérité, tout d'un coup, avec cette audace désordonnée des timides.

— Eh bien, oui... il y a quelque chose entre nous!... Avant que vous ne parussiez dans ce pays, j'étais heureux; l'espérance habitait en moi... Je voyais se dérouler les perspectives joyeuses d'un bonheur dont, toute ma vie, je m'étais leurré... Vous êtes venu... mon rêve s'est dissipé. Celle qui l'avait fait naître s'est éloignée de moi, et c'est vous maintenant que son cœur suit sur le chemin où j'avais marché!

— Mon ami! mon ami! soupira Raphaël.

— Dites un peu que cela n'est pas!

— Je dis que vous êtes l'être le plus exquis que je connaisse. Je dis que vous êtes un grand fou de ne pas vous

être ouvert à moi plus tôt. Comment! vous avez cru qu'Armelle...

— Vous aimait. J'ajouterai que j'en suis sûr.

— Est-ce possible?

— Tenez! rappelez-vous le jour du Pardon... quand je suis venu là chercher avec ma tante... elle vous a regardé... puis elle m'a laissé partir... Ah! vous ne saurez pas tout ce que j'ai souffert ce jour-là!...

Storzi, atterré, écoutait parler le pêcheur. Jusqu'à présent, il n'avait guère prêté attention aux gestes, aux paroles, aux actions de Fleur-des-Grèves; depuis que Lissillour lui avait dessillé les yeux, il comprenait le sens de certaines hésitations, de certaines rougeurs, de certaines émotions auxquelles il n'avait pas donné — par ignorance — leur véritable signification.

— Mon pauvre ami! fit-il.

— Vous l'aimez, n'est-ce pas?

L'artiste un moment ferma les yeux :

— Non, fit-il, rassurez-vous. Je n'aime pas Armelle Le Bivic. Je porte au flanc une plaie ouverte. Je suis venu ici beaucoup plus pour oublier que pour travailler... Mon cœur a trop saigné pour qu'il soit, à cette heure, accessible au sentiment qui vous préoccupe.

Peu à peu, le visage de Jean-Marie se détendait, son front s'éclairait, la nuit, qui semblait s'être réfugiée au fond de ses yeux sombres se dissipait à mesure que parlait Raphaël. Il ne savait pas s'il devait rire ou pleurer. Il finit par faire à la fois l'un et l'autre :

— Oh monsieur!... monsieur!... Se peut-il qu'il en soit ainsi!

— Sur l'honneur.

—Oh!... je vous crois... mais il m'est si doux de vous l'entendre répéter! Dieu me pardonne!... Depuis quelques semaines j'ai désiré la mort. Je l'ai appelée avec des cris... Vous venez de me rappeler à la vie.

—Je vous devais bien cela.

—N'en parlons pas... Qu'ai-je fait? N'importe qui l'eût fait à ma place, pour un inconnu... pour un ennemi!

—Car... avouez-le... j'étais un peu le vôtre?

—Non... vous n'étiez qu'un rival heureux.

—Et maintenant?

—Ah! maintenant... maintenant, je serai ce que vous voudrez... votre chien... votre esclave...

—Mon frère!

Jean-Marie, comme honteux, courba la tête.

—Quand je pense que je vous ai suspecté!... que je vous ai maudit... que cent fois j'ai désiré votre départ.

—N'en parlons plus.

—Si!... parlons-en, au contraire! cela soulage mon coeur... C'est quelque chose comme une confession... Il me semble à présent que je suis pardonné.

Storzi sourit:

—Mon ami... une confession comporte l'absolution... mais aussi une pénitence...

—Que faut-il faire?... J'irai à pied, à votre intention, jusqu'au pardon de Sainte-Anne d'Auray, là-bas, dans le fin fond du Morbihan... j'irai...

—Arrêtez! supplia l'artiste, touché de cet enthousiasme. Encore un peu vous iriez à Rome.

—Au bout du monde!

—Et que deviendrait Armelle, pendant ce temps-là?

—C'est vrai... Je déraisonne... Je suis fou... fou de joie...

—Attention! n'allez pas perdre la tête. C'est alors que Fleur-des-Grèves aurait raison de se récuser.

—Voyons... cette pénitence...

—Eh bien, voilà... Je vous ai dit que, demain, j'aurai fini mon tableau. Je vous invite à venir le voir.

—Ce n'est que cela?

—Attendez!... Vous viendrez dans la soirée... un peu avant sept heures.

—Bien.

—... avec tante Perrinaïk...

—Elle sera ravie.

—Et vous resterez à dîner à Notre-Dame-des-Grèves.

—Mais... Anna Le Bivic n'a pas dit son mot..'

—Inutile. C'est moi qui vous invite. Quant au mot d'Anna Le Bivic... ce sera pour le dessert.

—Comment m'acquitterai-je de toutes vos bontés!

—Pardon... c'est moi qui suis votre créancier; or, qui paie ses dettes s'enrichit!

Raphaël se leva:

—Allons... C'est entendu... à demain.

—A demain! acquiesça le pêcheur rayonnant. A la vie et à la mort!

Et ils s'embrassèrent encore une fois.

VIII

Vers le bonheur

Raphaël Storzi rentra tout pensif à l'auberge de Notre-Dame-des-Grèves. La conversation qu'il venait d'avoir avec Jean-Marie Lissillour l'avait troublé profondément. Il ne doutait plus que l'instinct du marin ne l'eût averti du danger que, par insouciance, par ignorance aussi, il avait fait courir au bonheur de ces deux jeunes gens.

Comment avait-il pu agir si légèrement? Comment n'avait-il pas deviné ce qui se passait dans cette cervelle de jeune fille?... car il demeurerait persuadé que son imagination s'était emballée beaucoup plus que son coeur.

Il n'était que temps de redresser cela.

Mécontent de lui-même, il s'enferma dans sa chambre et réfléchit aux moyens de trouver le remède au mal dont il s'accusait à tort.

Il fut ce soir-là—comme jadis—froid et réservé. Il prétexta une correspondance en retard pour se soustraire à l'intimité des soirées qu'il passait, presque toutes, depuis quelque temps, en compagnie des deux femmes.

Le portrait d'Armelle tait là, sur son chevalet, tourné vers la lumière du jour décroissant. Dans cette pénombre, il saillait davantage; il illuminait la pièce. On ne voyait plus que lui.

Storzi s'arrêta un moment devant son ouvrage.

L'artiste—pourtant difficile—était satisfait. Quand il eut bien admiré l'oeuvre, sa pensée se reporta sur le modèle, et il songea:

—«Elle est bien jolie tout de même, cette petite!»

Jolie... trop jolie... On le lui avait assez répété. Sa mère elle-même le lui disait. Il pensa qu'Anna Le Bivic aurait pu faire le malheur de cette enfant, si de robustes qualités de coeur, une vertu naturelle, de bons instincts, ne l'avaient mise à l'abri des excitations de l'orgueil.

Anna avait voulu que Fleur-des-Grèves fut une «demoiselle» dans toute l'acception du mot. Elle lui avait inspiré une idée trop haute de sa personne, donné des goûts hors de pro-

portion avec leur situation sociale, inspiré de l'éloignement pour les travaux du ménage qui déforment la taille et salissent les mains.

Evidemment, la perspective d'être la femme d'un artisan ou d'un pêcheur, ne lui apparaissait plus que comme une déchéance...

Ainsi songeait Storzi.

Le lendemain devait avoir lieu la dernière séance de pose, il en profiterait pour causer avec Armelle, puis couper court à cet amour naissant—pour peu qu'il existât réellement.

Satisfait d'avoir pris cette résolution, l'artiste se coucha et dormit fort paisiblement.

L'aurore le trouva reposé, en pleine santé physique et morale, et plus décidé que jamais à opérer le sauvetage qu'il s'était proposé.

Il descendit de bonne heure, fut cordial avec Anna, aimable sans affectation envers Armelle. Après le petit déjeuner, il dit à cette dernière:

—Je n'ai plus guère que pour une heure ou deux de travail... Il s'agit d'une simple mise au point... d'une question d'éclairage de la physionomie, voulez-vous que nous en terminions?

—Volontiers, fit la jeune fille, rouge de plaisir. Dois-je aller mettre ma coiffe?

—Oui... cela vaudra peut-être mieux... à cause du jeu des ombres.

Elle monta dans sa chambre, tandis que Raphaël, dans son atelier improvisé, disposait tout pour la séance.

Fleur-des-Grèves ne tarda pas à le rejoindre.

—Je vous ai fait attendre...

—Pas du tout!

Elle s'assit à sa place accoutumée, régla sa pose sur les indications du jeune homme et ne bougea plus.

La palette en main, l'oeil à demi fermé, Storzi la regardait, rectifiait un détail, amollissait un angle, estompait un contour.

—Vous êtes content, M. Storzi?

—Très...

—Qu'allez-vous entreprendre à présent?

—Mais... rien. La saison est finie pour moi... Je vais rentrer à Paris.

Elle pâlit légèrement:

—Quoi!... vous allez nous quitter?

—Sans doute. Nous autres artistes, nous sommes des oiseaux de passage, des vagabonds!... Un de mes amis, Lionel Valleroy, un écrivain...

—Je connais son nom.

—...m'a procuré un gros travail de décoration chez le financier Desbois-Marbot... Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance pour moi. Je ne puis la laisser échapper. Croyez bien que ce n'est pas sans regret que je quitterai ce joli pays.

Elle s'attendait à ce qu'il ajoutât un compliment pour elle, mais négligemment, il reprit:

—Je gage que vous enviez mon sort. Paris! ah! Paris!... les fait-il assez tourner les têtes!

—Il paraît que c'est une belle ville.

—Sans doute... mais la vie y est parfois bien difficile. Si je pouvais ne jamais y retourner je le ferais avec plaisir.

—Qui vous en empêche?

—Mon métier d'abord. J'ai besoin d'être en contact constamment avec les marchands de tableaux, les amateurs, les directeurs de théâtre, les artistes... car, soyez persuadée que je ne fais pas de la peinture pour mon seul agrément. Je suis surtout décorateur.

—Vraiment?

—J'ai besoin de cela pour vivre... Tout n'est pas rose dans la vie d'un artiste... J'ai connu des privations, de durs moments.

—Vous les avez surmontés.

—Avec bien du mal. Ah! si ma vie était à refaire!...

—Que feriez-vous?

—Tout, sauf de l'art. A quoi sommes-nous bons, nous autres? Quels services rendons-nous à notre prochain? Nous sommes des rouages inutiles dans la grande machine sociale... et quand je me compare à Jean-Marie, par exemple, je me sens bien diminué.

—A ce point là!

—Je vous le dis en toute sincérité.

—Vous nous reviendrez, j'espère, dit-elle anxieusement.

—C'est peu probable.

—Vous ne serez pas sans nous donner de vos nouvelles...

—A quoi bon?

—Vrai! fit-elle avec une petite moue, vous n'êtes pas gentil. C'est ainsi que vous oubliez vos amis?

—La vie est ainsi faite... Certains demeurent fidèles au port où ils s'attachent... aux amitiés qu'ils font naître... à celles qu'ils éprouvent... ils sont le petit nombre... le très petit nombre... et, quand on rencontre de ces coeurs-là, il faut s'efforcer de ne pas les décourager... il faut tout faire pour les retenir...

Il se tut et regarda Armelle à la dérobée pour juger de ses paroles.

Fleur-des-Grèves, les yeux noyés de mélancolie, semblait réfléchir...

Il reprit, d'une voix presque dure:

—La plupart—les hommes surtout—sont de profonds égoïstes. Ils goûtent jusqu'à la satiété les joies du moment... le plaisir qui passe à portée de leur main... ils cueillent parfois

de blonds épis dans le champ du voisin... ils abusent des quelques avantages apparents—souvent illusoires ! —qu'ils ont sur le commun; ils escomptent l'effet qu'ils s'efforcent de produire sur de jeunes imaginations... ils se soucient peu des catastrophes qu'ils provoquent, des regrets qu'ils laissent, des larmes qu'ils font verser. Cela ne les empêche pas d'aller recommencer un peu plus loin leur petit jeu.

—Il y a donc des êtres assez vils pour tromper la confiance que mettent en eux des coeurs purs?

—S'il y en a! Ma chère enfant, que vous êtes naïve!... mais le monde en fourmille.

—Vous m'ôtez des illusions chères, fit-elle tristement.

—Mieux vaut cela... quelque pénible que ce soit. Vous possédez une nature loyale, franche, spontanée, un coeur sans détour: vous êtes — pardonnez-moi! — du bois dont on fait les victimes.

Elle soupira:

—Peut-être.

—Un jour, vous me remercirez de vous avoir montré les perspectives des humaines turpitudes... Excusez-moi, Armelle... je vous parle comme un ami... presque comme un frère... parce que je sais que vous me comprendrez.

—Je vous remercie.

—Si j'étais à votre place...

—Que feriez-vous?

—Vous me permettez de vous donner un conseil?

—Je vous en prie!

Il fit une pause, puis résolument:

—J'épouserai Jean-Marie.

Elle tressaillit, puis, haletante:

—Pourquoi me dites-vous cela?

Il la regarda bien en face:

—Je vous le dis, parce que vous m'avez inspiré, dès le premier moment, beaucoup de sympathie, parce que j'ai deviné tout ce qu'il y avait en vous de délicatesse, de fraîcheur, de fierté, de dignité morale... parce que je voudrais que vous fussiez heureuse, parce que je sais que Jean-Marie vous aime, et que nul n'est plus digne d'être aimé... d'être aimé par une femme comme vous.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. Il était lui-même plus ému qu'il ne lui plaisait de le laisser paraître.

—Ah! reprit-il, s'il m'avait été donné de goûter au bonheur que je souhaite pour vous, je l'eusse été cacher loin du monde, dans quelque coin que n'auraient pas atteint les rumeurs de la foule; j'aurais tout laissé, tout abandonné pour jouir en avare du seul bien qui vaille la peine d'être possédé. Le destin en a décidé autrement. A quoi bon s'insurger?

—Se peut-il qu'on vous ait fait souffrir? dit-elle.

—Oh! reprit-il. Je n'accuse personne. Il y a peut-être, quelque part, une jeune fille, belle comme vous, qui jette sur le passé un regard nostalgique... mais ce n'est pas de moi que je voulais parler. Je me suis parfois demandé s'il me serait encore possible d'être heureux un seul jour... Eh bien, aujourd'hui, je le crois... et c'est par vous que je puis l'être encore!

—Que faut-il faire?

—Epouser Jean-Marie. Ah! n'allez pas croire qu'en vous donnant ce conseil, je n'obéis qu'à l'affection profonde que m'inspire Lissillour?... Je pense à moi... je pense à lui, autant qu'à vous. Vous avez été bonne pour moi, Armelle...

Il baissa la voix, puis détournant la tête:

—J'ai cru que vous m'aimiez un peu... J'ai la certitude de m'acquitter envers vous, en guidant vers l'oasis votre coeur incertain.

Brusquement, elle éclata en sanglots.

—Vous avez raison, dit-elle. J'étais folle!...

Il se pencha sur elle avec une tendre pitié de grand frère.

— Pourquoi pleurez-vous, petite amie?

—Ce n'est rien... Je suis un peu nerveuse aujourd'hui... oui... vous avez raison...

—Remettez-vous, je vous en supplie!

Il lui prit la main, la pressa doucement. Ils demeurèrent ainsi quelques secondes sans parler. Les battements précipités de leurs coeurs scandaient la marche implacable du temps. La chambre s'emplissait d'une essence d'harmonie. Ils sentaient que, dans l'impénétrable mystère, un bon génie se penchait sur eux...

—Vous avez déchiré le voile, dit Fleur-des-Grèves en essuyant ses pleurs.

—Vous m'en voulez?...

—Je vous bénis!

Puis, plus bas encore —et comme dans un souffle:

—J'épouserai Jean-Marie!

IX

Fiancés

Quand Raphaël descendit pour le déjeuner, il trouva Fleur-des-Grèves rassérénée. Elle allait et venait dans la maison avec une activité inaccoutumée. Il comprit qu'elle désirait qu'il

vit combien ses conseils avaient porté. Il en fut vivement touché.

—«Décidément, pensa-t-il, elle est encore meilleure que je ne l'avais supposé. Quelle exquise nature! et combien sera grand le bonheur de mon ami!»

Il suivit un moment Armelle d'un regard attendri, puis, allant à Anna, très occupée à surveiller la cuisson d'un lapin déjà à demi rôti.

—Anna... ce soir... vous ajouterez deux couverts.

—Monsieur attend des amis?

—Non, j'ai des invités.

—Du pays?

—Oui...

—Je les connais?

—Vous êtes trop curieuse.

—C'est vrai... C'est un gros péché dont je ne manque jamais de m'accuser à confesse... Mettons que je n'ai rien dit.

—Vous les soignerez...

—Comme des coqs en pâte.

—Beaucoup et bon, car j'ai dans l'idée qu'ils auront de l'appétit.

—Seraient-ils des ogres qu'ils s'en retourneront rassasiés.

Bien qu'elle se fût excusée de son indiscretion, Anna Le Bivic ne manqua pas, au cours de la journée, de renouveler cette question:

—Alors, monsieur Raphaël... Vous ne voulez pas me dire?...

—Madame Le Bivic, c'est comme si vous m'aviez confié un secret. Que diriez-vous si je cédaï à des pressions comme celles que vous opérez sur moi?

Cet argument fut décisif. Anna cessa d'importuner son pensionnaire.

Quand vers sept heures moins un quart, Jean-Marie apparut, endimanché, et flanqué de Perrinaïk dans ses plus beaux atours, elle s'exclama:

— Je m'en doutais !... Ah! monsieur Raphaël, vous êtes un grand cachottier!

Il y eut de part et d'autre de chauds épanchements, puis Armelle insinua:

—Puisque nous allons être comme en famille, si nous fermons la porte. Maintenant d'ailleurs il ne viendra plus que des clients que je préfère voir entrer chez le voisin.

Anna, commerçante ordonnée, fit bien quelques objections, mais, finalement, elle consentit à enlever la poignée de la porte et l'on se mit à table dans la petite salle où Fleur-des-Grèves, que Storzi avait mise dans le secret, avait dressé le couvert.

Jean-Marie avait recouvré toute sa belle humeur. Il souriait de temps à autre à Armelle. La jeune fille, encore un peu grave au début s'était déridée et l'écoutait avec complaisance:

—Te rappelles-tu du jour où je te trouvais toute en pleurs sur le port... Le grand Scoarnec venait de t'enlever ta tartine...

—Tu ne fus pas long à la lui reprendre.

—Nous nous battîmes.

—Tu fus vainqueur.

C'était pourtant un solide gaillard.

—Mais un fiéffé mauvais sujet.

—On dit qu'il est à Paris maintenant...

—Et qu'il a mal tourné.

Ils évoquèrent d'autres souvenirs de jeunesse, tandis que Perrinaïk Talabardon et Anna Le Bivic causaient d'un tas de gens de leur temps, dont ceux d'à présent ne connaissaient que le nom.

—Hein!... vous souvenez-vous de Nic Le Gonidec, le père du capitaine du port?... C'était un travailleur.

—A-t-il eu assez de mal à élever ses sept enfants?

—Ils ont tous fait leur chemin.

—Ils n'en ont que plus de mérite.

Au dessert, Storzi qui, jusque-là, avait peu causé, réclama la parole.

Le silence se fit aussitôt:

—Mes amis, dit le peintre... Armelle a dit tout à l'heure que nous étions en famille. Ce n'est pas moi qui lui opposerai un démenti. Je pense, par conséquent, qu'il me sera permis, avec la franchise et la familiarité d'un cousin, de parler ici à cœur ouvert.

—Ah bien sûr! fit Anna. Vous seriez mon garçon que je ne vous estimerais pas davantage. Cette maison est la vôtre, et quand vous la quitterez, j'en sais plus d'une qui aura la larme à l'oeil.

Elle regarda sa fille, mais Armelle s'entretenait tout bas avec Jean-Marie.

—Eh bien, ma bonne Anna, reprit le peintre, j'ai l'honneur de vous demander la main d'Armelle.

La veuve rougit jusqu'aux oreilles.

—Ah! par exemple!

—Rassurez-vous... ce n'est pas pour moi...

—Dommage, avoua Mme Le Bivic avec un soupir.

—...mais pour Jean-Marie.

Anna resta quelques secondes sans répondre, puis:

—Cela regarde Armelle.. Ce n'est pas à moi de décider... La chose mérite réflexion.

—Pardieu! fit le peintre. Il me semble qu'elle a dû réfléchir. Il y a assez longtemps qu'on en couse dans le pays.

—Oh! vous savez... les gens d'ici ont des langues!...

—Comme partout.

Il se tourna vers Armelle:

—A moins que mon candidat ne vous déplaît!

Fleur-des-Grèves mit sa main dans celle du marin :

— Où trouverais-je un plus loyal compagnon ?

Dans le fond, Anna Le Bivic n'en revenait pas, bien qu'elle n'eût pas reçu les confidences de sa fille, elle n'avait pas été sans s'apercevoir que Storzi avait produit sur elle une impression favorable. Elle ne comprenait rien à ce brusque revirement— qui n'était, au reste, qu'un retour vers un passé encore tout chaud de souvenirs.

Certes ! elle avait eu des ambitions pour Armelle, mais, puisque cette dernière semblait y renoncer, pourquoi s'attarderait-elle au chatolement d'une fiction ?

Après tout, que désirait-elle ? Le bonheur de son enfant, pas autre chose. Et qui mieux que Jean-Marie pouvait le lui assurer ?

— Mon Dieu ! dit-elle... Si c'est l'idée de ma fille !

— N'a-t-elle pas déjà répondu ? reprit Storzi.

— Eh bien, mettons que c'est entendu.

— A la bonne heure ! approuva Perrinaïk, jusqu'ici demeurée sur la réserve. Je puis mourir à présent.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ! dit Jean-Marie. Voilà que tu parles de mourir quand il s'agit d'aller à la noce !... bien merci !... Tu n'es pas honteuse !

— C'est une façon de parler, rectifia la veuve de Théodore Tallabardon.

— J'espère bien.

Puis, se tournant vers Storzi :

— J'espère aussi que vous serez des nôtres ?

— Peut-être.

— Oh ! le vilain mot des gens qui ne veulent pas se compromettre !

— En tous cas, reprit l'artiste, vous me permettrez bien de vous offrir un souvenir.

— Cela dépend.

Perrinaïk, guère moins curieuse que son amie Anna, insinua :

— Mais... n'était-il point question aussi que nous verrions le portrait ?

— C'est juste.

Raphaël se leva et tous montèrent à sa suite.

Quand ils furent en présence de la toile, ils s'extasièrent en chœur :

— "Comme c'est bien elle !... On dirait qu'elle va parler !..."

— Ce sera mon cadeau de nocces, dit le peintre.

Neuf heures venaient de sonner. Perrinaïk qui n'aimait point se coucher tard, poussa le bras de son neveu.

— C'est pas tout ça, il faut rentrer.

Sur le seuil, ils échangèrent encore mille compliments. Jean-Marie, comme autrefois, embrassa Armelle, puis, dans le soir, ils s'en allèrent.

Anna, sa fille et Raphaël, sur le pas de la porte les regardaient partir.

Quand Jean-Marie fut sur le point de disparaître au tournant de la route, il leva son chapeau en signe d'adieu.

Et la veuve Le Bivic lui cria :

— Dis donc... Tu pourras venir à la maison maintenant quand tu voudras.

* * *

Huit jours plus tard, nos héros se trouvaient réunis sur le quai de la gare de Paimpol. Simon-Pierre lui-même était là.

Armelle, au bras de Jean-Marie, ne cherchait pas à dissimuler une émotion bien naturelle, et que le brave garçon se fût bien gardé de lui reprocher.

Tante Perrinaïk avait le cœur gros — presque autant que la veuve Le Bi-

vic. Elle se souvenait que Storzi n'était pas étranger aux fiançailles des jeunes gens, et qu'il s'était toujours conduit envers eux en galant homme.

Enfin, le chef de train referma les portières, et Storzi dut monter dans son compartiment.

Il demeura debout, penché vers ses amis, communiant avec eux dans une même émotion.

C'était encore quelque chose de doux, de très doux qu'il laissait derrière lui.

La voix chevrotante, Jean-Marie fit ce vœu :

— Puissiez-vous retrouver le bonheur, ô ! vous qui nous avez rendu le nôtre !

Raphaël eut un geste dubitatif, et sourit tristement.

A ce moment, le train sifflait.

— Adieu, mes amis, dit le peintre en tendant les mains.

— Au revoir, rectifia Jean-Marie, monté sur le marche-pied.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ? supplia Fleur-des-Grèves.

Mais lui, montrant l'infini du libre espace :

— Les artistes sont des oiseaux de passage.

Et, dans la brume, il disparut bientôt à leurs regards.

DEUXIEME PARTIE

DANS LES LARMES

I

Le départ des "Terre-neuvas"

Dix ans se sont écoulés...

Par un clair matin du mois de mars 1916 une animation inaccoutumée régnait dans le joli port de Paimpol.

Dans les rues étroites, archaïques, la foule attristée se répandait.

Des femmes vêtues de noir égreñaient leur chapelet de buis en cheminant vers le quai où devait avoir lieu l'embarquement des "Terre-neuvas", afin de pouvoir embrasser une fois dernière celui qu'elles ne reverraient que dans plusieurs mois ; s'il plaisait à Dieu qu'il revînt !

La mer est si mauvaise et les hommes si téméraires.

Des enfants déjà graves tenaient par la main les mamans silencieuses.

Ils allaient, la poitrine gonflée de soupirs sous le tricot de laine du marin, songeant que plus tard, à leur tour, ils connaîtraient le mystère de l'immensité et les dangers de la campagne lointaine sur le "banc".

Maintenant, la foule se pressait autour des navires fraîchement peints.

Une ambiance de mélancolie enveloppait les êtres et les choses. Des larmes glissaient lentement sur les joues, car, dans quelques minutes allait sonner l'heure grise de la séparation.

Jamais peut-être une angoisse plus grande n'avait étreint tous les cœurs.

La plupart des matelots, jeunes et vigoureux, mobilisés dès le premier jour de la grande guerre, avaient connu sur l'Yser à Dixmude... et ailleurs, des temps difficiles et supporté de rudes assauts.

Combien étaient restés dans la boue des Flandres ? Dieu seul en pourrait dire le nombre.

Rappelés du front par ordre ministériel, les survivants allaient reprendre leur périlleux métier — devenu plus périlleux encore par la menace du sous-marin.

Et ceux qui avaient échappé aux balles meurtrières d'un ennemi sans pitié, se demandaient avec angoisse

s'ils échapperaient à leur nouvel adversaire.

Pauvre Bretagne!

Race vaillante et généreuse, mangée par la terre, happée par la vague en furie; race éternellement vouée à l'héoloauste, tes fils seront-ils toujours aussi les enfants de prédilection de la Mort?

Ainsi pensait Jean-Marie Lissillour, ancien combattant, tout en serrant les mains de sa femme éplorée.

C'était un homme grand et mince, au visage énergique, aux yeux pleins de rêve, et pourtant de résolution.

Il avait à peine trente-cinq ans.

Il refoula l'émotion dont il sentait grandir la tyrannie et, d'un ton presque dur, il dit:

—Allons, ma bonne Armelle, du courage! Par Dieu! ce n'est pas la première fois que j'embarque!

—Je n'ai jamais été plus inquiète.

—Folie... N'as-tu pas senti combien je suis protégé? Quels que soient les dangers de la campagne, ils ne seront pas plus terribles que ceux que j'ai courus sur le continent.

Elle hocha la tête et soupira:

—Et pourtant, j'étais plus tranquille de te savoir là-bas... Il me semblait te posséder un peu... Malade ou blessé, j'aurais pu te rejoindre... et te voir... et t'embrasser. Un navire, c'est comme un oiseau qui vole... Sait-on jamais où le vent l'emporte?

—Bah! fit-il avec bonhomie, une campagne est vite passée. J'en ai vu bien d'autres depuis le jour où défunt Kéranpont m'a pris avec lui pour aller en Islande.

—Ah! gémit-elle... ce n'est pas gai d'être la femme d'un marin!...

—Est-ce un reproche?

—Oh!... peux-tu croire!... Seulement, quand je t'ai vu partir pour la

guerre, j'ai mieux compris la tristesse de notre vie... et j'ai fait ce serment:

"S'il revient je le garderai"!

—J'aurais souhaité comme toi rester dans notre petite maison; j'aurais fait n'importe quel métier... Je suis assez adroit de mes mains, et, Dieu merci, ce n'est point le courage qui me manque... mais, je ne suis pas mon maître. C'est la guerre!... bon gré, mal gré, je dois partir. On ne m'a renvoyé du front que pour cela. N'oublie pas que je suis toujours soldat.

Il avait un mauvais pressentiment, il n'en crut pas moins affirmer:

—Allons!... sèche tes larmes; je reviendrai, j'en suis certain, cette année-là comme les autres.

—Fasse le Ciel!... Que deviendrons-nous sans toi? Que deviendrait notre cher petit Alain?

—Il ne s'agit pas de me perdre.

Une larme était née aux cils de Jean-Marie. Pour que sa femme ne la vit pas, il se pencha sur Alain et lui baisa le front à la naissance des cheveux.

—Tu me promets d'être bien sage?

—Oh! oui, papa.

—Et bien obéissant?

—Je le jure.

Et, levant ses petites mains vers le marin:

—Tu ne seras pas trop longtemps parti, mon petit père?

—Non.

—Car, tu sais, maman ne chante plus lorsque tu n'es pas là. Il y a des fois où elle me serre si fort contre elle que, sans me faire du mal, cela me donne envie de pleurer.

Jean-Marie embrassa tour à tour et la mère et l'enfant:

—Braves coeurs!

Ils restèrent quelques instants silencieux, les yeux tournés vers la mer

dont la brise, par-dessus le promontoire, leur apportait les enivrantes senteurs.

Soudain, un son de cloche retentit.

Jean-Marie se redressa, puis, d'une voix qui chevrotait un peu :

—C'est l'appel... Voici l'instant de regagner le bord... Le capitaine Tahet ne badine pas. Gare aux trainards qui se font trop attendre.

Il pressa contre sa poitrine une fois encore les chers êtres qu'il allait quitter, et qui ne pouvaient se résoudre encore à le laisser partir, puis se dégageant brusquement, d'une voix qui traduisait bien l'émotion qu'il voulait dissimuler jusqu'au bout :

—Au revoir, ma bonne Armelle... au revoir, mon cher petit!... Surtout, soignez-vous bien, afin que je vous retrouve tous deux en bonne santé...

Il tourna les talons aussitôt, mordit ses lèvres jusqu'au sang et, escaladant la passerelle, il sauta sur le pont de la "Mouette-Blanche", un fier trois-mâts, fin de lignes et hardi de proue, dont on ne comptait plus les campagnes fructueuses.

—Embarque! hurlait le capitaine Tahet.

* * *

Armelle et son enfant s'approchèrent du bâtiment, autant que cela leur fut possible, afin d'échanger encore quelques signes d'amitié avec le robuste marin qui, déjà, grimpait dans la mâture et visitait les agrès, le rire aux lèvres et l'amertume au coeur.

La cloche du port tinta.

D'un geste large, le recteur bénit la flottille, puis les uns après les autres, les grands oiseaux blancs, toutes ailes déployées, prirent leur essor vers la mer.

Debout, près du mât d'artimon, à l'arrière de la "Mouette-Blanche", Jean-Marie Lissillour maintenant adressait aux siens un dernier adieu.

La brise enfla la toile.

Peu à peu, le navire s'effaça, puis disparut.

Une sorte de malédiction semblait peser sur le port.

Les femmes courbaient leur front pensif.

Dans un silence mort, elles reprirent le chemin de leur chaumière, les yeux mi-clos, comme pour garder en elles un peu de la chère, de l'ultime vision...

—"Mon Dieu!... potégez-les!"

Un marin d'une cinquantaine d'années salua Armelle avec un peu de tristesse. Alain courut l'embrasser :

—Bonjour, Simon-Pierre.

—Bonjour, petit.

—Tu sais... il faudra que tu viennes nous distraire. Maman a du chagrin et quand elle pleure, je n'ai guère le coeur au jeu.

—J'irai.

Ne voulant point troubler les penses graves de la maman, il se perdit dans la foule, tandis qu'Alain lui souriait encore.

Armelle entraîna l'enfant :

—Viens, dit-elle, viens... j'ai hâte de rentrer à la maison.

Ils s'en allèrent serrés l'un contre l'autre, comme pour mieux se défendre contre les assauts de la douleur qu'ils sentaient errer autour d'eux.

II

La maison vide

Quand Armelle et son fils rentrèrent dans leur petite maison de Ploubazianec, il leur sembla que le décor en était changé.

Ils ne la reconnaissaient plus.

Elle était comme agrandie, étrangère à leur coeur, et lugubre comme la chambre d'un mort que l'on vient seulement d'emporter.

Ils s'assirent silencieusement sur le banc du lit clos, ne pouvant se faire encore à l'idée que Jean-Marie s'en était allé pour longtemps et qu'il ne serait plus là, ce soir, présidant aux repas joyeux, à la prière recueillie.

Armelle regarda le petit.

Il était triste aussi — du départ de son père, certes! — mais elle sentait qu'en cette jeune âme où l'atavisme avait marqué sa rude empreinte, déjà se faisaient sentir la nostalgie de la mer et l'amour inné du métier de marin.

Elle serra tendrement le petit dans ses bras.

— Oh! dis-moi que toi, au moins, tu ne me quitteras jamais?

Il eut un sourire forcé et enveloppa sa maman dans un regard dont elle démêla la compassion et peut-être le mystère.

— Petite mère!... Si tu savais combien je t'aime!

— Oui... je le sais... J'en suis sûre!... Ce n'est pas cela que je te demande...

— Que veux-tu?

— ... Que tu me promettes de ne jamais, jamais me faire pleurer.

Il enlaça la jeune femme:

— Ah... bien sûr! Je serai toujours obéissant.

Elle comprit pourtant qu'il faisait mentalement une restriction; elle se garda bien d'insister ce jour-là.

Elle se leva pour enlever la vaisselle demeurée sur la table, mélancolique vestige du dernier repas de Jean-Marie.

— Maman, dit Alain, veux-tu que je t'aide?

— C'est inutile, il n'y a que trois assiettes; apprends plutôt ton catéchisme.

Armelle, distraitement, poursuivait sa besogne de ménagère.

De temps à autre elle soupirait, et son regard, comme fasciné, s'attardait sur les tisons mourants du foyer délabré.

Sa pensée suivait l'absent sur la mer splendide et maléfique... elle matérialisait presque l'image du marin, soucieux lui-même, dans l'entrepont de la "Mouette".

Leurs âmes communiaient, à travers l'espace, dans un même élan de tendresse.

Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas, une femme d'une soixantaine d'années, à la physionomie douce et enjouée, fit une entrée tapageuse.

— Bonjour, les enfants.

Armelle releva la tête et sourit tristement.

Alain lança à la volée son livre sur le lit et courut au-devant de la nouvelle venue.

— ... Tante Perrinaïk.

— Mon petit gâs!

Les deux femmes s'embrassèrent longuement. Visiblement, la gaieté de Perrinaïk était toute de surface.

Elle s'assit au bout du banc, les coudes sur la table et demeura sans parler quelques secondes.

Une même préoccupation leur serait le coeur à tous: ils redoutaient d'en aborder le sujet, par une sorte de pudeur sentimentale.

Armelle pourtant, la première, rompit le lourd silence:

— Comme c'est gentil à toi d'être venue, ma bonne Perrinaïk.

La tante de Jean-Marie hocha la tête.

—Ma Doué !... Je pensais bien qu'on ne devait pas avoir par là l'esprit à la gaieté.

—Hélas!

—Alors... J'ai taillé la besogne à Marivonik, fait un brin de toilette de rien du tout, et j'ai pris le chemin droit de Ploubazlanec! Me voilà, toute confite d'affection, et prête à verser à ceux que j'aime une pleine bolée d'espérance.

—Tu n'es pas venue au départ, observa timidement Armelle.

—Pourquoi faire?

—Sans doute... Jean-Marie t'a fait ses adieux hier.

—Etait-il nécessaire que j'aie aujourd'hui lui donner l'attristant spectacle de mes larmes?...

Elle baissa la voix et dit sourdement:

—Et puis... je ne puis plus assister à de tels départs depuis mon grand malheur. C'est par un jour semblable que feu Théodore s'en est allé... c'est aussi sur le pont d'un navire que j'ai vu François pour la dernière fois... Ce sont des souvenirs qui pèsent sur toute une vie... Rien qu'en regardant se déployer les ailes blanches de nos terre-neuvas mon coeur chavire... je pleure... je pleure... c'est comme une source qui jaillit et je me demande où cela s'arrêtera!

Elle se leva, empoigna un torchon et essuya une écuëlle avec frénésie.

Ce fut au tour d'Armelle de prodiguer des consolations.

—Bon! reprit Perrinaïk, j'étais venue pour t'égayer et j'en arrive à obtenir l'effet contraire. Ceci n'est pas flatteur pour mon amour-propre. Je suis décidément trop maladroite. Si

je ne vois pas immédiatement se dissiper le pli soucieux de ton front, je vais regretter d'être venue.

—Il ne manquerait plus que cela.

La physionomie de la bonne tante reprit son aspect jovial.

Elle ramassa le panier qu'elle avait posé en entrant au pied du lit et en fit joyeusement l'inventaire.

—Un poulet!...

—Oh!... le plus beau de la basse-cour!

—Et le plus effronté! Encore un peu j'allais, à cause de lui, me brouiller à mort avec mon voisin Kertanguy; il ne quittait plus son champ de blé noir. Je l'ai tué... nous allons le manger ensemble, me voilà débarrassée d'un gros souci.

Elle plongea de nouveau sa main dans le panier:

—Un pâté... un tout petit pâté...

—C'est trop.

—Hein?... quoi?... Je n'ai pas le droit de régaler mon petit-neveu à présent.

—Je ne dis pas... seulement...

—...Tu fais la maman Rabat-joie!

—Oh!... peux-tu dire.

—Bon! en voilà assez... D'ailleurs, ce n'est pas fini... j'ai encore plus d'un tour dans mon sac.

D'un geste triomphant elle planta une bouteille de vin sur la table.

—C'est à cause de la poussière; il fallait que je l'essuie au moins quatre fois par an... encore un souci qui s'en va.

—Je proteste... garde donc ce flacon pour le cas de maladie.

—Oh, mais!... ne vas-tu pas me souhaiter la coqueluche: à mon âge!... c'est du joli. Enfin, cette bouteille, j'aurais pu la casser... Buvons-la toujours.

Alain, que ce petit jeu amusait énormément, demanda cyniquement:

—C'est tout, ma tante?

—Effronté! gronda Armelle... Tante Perrinaïk a tué sa poule pour moins que ça.

Alain ne recula pas d'une semelle.

—Sois tranquille, dit l'excellente femme, la preuve que je n'ai pas l'intention de te tordre le cou c'est que je t'ai apporté... Devine?...

—Une galette?

—Non... du chocolat.

L'enfant battit des mains.

—Une livre... reprocha Armelle, c'est trop.

—Décidément, reprit la tante, il est dit qu'aujourd'hui je n'aurai pas la paix. C'est bon, j'en prends mon parti. Eh bien, malgré tout, ma bonne Armelle, je t'avertis que je n'en ferai jamais qu'à ma tête. Alain est mon neveu, j'ai bien sur lui quelques droits; j'entends le soigner à ma façon. Encore un mot de reproche et je retourne déjeuner à la ferme. Ce n'est pas Marivonik qui s'en plaindra.

Elle referma brusquement les ailes de son panier.

—Cette fois, c'est fini. Il ne me reste plus qu'à vous embrasser encore un peu!

Elle enleva son neveu à brassée et lui plaqua sur les joues deux baisers sonores.

—Ah le garnement!... c'est qu'il est lourd. Sûr qu'il ne lèche pas le blanc des murs!

Alain avait soif d'espace et de liberté.

Il aurait voulu courir les landes rousses ou la plaine mouvante des eaux vertes sur laquelle le père, hardiment, s'en était allé.

Il remarqua:

—Dans le fond, crois-tu, maman, que cela me servira à quelque chose de savoir ce qu'il y a dans ce livre?

Interloquée, Armelle releva la tête.

—Bien sûr.

—A quoi?

—Mais... à n'être pas plus sot que les autres...

Il n'était qu'à demi convaincu. Il ne poussa pas plus loin le raisonnement, car la jeune mère venait de froncer les sourcils.

Perrinaïk s'empressait auprès de sa nièce, l'aidant de son mieux à réparer le désordre de la maison.

Armelle, après avoir plié les effets de l'absent, les plaçait avec précaution sur la plus haute planche de l'armoire dont l'haleine d'iris, de thym et de lavande embaumait toute la maison.

Seul, le "ciré" de Jean-Marie resta pendu près de la porte, comme toujours, prêt à être endossé.

Armelle expliqua:

—C'est un peu de lui que j'aurai sans cesse sous les yeux... Il me semblera ainsi moins absent.

Perrinaïk ne sourit point de cette attention puérile, elle savait la profondeur de l'amour qu'avaient l'un pour l'autre ces deux êtres également exquis; pour ne point rester inactive—peut-être aussi pour se donner une contenance toute de quiétude—elle s'empara d'un tricot auquel son neveu avait fait quelques notables accrocs et se mit en devoir de le réparer, après avoir posé sur son nez large—à la bretonne—la paire de lunettes qu'elle ne négligeait jamais d'emporter.

Les heures s'écoulèrent ainsi plus douces pour Armelle et quand vers le soir, Perrinaïk se retira, longtemps, sur le seuil de la porte, la jeune mère

et le garçonnet adressèrent à la bonne créature des gestes d'affection, puis la chère silhouette s'étant fondue dans la brume et les ajoncs, ils rentrèrent, réconfortés.

III

Quelques braves gens

Quatre mois se sont écoulés depuis le jour où Armelle est allée faire ses adieux à Jean-Marie Lissillour sur le quai du port de Paimpol.

De sombres pressentiments étreignent le coeur de la pauvre femme.

Elle a reçu trois lettres d'un compagnon de son mari, car ce dernier ne sait pas écrire, et se sert pour exprimer ses sentiments de la main complaisante d'un ami sûr.

Trois lettres... puis, plus rien.

Est-il arrivé malheur à Jean-Marie? Son confident a-t-il disparu?

Il ne manque pourtant pas, à bord de la "Mouette", de compatriotes obligeants.

Le capitaine Tahet, lui-même, qui connaît Jean-Marie depuis vingt ans, ne refuserait pas d'écrire au pays pour rassurer la femme du matelot dont il dirigea les premiers pas sur le pont de la "Crèche-à-Dieu," barque islandaise jetée un soir de tempête sur les côtes d'Ecosse.

Ce sont des souvenirs qui rapprochent les hommes.

Quand on fait trois fois naufrage ensemble, on est un peu comme des frères, et si l'homme sait garder ses distances, le coeur, lui, vole librement vers le coeur!

Evidemment, les communications avec Terre-Neuve sont longues et difficiles, surtout en temps de guerre. Armelle sait cela, Perrinaïk le lui répète sans cesse.

Pourtant la jeune mère n'est plus maîtresse de son inquiétude, un trouble singulier peu à peu l'envahit et se transforme en angoisse.

Autrefois, les correspondances, sans être fréquentes, se montraient régulières.

Armelle prie...

Armelle pleure...

Elle ne doute plus du mauvais destin:

La Grande Câline a pris le corps vigoureux de Jean-Marie et la balance au rythme lent de la vague. Dans un éclair elle a eu cette vision.

Perrinaïk proteste:

—Moi, j'ai la conviction qu'il n'est pas mort... Chaque fois que quelqu'un dans la famille a rendu son âme à Dieu j'ai fait une chute au cimetière; tant que je ne serai point tombée je ne croirai pas à la mort de mon neveu.

Une inquiétude en chassa une autre...

Alain est tombé malade.

Longtemps ceux qui l'aiment ont tremblé pour sa vie.

Le docteur Kernevel a prescrit de grands soins, d'immenses ménagements, une surveillance de toutes les heures, une nourriture substantielle et réconfortable et, s'il se peut, des distractions.

Ce n'est pas avec l'allocation qu'elle touche qu'Armelle peut donner au petit tout cela. Fort heureusement la bonne Perrinaïk est là qui veille.

Chaque jour elle vient passer plusieurs heures chez la femme de son neveu; elle a toujours quelque chose dans son panier et quelque chanson dans le tréfonds de sa mémoire. Jeune fille, elle a tant chanté!

Elle s'ingénie à dérider le petit.

Elle n'est point la seule, d'ailleurs, elle est aidée dans cette tâche salutaire par le voisin, Simon-Pierre Trémaleu, un pêcheur de la côte, franc et gai compagnon, dont les histoires extraordinaires, tantôt héroïques ou bouffonnes, forceraient l'attention des plus blasés.

Elles sont aussi parfois terrifiantes et Alain qui préfère celles-ci ne manque pas de se signer quand le conteur sur un trémolo de sa voix grave, a laissé tomber le point final.

Ah! comme Alain aime les entendre, les jolies histoires de Simon-Pierre Trémaleu!

Sitôt que le bonhomme arrive, le petit malade se redresse, les yeux vifs, l'oreille tendue, le visage épanoui.

Simon-Pierre s'asseyait sur le banc, au pied du lit et narre à l'enfant émerveillé, pour la vingtième fois, l'étrange odyssée de la "Pierre-Libre" des champs rouges ou "ce qu'il advint de la vache de Saint-Guirec que convoitait Messire Satan, le très redoutable."

Trémaleu a plus d'une histoire dans son sac et je vous certifie que son sac est grand! Où va-t-il chercher tout ce qu'il raconte? Et quand il reedit, sur la prière d'Alain "la même chose qu'hier", ce n'est certes pas par défaut d'imagination.

Le dimanche, il y a grand gala.

Simon-Pierre partage le repas du soir, ainsi que Perrinaïk qu'accompagnent sa servante Marivonik et Argus, le chien roux, dont Alain fait, pour un moment, son compagnon de lit.

La soirée se prolonge assez tard, car ce jour-là, outre les histoires qu'il raconte, le pêcheur joue quelques vieux airs bretons sur l'accordéon qui lui sert à faire danser les jeunes gens

dans les pardons et les invités dans les noces dont il est le complément obligé.

Tante Perrinaïk oublie quelquefois la blessure de son cœur jusqu'à marquer la mesure avec son pied. La servante Marivonik dodeline de la tête, tandis qu'Armelle, à peine déridée, les regarde avec mélancolie: la musique lui fait mal; elle n'ose pas le leur dire. Elle sourit quand même aux uns et aux autres, mais sa pensée erre sous d'autres latitudes.

Que fait Jean-Marie à cette heure?

—Où est-il?...

Est-il vivant seulement?...

Et le glas sonne dans la poitrine d'Armelle inquiète.

...Ah! Chien de métier que celui de marin!

IV

Graine de mousse

Ce matin-là, ses filets sur l'épaule, Simon-Pierre Trémaleu entra dans la maison.

—Je viens vous dire un petit bonjour en passant, dit-il, parce que je ne reviendrai que ce soir. Le temps est propice, je vais aller taquiner le poisson du côté de Bréhat. Il y a un banc, paraît-il; il faut en profiter. Les temps sont durs et la vie est chère. Si je n'avais pour subsister que la maigre pension que me sert l'Etat, je pourrais percer un trou tous les matins à ma ceinture.

Alain, complètement rétabli, balayait la chaumière, il lâcha brusquement son instrument, et sauta aux jambes de son ami.

—Simon-Pierre, tu m'emmènes.

Le marin hésita:

—Dame... cela regarde Armelle... moi je veux bien.

L'enfant courut aussitôt vers sa mère.

—Tu l'entends... il veut bien... Tu ne voudrais pas me refuser, dis?

Armelle le repoussa doucement.

—Non.

Il supplia:

—Oh... ma petite maman... je t'en conjure!... cela me ferait tant plaisir.

La jeune femme s'obstina.

—Tu n'es pas encore bien fort.

Il redressa son torse frêle:

—Pas bien fort!... Je n'en crains pas un à la lutte. Je porte un madrier de quarante livres sans demander grâce et j'ai du souffle comme personne... Allons maman... permets... Tu sais que rien n'est meilleur pour les poitrines délicates que le vent de la grande mer.

—Le temps est incertain.

—Simon-Pierre affirme qu'il fera beau.

Le marin ne protesta pas contre l'abus audacieux que l'enfant faisait ainsi de son nom.

Il n'était pas du tout rassuré sur le temps.

Il voulut dégager légèrement sa responsabilité:

—Il fera beau... évidemment... avec peut-être un peu de houle... le vent souffle de norois.

—Tu vois maman... Qu'est-ce que c'est que la houle?... la danse des vagues!... Quel marin ne s'en réjouit pas? N'est-ce pas Simon-Pierre que c'est amusant?

—Pour ça oui... à condition qu'on ait le pied solide.

—Je l'ai.

—Tout juste... rectifia la mère.

Alain leva vers le voisin ses yeux suppliants: Trémaleu comprit cette muette imploration et ne se sentit pas

l'énergie de lui répondre par l'indifférence.

—Alain est un galilard, fit-il. Je l'ai vu à l'oeuvre bien des fois, je réponds que son coeur est aussi ferme que son pied.

Armelle ne fit plus d'objections.

—Qu'il aille donc, puisque cela lui fait tant plaisir, mais qu'il soit prudent.

—Je le serai pour lui, dit Simon-Pierre.

—J'y compte. N'oubliez pas que c'est mon bien le plus précieux que je remets entre vos mains... S'il fallait qu'il lui arrivât quelque chose, je ne survivrais pas. Mon coeur est trop fragile pour supporter un nouveau choc.

—Fiez-vous à moi, rassura le bonhomme. Trémaleu n'a jamais "péri" personne.

Alain bondit d'enthousiasme et se déclara prêt à partir.

—Un instant! ordonna Armelle.

Elle ouvrit l'armoire, en tira le meilleur tricot, le fit revêtir à l'enfant et l'enveloppa encore dans le "ciré" de Jean-Marie, puis:

—A quelle heure reviendrez-vous?

—Ma foi... je ne sais pas au juste; cela dépendra du poisson... au plus tard à "l'assoiant".

—Mais... et le déjeuner?

—Ne vous en occupez pas, j'ai tout ce qu'il faut... du pain gris... du lard... deux galettes de blé noir... de la piquette... un doigt de rhum... et il y en a pour quatre.

—Attendez... j'ai là du café... un petit pot de crème.

—Pourquoi faire?... Nous ne mangerons par tout cela...

—Je tiens à ce que vous emportiez quelque chose.

—Je tiens, trancha Trémaleu, à ne pas me charger davantage.

Elle entr'ouvrit quand même le buffet, mais Simon-Pierre était déjà loin. Alain trotta derrière lui, le nez au vent, aspirant goulûment l'air salin. Du bout de ses doigts fins, il envoya un dernier baiser à sa mère, attentive sur le seuil et dévala le sentier conduisant au port, ivre de joie à la pensée de passer tout le jour sur le banc arrière de la barque, tandis que Simon-Pierre lancerait son filet.

Le marin ne tarda pas à rejoindre le petit sur la grève.

Il le trouva causant gravement avec le douanier de service, supputant les bénéfices éventuels de la campagne en cours, énumérant les noms des marins embarqués à bord de la "Mouette", heureux que cet homme lui parlât de son père, qu'il tenait pour un bon garçon.

Ils échangèrent une vigoureuse poignée de main puis Alain, les mains dans les poches, revint vers Trémaleu, lequel bourrait sa pipe avec le sérieux d'un homme pénétré de la gravité de ses actes.

—Eh bien, Simon-Pierre, crois-tu que nous allons "danser"?

—M'est avis que oui, dit le pêcheur. Le vent tourne et fraîchit, j'ai dans l'idée que la polka des vagues nous chantera sa musique en douce!

—En douce?... fit le gamin avec une moue.

—C'est une façon de parler... comme qui dirait... Non! mais... voyez-vous ce clampin! cette graine de mousse, ce marin d'eau douce qui se mue en marin d'audace pour épater les anciens!... Faudrait voir, petit! Tout à l'heure quand tu paieras la **dîme aux poissons**, je parie une livre de

gros "bouquet" que tu ne feras pas tant le malin.

—Si les poissons n'ont à manger que ce que je leur donnerai, ils sont certains de faire carême.

—C'est à voir.

—Je suis d'une famille de rudes matelots, le douanier me l'a dit tout à l'heure. Il n'y a pas d'exemple qu'un Lissillour ait montré sa langue à la mer.

—Tout doux, mon garçon, nous verrons cela dans une heure.

Tout en devisant de la sorte, Trémaleu avait tout préparé pour le départ.

—Embarque! ordonna-t-il.

Alain sauta dans le canot et prit la barre en mains tandis que Simon-Pierre, d'un mouvement lent et cadencé des rames, fendait l'eau verte de la baie.

Ils contournèrent d'abord l'île Bréhat et jetèrent les filets en face de Modez, à l'embouchure du Trieux.

Trémaleu n'avait pas exagéré quand il avait dit:

—"Nous aurons un peu de houle."

Il y en avait même beaucoup. La barque dansait à la crête des vagues comme un "bragoubas" au pardon de la Saint-Jean mais Alain, matelot de race, ne bronchait pas.

D'un regard satisfait, il parcourait la plaine amère, où peu d'embarcations se montraient à cette heure.

—Dis donc, Simon-Pierre, nous sommes cinq seulement de Paimpol et de Ploubazlanec, les autres n'ont pas osé affronter la houle. Tu ne sais pas combien je suis heureux et fier. Ah! ce n'est pas Louis Guillou qui se serait risqué.

—Qui ça, Louis Guillou?

—Peuh!... un "terrien". Tu le connais... voyons... c'est le garçon

de Guillou-la-Perche qui tient un bureau de tabac.

—J'y suis... un petit rouge qui fait de la bicyclette.

—Justement... Un hâbleur... Il n'irait même pas jusqu'à Bréhat par beau temps. Il n'y en a pas de plus mal vu à l'école. Il fait des embarras parce que son père vient d'acheter une maison et qu'il a de l'argent chez le notaire de Paimpol. Hein?... Crois-tu que ce n'est pas malheureux? Il n'y a pas de quoi regarder de haut ses petits camarades... Bien sûr que si je demandais un vélo à papa qu'il me le donnerait.

—Cela te fait donc envie?

—Ah! pour ça, non! C'est bon pour le fils à Pierre Guillou... moi, je préférerais un canot avec des voiles rouges.

—Tu es trop jeune.

—Je sais bien. Plus tard j'en achèterai un avec les sous que me donne tante Perrinaïk... Seulement, Simon-Pierre, il ne faut pas en parler à maman.

—Pourquoi?

—Parce que... elle rêve pour moi autre chose.

—Et que feras-tu quand tu auras un canot?

—Je te ferai la concurrence.

—Merci!

—...Honnêtement.

—J'y compte bien.

—D'ailleurs... quand je serai grand... tu seras vieux... tu n'iras plus en mer... Je te donnerai la moitié de mon poisson.

—Et l'autre moitié?

—Ce sera pour maman.

—Et toi?

L'enfant resta un moment embarrassé, puis:

—Je gagnerai de l'argent l'été; je promènerai les baigneurs, les gens de Paris, tous ceux qui ne font rien.

—Tu es un bon petit cœur.

—Oh!... maman est si bonne pour moi... et toi aussi Simon-Pierre! Quand les baigneurs seront partis, je promènerai mes camarades; je les emmènerai à Bréhat, à Lézardrieux, à Tréguier, partout, partout! Je ne ferai pas comme Louis Guillou qui ne veut prêter sa machine à personne.

—Et si Louis Guillou te demande à embarquer avec toi?

Alain réfléchit quelques secondes et dit plus bas:

—Eh bien... s'il me demande cela, je lui dirai: "Allons, monte tout de même, il y a de la place pour tout le monde dans le canot d'Alain Lissillour."

—Tu feras cela?

—Rien que pour lui prouver que les marins ne sont pas égoïstes et qu'ils valent mieux que les terriens.

Trémaleu sourit.

Le poisson se laissait prendre; la pêche était bonne et la mer mauvaise.

Alain se trouvait là dans son élément, debout à l'arrière, les cheveux au vent, il tenait tête à la vague qui lui crachait au visage de la poussière d'eau.

—Avale, mathurin! raillait Simon-Pierre. Il n'y a pas une purge qui vaille celle-là.

Stoïque, le gamin endossait les paquets de mer.

—M'est avis, reprit le pêcheur, que cet air-là donne de l'appétit.

—Dame, oui!

—Si nous risquions un oeil dans le filet aux provisions.

—Je les risquerais même bien tous les deux... et les dents aussi, sauf votre respect, Simon-Pierre.

Trémaleu, avec soin, fit le déballe-ge.

—Attrape, clampin.

Il jeta sur les genoux du petit un fort morceau de pain et une tranche de lard fumé cuit à point.

—Merci, dit l'enfant, en mordant à belles dents dans la miche.

—C'est ta part! Souviens-toi qu'il n'en faut pas laisser.

—Je n'aurai garde.

Ils mangèrent silencieusement.

Le front de Trémaleu avait pris subitement un pli soucieux; le matelot regardait à l'horizon avec inquiétude; de gros nuages noirs se poursuivaient dans le ciel en une chevauchée étrange et comme apocalyptique.

Sentant que, du coin de l'oeil, le petit l'observait, Simon-Pierre se dérida.

—Buvons un coup.

Le solide était passé sans encombre; il n'en fut pas de même du liquide. Quand ils voulurent goûter à la piquette, ils éprouvèrent toutes sortes de difficultés; le tangage était si violent qu'ils ne parvenaient pas à verser la boisson dans leur verre.

—Bon! dit Simon-Pierre, buvons à même la bouteille, nous en perdrons moins.

Il approcha le flacon de ses lèvres, mais le goulot lui claqua dans les dents, une vague énorme fit brusquement dévier sa main et la plus grande partie du breuvage s'écoula sur sa veste.

—Tonnerre du diable, gronda le bonhomme en se campant devant la mer sourdement agitée, laisse-nous au moins boire un coup à notre aise.

—Pourvu que nous n'en buvions pas un dans la grande tasse, remarqua Alain, c'est le principal.

—M'est avis que nous allons avoir un grain.

—Si encore ce n'était qu'un grain, dit le petit.

Simon-Pierre le regarda attentivement.

—As-tu peur?

—Oh!... cette pensée!

—Eh bien... tu as raison. Fini de rire. Avant une heure, il ne fera pas bon par ici.

V

Dans la tourmente

Trémaleu avait empoigné les rames à pleines mains. Obéissante, la barque bondissait à la cime des eaux.

Le marin ne parlait plus; un souffle puissant gonflait sa large poitrine, ses bras nerveux et forts manœuvraient en cadence et dans un rythme si régulier que l'homme semblait n'être qu'un automate.

Et pourtant la côte paraissait à peine se rapprocher, un vent contraire rendait la marche pénible et lente.

Un frisson, à peine avoué, parcourait l'échine de l'enfant.

Il ne regrettait pas encore d'être venu, mais il se sentait mal à l'aise; il aurait préféré qu'ils fussent restés plus à proximité du port.

Toutefois, il avait en Simon-Pierre, une aveugle confiance.

Avec lui, il n'eût redoutait rien.

Tout à coup, le ciel se couvrit d'encre, les nuages crevèrent, une pluie torrentielle hersa l'horizon jusqu'aux vetes collines entrevues par delà les vagues profondes; le tonnerre éclata brusquement au-dessus de la tête des pêcheurs. Alain se signa.

—Mille millions de bombardes! s'exclama Simon-Pierre, si le pétard s'en mêle, on ne va plus s'entendre.

Un éclair les aveugla une seconde. Ils se turent.

Trémaleu appuya davantage sur les rames, Alain serra la barre plus fort et risqua cette question :

— Sur quel point allons-nous accoster ?

— A Paimpol, droit ! Il ne faut pas se laisser pousser à la côte, mais gagner la passe et la garder.

— Pourvu que nous n'allions pas nous jeter sur Bréhat.

Une vague formidable coucha le petit dans la barque, il se releva, s'ébroua et sourit — mais son sourire était un peu forcé.

— Sac à papier ! hurla le mathurin, tiens bon, petit ! Ce n'est pas le moment de lâcher la rampe, l'escalier n'est pas sûr !

— Ce n'est rien, affirma l'enfant, dont l'amour-propre se réveillait, mon pied a glissé sur un poisson.

— Ce pied-là n'est pas encore assez marin !

— Peut-être... mais il le deviendra.

— J'en suis certain.

Ils se turent de nouveau.

Le visage de Trémaleu avait repris une expression inquiète. Le marin songeait à la maman restée là-bas sur la côte.

Que pensait-elle ?...

Elle tremblait assurément pour son petit. Elle maudissait peut-être l'imprudent qui n'avait pas su résister aux désirs de l'enfant.

Une lame prit l'embarcation de côté, la coucha, faillit la faire chavirer.

— Mille millions de cachalots de malheur ! gronda Simon-Pierre, le vent tourne... tourne... tourne ! Ah ça... où veut-il en venir ?

— A nous bousculer sur les rochers.

— Hum !... Je ne pense pas...

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... nous sommes deux... le vent et moi !... Et d'ici que mes bras soient fatigués, nous recevrons encore quelques paquets de mer par la figure.

— La mer est plus forte que les hommes.

— C'est juste... Il arrive quelquefois qu'elle se joue du marin comme le chat fait de la souris.

— Et cela ne t'empêche pas de l'aimer.

— Aimerais-tu moins ta mère si parfois elle te rudoyait ?

Alain voulut répondre, mais le canot fit une embardée terrible. Le matelot pensa un moment que le gouffre venait de le happer irrésistiblement.

Ils se retrouvèrent pourtant à la crête d'une vague, hissés vers le ciel noir par ils ne savaient quelle puissance.

Blême, l'enfant risqua :

— M'est avis qu'il serait peut-être bon de faire son acte de contrition.

— As-tu péché ?

— Un petit peu... pas beaucoup... dans la moyenne... comme tout le monde.

— Attends encore cinq minutes, Notre-Dame-de-la-Clarté ne règne pas seulement sur Perros. Elle a le coeur assez grand et les bras assez longs pour agripper à temps les gens de Ploubazlanec et de Paimpol.

— Tu crois qu'il y a du danger ?

— Est-ce que j'ai dit cela ?... Mais non il n'y en a pas ! Jamais ça n'a mieux été.

Une lame de fond lessiva le brave homme des pieds à la tête, il s'ébroua derechef.

— Plus besoin de laver son linge... la mer s'en charge, tout va bien.

Cependant, bien qu'il voulût entretenir la confiance dans le coeur du petit, elle n'était plus que sur les lèvres ;

une inquiétude mortelle lui tordait le coeur.

Il ne craignait rien pour lui-même étant seul au monde, un peu las de son existence monotone et sans but; il savait qu'un jour la mer se refermerait sur lui et qu'il irait dormir au fond du grand cimetière des matelots, sur un lit d'algues, dans la paix immuable des couches basses de la Grande Câlène. Peu lui importait que ce fût aujourd'hui ou demain...

Mais il y avait l'enfant... l'enfant d'Armelle... de celle qu'autrefois il suivait d'un regard attardé sur les grèves dont elle était la fleur délicate.

Fleur-des-Grèves!... il répéta tout bas ce nom—comme s'il avait prononcé celui de Notre-Dame, puis il fit mentalement une courte prière:

—“Seigneur! s'il vous plaît de frapper la pauvre créature dans son amour maternel, que ce ne soit point à cause de moi.”

Il évoqua le visage grave d'Armelle Lissillour; ses grands yeux noirs épanchaient des larmes sur ses joues amaigrées. Il frissonna.

Que deviendrait-elle, privée de ce petit qu'elle chérissait avec une tendresse si touchante? Déjà le silence persistant de Jean-Marie avait ébranlé sa santé; supporterait-elle sans en mourir ce nouveau coup du sort?

Trémaleu serra les rames plus fort, ses biceps d'acier saillirent davantage sous son tricot, les veines de son cou gonflèrent à éclater. Tel un dieu, il domina la tempête.

“Non, Armelle, tu ne seras pas malheureuse à cause de Simon-Pierre!”

Il enlevait le canot, beaucoup plus par la souveraine puissance de sa volonté décuplée, que par l'effort désespéré de son geste.

Il vivait un rêve atroce et compliqué où se mariaient des espérances inavouées et des craintes sinistres.

Halluciné, il voyait surgir à la pointe des vagues le corps onduleux de Jean-Marie.

Des sargasses enroulées autour du cou du naufragé semblaient vouloir parachever l'oeuvre de mort; ses longs cheveux, mêlés à des algues marines, se perdaient dans l'infini de l'horizon, plus échevelé lui-même que les fictions de Trémaleu.

Et par les trous noirs de ses yeux absents, Lissillour sondait le mystérieux inconnu de l'Au-delà redouté.

Devant ce noyé, pâle et mélancolique, Simon-Pierre atterré, reculait...

Oh! cette vision!

Maintenant, il n'en doutait plus, Jean-Marie Lissillour était mort. Il revenait!... Perdu dans le désert mouvant, il appelait à lui son enfant!

Armelle était veuve—veuve!

Et tandis que la tempête roulait dans le cerveau de Simon-Pierre, une femme en larmes, du sommet le plus escarpé du promontoire, sondait l'horizon tourmenté de la mer. Ses yeux ne quittaient plus la barque que montaient Trémaleu et le fils de Jean-Marie... Ses mains tremblantes égrenaient un chapelet de buis, tout son être tendu mendiait la pitié céleste.

Immobile sur la croix, le Christ de la jetée contemplait la mer démontée, et semblait dire, de ses bras étendus, aux marins en perdition: “C'est ici le refuge!”

—“C'est ici le refuge des vivants et des morts!...”

Armelle tendit les mains vers le crucifié:

—Seigneur!... Vous pouvez tout... Laissez-moi mon enfant!

La barque, projetée d'abord à la crête des flots écumeux, disparut dans le sillon profond des eaux noires.

Fleur-des-Grèves, agonisante, tomba sur les genoux :

— Marie!... Marie... Protégez-les!

Dix secondes s'écoulèrent dans une angoisse mortelle. Le canot ne montrait plus que sa quille... N'était-ce plus, à présent, qu'une épave?

— Ils sont morts! gémit Armelle. Mon Dieu! que votre volonté soit faite.

Mais un éclair sillonna le zénith et l'embarcation reparut tout entière.

— Ma Doué!... Ma Doué!...

Trémaleu, de son geste puissant, enlevait son bateau. Alain, debout, se cramponnait à la barre.

Armelle poussa un cri de joie que le vent emporta par delà le promontoire.

L'embarcation, peu à peu, se rapprochait de la côte; le vent la poussait doucement dans le chenal. Un génie tutélaire semblait peser sur les rames et insuffler à Trémaleu des forces nouvelles, en dépit de la violence de la rafale luttant contre sa propre agonie.

— Ah!... fit Armelle avec un soupir de soulagement. Notre-Dame-de-la-Clarté, j'irai pieds nus, au pardon d'août, vous porter un cierge de trois livres!

La pluie cessa tout à coup de tomber; l'ouragan, frappé à mort, exhala son dernier rugissement, et la barque s'engagea enfin dans l'anse de Kerhoat.

C'était le salut.

* * *

J'ai dans l'idée, observa Simon-Pierre, que nous l'avons paré belle aujourd'hui.

Alain, rassuré, sourit:

— J'en suis tout fier. J'ai reçu cette fois le baptême de la mer.

— Oui... mais combien d'eau à ce baptême!... la moitié aurait largement suffi.

Puis, sur le ton du capitaine:

— Attention!... pare à virer... droit!...

Alain, ivre de bonheur, sauta du canot dans les bras de sa mère.

VI

Le messager de la mort

L'enfant jouait devant la porte, le soleil jouait sur le seuil.

Il y avait dans l'air du bleu, du rose et de la gaieté.

Les hirondelles décrivaient dans le ciel de capricieuses arabesques et la crête des collines, autour de Paimpol assoupi, se dorait de lueurs d'apothéose.

L'été, à son déclin, mourait en beauté dans le lit fauve de la terre d'Armor.

La mer était calme, habillée d'émeraude et d'or.

Des barques se balançaient paresseusement au gré du flot et leurs blanches voiles mettaient une note de fraîcheur sur l'horizon profond.

Simon-Pierre Trémaleu était parti de grand matin.

En passant devant la maison de Jean-Marie Lissillour, il avait frappé sur le volet et souhaité le bonjour à ses amis, puis, ses pas s'étaient éloignés peu à peu, les pierres avaient cessé de sonner sous les souliers ferrés; tout était rentré dans le silence.

Alain aurait donné tous les jouets de la terre pour pouvoir accompagner son grand ami à la pêche.

Hélas! Armelle, depuis qu'ils avaient failli périr ensemble sous ses

yeux, ne lui permettait plus ce genre d'escapade.

Il fallait rester sur le continent à suivre d'un regard d'envie les évolutions de la flottille paimpolaise.

Quel déchirement pour un fils de matelot dont rien ne pouvait contrarier la vocation!

Il ne comprenait pas pourquoi sa mère résistait obstinément au penchant qui l'inclinait vers la carrière qu'avaient suivie tous les Lissillour.

Les marins meurent-ils plus prématurément que les gens de la terre?

Pour quelques-uns qui partagent avec les poissons le domaine des ondines, combien finissent tranquillement leurs jours entre les murs de leur maison, après avoir durant de longues années bénéficié de la retraite?

Mais allez donc prouver cela, par des exemples, à une mère inquiète — et qui tremble au seul aspect des éléments démontés.

Alain, ayant compris l'inutilité de ses efforts, n'essayait plus de réagir.

Il remettait à plus tard l'instant redoutable de l'ultime explication.

Il comptait un peu sur son père pour triompher de l'obstination d'Armelles.

Jean-Marie, à coup sûr, ne pouvait faire autrement que l'approuver.

Maintenant, étendu sur l'herbe rousse, Alain, la tête dans ses mains, se remémorait tout cela.

Qu'allait-il faire aujourd'hui?

Nostalgique, il regardait au loin la mer, son attirante amie.

Il s'amusait à compter les barques disséminées au large; il recommandait le même jeu, ne trouvant plus un nombre égal, découvrant une unité nouvelle; et il se disait:

"Celle-ci est à Simon-Pierre; celle-là appartient aux frères Marchadour;

cette autre, à Yves-Marie Aurégan, je la reconnais à sa voile rouge cent fois réparée. Celle de Simon-Pierre est la plus belle, j'en voudrais une comme celle-là."

.

...Soudain, une sourde rumeur lui fit relever la tête, il tourna ses regards vers la route de Paimpol et aperçut un homme qu'il connaissait bien et qui n'était autre que M. Job Le Gonidec, capitaine du port.

L'enfant tressaillit.

M. Le Gonidec n'était pas souvent porteur de bonnes nouvelles; chargé d'annoncer aux femmes des marins le trépas de leurs maris, on l'avait surnommé le "Messager de la Mort".

On n'aimait pas M. Job Le Gonidec.

Pour un peu, on se serait détourné de lui.

C'était pourtant un bien brave homme que M. Le Gonidec!...

Fils de ses oeuvres, il n'avait gardé nul orgueil de la rapide ascension qu'il ne devait qu'à sa valeur personnelle. Il était doux au pauvre monde, fraternel avec les marins, bon pour tous, seulement... voilà!...

"C'était le Messager de la Mort!"

Il savait cependant s'acquitter avec humanité de sa mission délicate.

Il cherchait et trouvait sans peine des phrases élevées sur l'excellence du patriotisme, sur la religion du devoir, sur la beauté du sacrifice et la grandeur de la tâche obscure du marin.

Il se vantait d'avoir la parole qui émeut et le mot qui console.

Il se trompait de bonne foi.

Il éteignait le flambeau de l'espérance avec une pitié sincère — mais maladroitement.

Dès que paraissait M. Le Gonidec, c'était une retraite générale, les têtes

effarées disparaissaient dans les maisons, dont les portes se refermaient avec fracas.

Tremblantes d'effroi, la poitrine comme écrasée par un fardeau trop lourd, les femmes se posaient cette question angoissante :

— « Chez qui va-t-il?... Est-ce chez moi... est-ce chez d'autres?... »

Dans un besoin instinctif de protection, elles se réfugiaient au pied de la Mère aux Sept-Douleurs et leurs yeux semblaient dire :

— « O! Bonne Mère!... éloignez de moi ce calice... »

On voyait M. Le Gonidec frapper à une porte...

Une tête effarée et toute pâle apparaissait dans l'embrasement... un sanglot déchirait le grand silence... puis la voix du Messenger de la Mort psalmodiait sa complainte...

Les femmes alors reparaissaient sur les seuils désolés :

— « Ma Doué!... vous savez... Un tel est mort. C'était un bon garçon et un fier matelot! »

Et l'on récitait aussitôt pour le défunt un « pater » et un « ave ».

.....
L'enfant jouait devant la porte.

* * *

Cependant M. Le Gonidec avait traversé le village; le vide s'était fait autour de lui comme par enchantement.

Visiblement embarrassé, le capitaine du port cherchait une maison — ou quelqu'un qui pût le renseigner — mais les portes demeuraient obstinément fermées.

Une inquiétude mortelle était sur le village et dans tous les coeurs.

— « Que cherche donc M. Le Gonidec? »

L'enfant jouait... Le Messenger de la Mort presque humblement s'approcha.

— Bonjour petit.

— Bonjour, monsieur Le Gonidec.

— Tu t'amuses?

— Oh! pas beaucoup, comme vous le voyez.

— Que te manque-t-il?

L'enfant montra la mer.

— Ça! dit-il, comme à regret.

— Ton père fait le métier de marin?

— Oui, monsieur.

— Et toi?

— Je vais encore à l'école.

— C'est juste. Patiente; quand tu auras ton certificat d'études, tu partiras avec ton père.

— Maman ne voudra pas.

— Elle a tort. Il n'y a pas un état qui vaille le nôtre.

— Je sais bien. Il faudra que vous lui disiez cela, à maman.

— Avec plaisir. Comment s'appelle ta maman?

— Armelle, et aussi Fleur-des-Grèves; c'est la femme de Jean-Marie Lissillour.

M. Le Gonidec tressaillit et répéta :

— ... de Jean-Marie Lissillour?...

— Oui, monsieur.

Le capitaine du port baissa la tête.

— Fatalité!... murmura-t-il.

— Que dites-vous, monsieur.

— Rien, mon enfant... je me parlais à moi-même. Pauvre gosse!

Puis d'une voix raffermie :

— Pourrais-tu me dire où se trouve la maison?

L'enfant montra du doigt l'huis entr'ouvert.

— Ici.

— Ta maman est-elle chez toi?

— Oui, monsieur; elle repasse le linge pour que je sois bien vêtu au pardon de Saint-Michel.

—Merci, fit le fonctionnaire avec tristesse.

Il quitta l'enfant et frappa au volet un coup discret.

—Entrez! fit une voix à l'intérieur.

Il s'arrêta sur le seuil, mal à l'aise, n'osant plus accomplir sa pénible mission.

Armelle abandonna son fer:

—Ah!... c'est vous monsieur Le Gonidec.

Et soudain avec un ori de tête blessée:

—Jean-Marie!...

M. Le Gonidec ne répondit pas tout d'abord. Armelle s'élança vers lui, comme pour lui arracher son secret:

—Jean-Marie... oh!... parlez!... parlez!... mort, n'est-ce pas?

Le messager poussa un soupir profond.

—Comme tant d'autres hélas!... Oui, madame, Jean-Marie Lissillour est mort pour la France.

Armelle en larmes s'écroula sur le banc.

—Jean-Marie... mon mari... mon cher mari!

M. Le Gonidec se rapprocha de la pauvre femme et lui posa familièrement la main sur l'épaule.

—Voyons, madame, ne pleurez pas! Votre mari est tombé au champ d'honneur des matelots; digne en tous points de ceux de sa race qui l'ont précédé dans la majesté du sacrifice; son nom sera inscrit au martyrologe de la marine comme il est dès à présent inscrit dans nos cœurs.

Fleur-des-Grèves hocha la tête et dit, la voix entrecoupée de sanglots:

—J'en'ai plus rien à faire ici-bas.

M. Le Gonidec osa gronder:

—Ne dites pas cela; vous avez un fils... et puis vous êtes jeune encore. Vous ne pouvez pas méconnaître le

devoir dont Jean-Marie Lissillour fut l'esclave toute sa vie. Non! vous ne le pouvez pas! Montrez-vous digne de notre cher disparu; soyez forte; tenez tête à l'orage, narguez la douleur qui vous étreint, vous triompherez d'elle un jour.

—Les épreuves n'ont qu'un temps et le temps lui-même est un grand médecin... J'en sais quelque chose moi qui vous parle... J'ai perdu plus d'un être cher. Le dernier fils qui me restait est tombé là-bas sur l'Yser, face à l'ennemi. D'abord j'ai cru que jamais je ne m'en consolerais...

—Bien sûr... je n'en suis pas consolé... mais tout de même ma peine est à présent moins amère, et je me dis bien souvent que les plus malheureux ne sont pas ceux qui partent, mais ceux qui restent!

Armelle ne paraissait pas l'entendre. Il reprit plus doucement encore:

—Madame, croyez-en ma vieille expérience... La vie est tissée de douleurs, il n'y a pas à le nier; mais à travers les orages on voit luire parfois le soleil... les nuées se déchirent... la rosée bienfaisante vient calmer la fièvre des nuits noires, et l'on se reprend à espérer.

—Vous êtes jeune, je ne saurais trop vous le répéter... Un jour peut-être se dissipera la ride soucieuse de votre front... Combien de femmes n'ont pas même la consolation qui vous reste... l'enfant!... L'enfant en qui revivra le cher mort... Vous en ferez un honnête homme, un bon marin comme son père.

—Jamais!

—Pourquoi?

—Je ne veux par que la mer me le prenne.

—Mais, madame, il n'y a pas que la mer qui prend les hommes. Regar-

dez autour de vous, entrez dans chaque maison et dites-moi si parmi ceux dont on porte le deuil, beaucoup ne sont pas tombés dans la boue des tranchées d'Artois et de Picardie, dans les marais de la Champagne ou sur des terres plus arides encore...

Faisant sur elle-même un violent effort, Armelle sortit de sa prostration, elle essuya ses yeux rouges de larmes et demanda :

— Savez-vous au moins comment il est mort ?

M. Le Gonidec eut un geste vague :

— Sa fin fut celle d'un brave... Il est mort en marin et en soldat... à son poste de guerre. Un affreux malheur... un malheur qu'il fait plus d'une veuve et plus d'un orphelin... La "Mouette Blanche" poursuivait sa route sans se douter du sort horrible qui l'attendait... Un sous-marin ennemi guettait cette proie facile... il lui décocha une torpille, peut-être deux... le navire frappé à mort s'inclina, puis disparut, sans qu'aucun de ceux qui le montaient parvint à s'échapper.

— Mais de qui tenez-vous ces détails ?

Un peu embarrassé, M. Le Gonidec expliqua :

— Ces renseignements m'ont été communiqués par les autorités, je vous les apporte tels que je les ai reçus... Ce ne sont certainement pas les survivants qui ont parlé...

— Vous êtes bien certain qu'il n'y en a pas ?

— Malheureusement que trop certain. Allons ! madame, soyez forte en ces jours d'épreuves...

L'enfant rentra.

Armelle attira, dans un grand geste désespéré, son fils contre sa poitrine.

— Alain, prie avec moi le bon Dieu pour ton père.

— Pourquoi maman ?

— Parce que...

Elle éclata de nouveau en sanglots.

— ...Parce qu'il ne le reverras plus.

Le petit s'agenouilla près de la veuve et faisant un grand signe de croix, il commença :

... Au nom du Père...

.....

M. Le Gonidec laissa cent francs sur la table.

— Tenez, madame, prenez toujours cela : ce n'est pas une aumône, mais une avance sur la pension qui vous sera servie par l'Etat.

Armelle semblait ne plus l'entendre, il insista :

— Rappelez-vous, au surplus, que si vous avez besoin d'un service, je suis toujours là... et tout dévoué aux braves gens comme vous... Le petit n'aura jamais de protecteur plus sûr et plus attentif que Joseph Le Gonidec.

Il salua la veuve très humblement et baisa le jeune garçon à la naissance des cheveux.

— Adieu, madame... Au revoir mon petit ami. Jean-Marie Lissillour était un bon marin.

Il partit.

Les femmes, sur le seuil des portes entr'ouvertes, répétaient de bouche en bouche :

— Il est entré chez Armelle Lissillour... Jean-Marie est mort ! Dieu ait son âme...

Et les regards craintifs suivaient sur l'aride chemin, le Messager de la Mort qui redescendait vers Paimpol en sifflant son chien jaune.

VII

Le coeur inconsolé

Armelle avait adopté la coiffe des veuves, puis la vie, la monotone vie quotidienne, avait repris son cours normal.

Chaque matin, Alain se rendait à l'école.

Fleur-des-Grèves, debout, sur le seuil, le regardait disparaître.

Ils s'adressaient, du bout des doigts, d'affectueux baisers. Quand ils avaient cessé de se voir, leurs âmes communiaient encore...

La veuve demeurait pensive un long moment, puis elle rentrait dans la chaumière et pressait sur ses lèvres le "ciré" du mort. Dévotement elle priait pour lui, tout entière à la fidélité du souvenir.

Perrinaïk venait la voir, la pressait de venir habiter avec elle, faisait valoir toutes sortes de bonnes raisons : l'intérêt du petit... le sien propre.

Ils partageraient le peu qu'elle avait... Alain grandirait dans une atmosphère moins sévère; il ne s'en porterait que mieux. Marivonik s'entendrait à le distraire, le chien roux lui-même lui réserverait ses caresses...

Armelle refusait obstinément. Elle préférait demeurer dans ce milieu qui lui rappelait son bonheur... Elle sentait que la maison avait gardé l'odeur du passé et jusqu'à l'image du "péril".

Simon-Pierre Trémaleu faisait de courtes apparitions.

Depuis que Jean-Marie Lissillour était mort, il n'osait guère s'attarder, en vertu d'une discrétion qui l'honorait hautement.

Il entraînait, embrassait le petit et se sauvait en courant.

" — Simon-Pierre ! disait Alain, comme tu es pressé ! "

Il avait toujours quelque chose à faire... une course urgente, un filet à réparer, un agrès qui ne tenait plus...

Quand il avait fait bonne pêche, il laissait sur la table son plus beau poisson—quelquefois, il n'avait pêché que celui-là.

Ah! le brave homme que c'était.

—Dis donc, père Trémaleu, remarquait le petit, tu ne viens plus, comme autrefois, jouer de l'accordéon... Es-tu fâché?

—Oh!... Comment oses-tu dire!

—Et tes belles histoires?... les as-tu oubliées?

—J'en ai inventé de nouvelles. Viens à la maison, je te les conterai.

—Maman ne les entendra pas.

—Crois-tu qu'elle y prendrait de l'agrément?

—Dame... je ne sais pas...

Simon-Pierre se retirait en soupirant.

Armelle disait à sa tante:

—Ne trouves-tu pas que, depuis quelque temps, Trémaleu n'est plus le même?

Perrinaïk hochait la tête d'un air mystérieux, puis, pesant la main sur son coeur et clignant de l'oeil:

—Il y a quelque chose là...

.....

Six mois s'écoulèrent ainsi, monotones, puis Armelle cessa de pleurer tout le jour. Comme murée en son amour maternel, elle se voua plus complètement à l'éducation de son fils, indifférente à tout ce qui n'était pas lui, oublieuse d'elle-même jusqu'au plus absolu renoncement.

Penchée sur le lit clos où reposait l'enfant, elle passait de longues heu-

res à le contempler, épiant son moindre souffle, tressaillant au plus petit signe d'agitation, s'exagérant les conséquences d'une insomnie passagère, tremblant à la pensée que ce dernier lien pouvait se briser comme l'autre...

Elle se privait, à l'insu des siens, pour qu'il eut, en dépit des restrictions, une nourriture substantielle et réconfortante. Elle pâlisait sur des ouvrages peu productifs pour acheter en cachette un flacon de vin, une bouteille d'élixir fortifiant.

Perrinaïk, inquiète, observait:

—Comme te voilà pâlotte... Tu perds chaque jour un peu de tes couleurs. Serais-tu malade?

—Jamais je ne me suis si bien portée.

—Veille à ta santé. Que deviendrait Alain s'il ne t'avait plus?

—Ne lui resterait-il pas sa tante Perrinaïk?

—Sans doute... je n'abandonnerais pas mon petit-neveu, pardi!... Pas plus que je n'ai abandonné son père. C'est mon filleul par-dessus le marché!... Seulement... on a beau dire et beau faire, rien ne remplace une maman... Et puis... je suis vieille déjà... Il se pourrait qu'un jour je vienne à lui manquer.

—Perrinaïk!

—Eh oui!... c'est comme ça... Les gens d'aujourd'hui sont plus fragiles que ceux d'autrefois... Alors... tu te soigneras, hein?... C'est entendu?

—Oui... je te le promets.

Elles se quittaient le coeur étreint par la douleur sourde, désespérées, avec la secrète impression qu'un cataclysme allait s'abattre sur leurs têtes. Elles avaient vu si souvent la mort rôder autour d'elles qu'elles y croyaient plus qu'à la vie.

—Ah! pensait Perrinaïk, que ce soit à moi qu'elle s'en prenne. Je suis seule à présent—et plus bonne à grand'chose... Ma tâche est finie sur la terre... Tandis qu'Armelle... on ne sait jamais!

De son côté, Fleur-des-Grèves soupirait:

—“Pourquoi ne meurt-on pas avec ceux qu'on aime?... Pourquoi faut-il rester seule avec la douleur que chaque jour qui passe, exaspère davantage?... Ah! Jean-Marie!... J'ai trop gardé dans mon coeur ta douce image pour que le temps lui-même essaye de l'effacer. Je n'oublierai jamais tes yeux profonds et ton baiser silencieux.”

Une voix, cependant, s'élevait du tréfonds de l'âme d'Armelle—et c'était celle de la mère:

—“Femme! Pourquoi écouter les perfides conseils de la désespérance? N'est-il rien resté de ce que Dieu a mis en toi de sacré?... Ta tâche n'est point finie, elle commence! Penche-toi sur le coeur de ton fils et tu le sentiras palpiter, et cela te semblera bon, et tu retrouveras de la saveur à la vie que tu maudis à tort. Aime et chante! Aime et prie! S'il est encore des larmes à verser, il est aussi des roses à cueillir--et des sourires sur des lèvres d'enfant. Quand on a chargé sa vie, on ne doit point mourir!”

VIII

Au chevet de Trémaleu

Simon-Pierre Trémaleu avait failli mourir...

Un coup de cabestan dans la poitrine, v'lan! le bonhomme s'est abattu comme une masse sur le pont de la goélette de son ami M. Le Corneur, armateur à Paimpol.

On l'avait rapporté chez lui, agonisant.

Pourtant, il n'en était pas mort. Sa robuste constitution, sa santé magnifique avaient paré le coup.

Les soins charitables de Fleur-des-Grèves avaient fait le reste.

Pouvait-elle abandonner ce pauvre homme en un si pénible moment ? N'avait-il pas été pour Jean-Marie plus qu'un frère et pour elle-même mieux qu'un ami ?

Elle hésitait pourtant... Alain avait triomphé d'un mot des objections qu'elle se faisait mentalement.

—Maman!... tout de même... on ne va pas laisser mourir tout seul ce pauvre Simon-Pierre? Ce serait trop ingrat.

Armelle avait fait litière de scrupules, louables, mais au demeurant exagérés.

Elle était allée chez Simon-Pierre, elle l'avait pansé avec des mains d'infirmière et de soeur. Et quand le blessé avait entr'ouvert ses paupières, il avait rencontré tout de suite le frais visage.

Il avait souri à l'inespérée vision. Il avait senti renaître en lui le secret amour de la vie—de la vie qui, cependant, ne lui avait guère été propice.

Il s'était laissé dorloter comme un enfant trouvant une douceur toute nouvelle, une révélation, à cette pitié de femme qu'il n'avait jamais connue. Ayant poussé n'importe comment, entre des cordages, sur les quais de Paimpol.

Il ne se souvenait point du visage de sa mère, morte jeune, ni de celui de son père, enlevé une nuit au banc de quart par une lame traîtresse. Il avait grandi, sans que nul prit attention à sa personne, chassé comme un

chien, égaré dans les jambes des passants affairés.

Jamais révolté, trouvant presque naturel qu'on le repoussât de partout, n'ayant rien de ce qui retient l'attention sympathique. Moussaillon, puis matelot, il avait fait bien des campagnes en Islande, puis à Terre-Neuve, économisant sou à sou pour réaliser son rêve d'enfant: avoir un jour une maison à lui.

Sobre, sérieux, il avait réussi à mettre de côté quatre mille francs, consacrés plus tard à l'achat d'une habitation en grand rose dressée au milieu d'un champ dont il avait fait un jardin.

Il vivait des légumes qu'il récoltait, du produit de sa pêche et aussi de la pension que lui servait le gouvernement. Matériellement, il était heureux. Il déplorait pourtant le vide immense de sa vie.

A quoi bon avoir lutté pour amasser ce lopin de terre ?

Qui, après lui, recueillerait le fruit du labeur de toute une existence ?

Qui viendrait quelquefois porter des fleurs sur sa tombe ?

Combien il avait envié le sort de son ami Jean-Marie Lissillour ! Combien de fois il s'était retourné pour regarder s'en aller à travers les landes, le joli couple enlacé !

Il n'avait pas connu cela.

Trois fois par jour Fleur-des-Grèves le venait voir. Elle avait un sourire confiant de religieuse et disait :

—Eh bien, Simon-Pierre, comment ça va-t-il ?

—Mieux, grâce à vous, ma bonne Armelle.

—Grâce à Dieu, faut-il dire.

—Sans vous j'étais un homme mort. Vous avez fait un miracle.

—Oh!... Je ne suis qu'un humble instrument de la bonté du ciel.

—Vous êtes une fée.

—Allons, taisez-vous, vous savez que le médecin vous a recommandé le silence.

Docile, il se tournait vers le mur et ne parlait plus. De temps en temps, il la considérait à la dérobée. Elle mettait un peu d'ordre dans la maison. Alain y mettait de la gaieté. Il y avait maintenant des géraniums sur la fenêtre, et des rideaux blancs tamisaient l'indiscrete lumière crue.

Il promenait ses regards alentour de son intérieur propre puis il fermait les yeux, pâmé. Jamais il n'aurait supposé qu'une femme tint tant de place au foyer. Il sentait qu'elle en était l'âme et la vie, et que la maison du solitaire n'est qu'un tombeau perdu dans le champ de l'humaine activité.

Un jour, tandis qu'Armelle lui préparait de la tisane, il osa dire:

—Comment ai-je pu vivre si longtemps, seul ici, comme un sanglier dans sa bauge?

—Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié, Simon-Pierre?

Il resta un moment interloqué, puis, avec mélancolie:

—Autrefois, j'étais trop pauvre.

—Et maintenant?

—Je suis trop vieux.

—Allons donc!...

—Et puis... et puis...

Il hésita, Armelle ne craignit pas d'insister.

—Et puis... dites-vous?

—... Celles que j'aurais désiré pour compagnes ne voulaient point de moi. Elles me trouvaient laid ou ridicule.

—C'est qu'elles étaient sottes.

—Aussi ai-je cessé d'y penser.

La conversation tomba. Il craignait d'avoir trop parlé.

Fleur-des-Grèves pensait à tout autre chose. Alain jouait avec le chat gris; le vent sifflait dans les genêts, et les mouettes planaient haut, comme le rêve du pêcheur.

Les joues de Simon-Pierre reprenaient les couleurs de la vie.

—Vous rajeunissez! dit obligeamment Armelle.

—M'est avis... et tout cela me vient de vous, Fleur-des-Grèves!

Le mieux s'accroissait rapidement. Trémaleu ne tarda pas à se lever; il reprit ses occupations familières et la veuve de Jean-Marie Lissillour ne revint plus dans la maison qui semblait porter, elle aussi, le deuil d'un songe évanoui.

IX

Les idées de Simon-Pierre

Alain rentra précipitamment dans la maison.

—Maman, maman! viens voir!

Armelle cousait près de la fenêtre, elle releva ses grands yeux tristes.

—Qu'y a-t-il?

—Ah!... lève-toi donc! Si tu voyais Simon-Pierre; il est drôle au possible.

—Lui?

—Je t'en prie, lève-toi!

—Ah ça la... Qu'a-t-il donc de si extraordinaire?

—Des souliers vernis, une cravate, un grand habit noir et un chapeau comme celui de l'instituteur. Pour sûr, il s'est déguisé.

Armelle risqua un regard, puis, sans se dérider:

—Eh bien... Simon-Pierre est très bien... Peut-être s'en va-t-il en cérémonie.

—D'habitude, il ne s'habille pas ainsi.

A ce moment le marin frappa à la porte.

—Entrez donc, Simon-Pierre, dit Fleur-des-Grèves.

Trémaleu parut sur le seuil et salua :

—Bonjour Armelle, bonjour petit.

La jeune veuve posa son ouvrage sur la table, toisa le nouveau venu avec indulgence et observa :

—Comme vous voilà beau, Simon-Pierre.

—Gauchement, il balbutia :

—Vous trouvez ?

—Comme un astre !

Il demeura sans parler, dans une attitude si embarrassée qu'Armelle reprit aussitôt :

—Vous êtes de noce ?

—Hum... pas tout à fait... pas encore...

—Pas encore?... Que signifie ce mystère?... Songeriez-vous à vous marier ?

—Peut-être !

—Ah bas !... En ce cas recevez tous mes compliments ; nulle plus que moi n'applaudira à votre bonheur ; celle que vous épouserez, j'en suis absolument certaine, sera la plus heureuse des femmes.

—Je tâcherai de tout faire pour cela.

— Peut-on savoir le nom qu'elle porte encore ?

Le marin, hésitant, tourna son chapeau dans ses gros doigts.

—Ça, dit-il, c'est plus délicat... Je ne sais pas si je dois... Pour tout dire, il n'y a rien de décidé. Cela dépend de beaucoup de choses... Celle que je désirerais pour femme ne me voudra peut-être pas pour mari.

—Elle aurait tort.

—Vous trouvez ?

—Je le dis comme je le pense.

Durant quelques secondes, Trémaleu se retrempe dans le silence, puis, jovial, se tournant vers Alain qui le contemplait, bouche bée :

—Dis donc, petit, tu ne voudrais pas m'aller chercher du tabac au bourg ? M. Kernigou m'a promis d'en mettre pour moi un paquet de côté.

—Bien sûr, dit l'enfant en se levant.

—Surtout, n'oublie pas de dire que tu viens de la part de Simon-Pierre Trémaleu.

—Je n'aurai garde.

Le matelot fouilla dans sa poche, en tira une pièce de deux francs, et la lança dans le béret du bambin.

—Attrape!... le surplus est pour toi.

—Ah mais non ! protesta Armelle, j'entends qu'il vous rapporte la monnaie. Tu as compris Alain ?

—Oui, maman.

—Mille millions de bombardes ! gronda Trémaleu plaisamment, c'est ma fête aujourd'hui, c'est bien le moins que le petit s'y associe pour un peu... Armelle, vous ne voudriez pas me contrarier ?

Fleur-des-Grèves n'eut pas le temps de risquer une nouvelle objection. Alain avait disparu en courant dans la direction du bourg.

Elle reprit son ouvrage et Trémaleu, déconcerté, resta debout près de la porte—comme s'il avait eu peur d'entrer plus avant.

—Asseyez-vous donc, Simon-Pierre, engagea la jeune veuve. Vous avez bien une minute ?

—Dame oui, par exemple!...

Il prit place sur le banc que venait de quitter le garçonnet et regarda

obstinément la pointe de ses escarpins.

—Eh bien, fit Armelle, pour rompre un silence qui devenait pesant, vous n'allez pas à la pêche aujourd'hui?

Il sourit:

—Dame, non!... pas en cet équipage. Aujourd'hui, c'est ma fête; personne ne me la souhaitant, je marque le jour à ma façon.

—Et vous avez bien raison. Vous ne vous octroyez guère de congé.

—J'ai horreur de l'oisiveté.

—Cela vous honore. Vous pourriez peut-être tout de même en prendre un peu plus à votre aise.

—Le pli est pris, voyez-vous...

La conversation languissait.

Jamais Armelle n'avait lu tant d'embarras sur le visage de son voisin. Elle reprit, à brûle-pourpoint, et assez gauchement:

—Et ce mariage dont vous me parlez tout à l'heure, c'est sérieux?

—Très sérieux.

—A quand les noces?

—Quand "elle" voudra.

—C'est une jeune fille du pays?

—Une jeune fille!... Vous n'y songez pas!... à mon âge!

—Une veuve?

Il sourit malicieusement:

—Vous brûlez!

—Elle est d'ici?

—Oui.

—Je la connais?

—Naturellement!

—Serait-ce Anne Le Goff?

—Non.

—Rosenne Cariou?

—Non.

—J'y renonce.

—Son nom, fit Simon-Pierre comme en extase, je n'ose plus le prononcer depuis que j'ai cette idée-là dans

la tête. M'est avis qu'elle refusera...

—Pourquoi? Vous êtes loyal et bon, honnête et sobre, voilà plus de qualités qu'il n'en faut pour être apprécié d'une femme vraiment digne de ce nom.

—Voudra-t-elle seulement m'écouter?

—Pourquoi ne vous écouterait-elle pas? Il se peut qu'elle refuse votre offre, comme vous semblez le craindre, à tort, probablement, il n'est pas possible qu'elle ne soit point touchée d'une démarche que vous dicte un cœur droit.

Il releva la tête et osa chercher son regard:

—Armelle... ce que vous venez de dire me fait un plaisir immense. Voilà que je reprends confiance... C'est drôle comme on se fait des idées, parfois...

—Allons, Simon-Pierre, confiez-moi votre secret; il sera bien gardé, et si je puis vous être utile en la circonstance, comptez sur mon entier dévouement.

—Bien... voilà... Je vais tout vous dire... mais il faut me promettre à l'avance de ne pas vous fâcher.

—Me fâcher?... et pourquoi?

Il y avait tant de candeur dans cette question, que le matelot balbutia:

—Parce que... parce que... quand je vous aurai dit mes idées...

—Eh bien?

—Vous me trouverez sans doute aussi un peu ridicule...

—Moi?

—Tenez... j'aime mieux vous l'avouer tout de suite... C'est avec vous que je voudrais me marier.

Armelle eut un brusque sursaut et répéta:

—Avec moi?

Simon-Pierre, derechef, baissa la tête :

—Vous voyez bien que vous vous fâchez...

—Non, mon ami, je ne me fâche pas... Seulement, je vous avoue que je ne m'attendais pas à cette proposition; mon émotion ne doit pas vous surprendre.

—Fleur-des-Grèves, reprit Tréma-leu très humblement, je suis une vieille, très vieille bête! Si ce que je viens de vous dire a pu vous offenser, oubliez-le.

—Vous ne m'avez pas offensée, Simon-Pierre. Une femme n'est jamais blessée de la confiance que lui manifeste un honnête homme.

—Vous accepteriez?...

—Je n'ai pas dit cela... Non... cela ne se peut pas. J'ai gardé trop profondément en mon cœur l'image de Jean-Marie...

—Croyez-vous que j'aie oublié cet incomparable ami? Si dans l'Au-delà il lui est donné de connaître et de juger mes idées, je suis sûr qu'il les approuve... Que deviendriez-vous seule avec ce petit?

—Je travaillerai. J'ai du courage.

—Oh! pour cela, je le sais bien... mais, la femme est faible... elle gagne peu... J'ai quelques économies... Vous verriez comme nous serions heureux...

—Il ne s'agit pas de cela... Pouvez-vous croire qu'il entre dans ma pensée quelque chose qui ressemble à un calcul?... Je connais assez votre cœur... vous devez connaître un peu le mien...

—Oh!... Je sais, depuis toujours, qu'il est grand et fidèle... J'ai peut-être été maladroit... Il faut me le pardonner... Je ne brille pas par l'éloquence...

—La sincérité vaut mieux.

—C'est vrai... Voyons... vous avez peut-être peur que je ne vous aime pas assez.

—Oh non!

—Ou que je sois trop exigeant?... Rassurez-vous, je serai pour vous comme un frère... et s'il tombe parfois un de vos regards sur moi, il n'en faudra pas davantage pour que je trouve bien belle ma part de bonheur!

Simon-Pierre, cela ne se peut pas. Je dois me garder toute pour Alain.

—Justement. Songez à lui... à son avenir... à ses intérêts même...

—Vous savez combien je l'aime, combien j'en suis aimé?

—Il retrouverait en moi un père attentif, prêt à tous les sacrifices, et d'une tendresse inlassable.

Très grave, elle reprit :

—Ecoutez, Simon-Pierre, votre démarche m'honore et me touche à la fois, car je vous estime autant que je vous admire... Toutefois... ne causons plus de cela, voulez-vous? il y a encore trop d'amertume dans mon cœur. Je ne voudrais pas vous donner une épouse désolée, insensible à vos intentions et qui ne saurait guère que pleurer, près de laquelle vous ne trouveriez ni la joie, ni la tendresse que vous êtes en droit d'attendre... Si plus tard, beaucoup plus tard, je reprends goût à la vie... eh bien nous verrons!... C'est entendu, n'est-ce pas?

Simon-Pierre se leva.

—Fleur-des-Grèves, tel je suis à présent, tel je serai demain, tel je serai toujours. Rappelez-vous, quoi qu'il arrive, que vous avez en moi un soutien et un protecteur...

—Merci de tout cœur, mon ami, sachez que cette maison vous demeure ouverte comme par le passé. J'espère

que vous continuerez à nous faire le plaisir de venir de temps à autre vous asseoir devant l'âtre, à la veillée...

—Je viendrai.

Alain à ce moment fit irruption, la mine déconfitée:

—Simon-Pierre... il n'y a pas de tabac...

—Tant pis!... au fait, à cause de mon asthme, il est préférable que je m'abstienne de fumer. Garde pour toi la pièce blanche.

L'enfant fit semblant de ne pas voir les gros yeux que lui roulait sa mère et glissa les deux francs dans sa poche...

—Autant pour le canot!" fit-il.

Simon-Pierre reprit le chemin de sa maison, tandis qu'Armelle, songeuse, les mains vides, regardait par delà l'horizon fermé...

Quelques mois s'écoulèrent encore, monotones, sans amener de changement dans la situation de nos héros.

Perrinaïk faisait de fréquentes apparitions dans la maison d'Armelle.

Le petit avait besoin de soins continus; la bonne tante le comblait d'attentions, de gâteries, partageant l'effroi de la mère quand il toussait un peu plus fort.

Simon-Pierre Trémaleu avait repris ses habitudes d'antan.

Il venait presque chaque soir, en voisin, son accordéon sous le bras, et restait quelques heures, à la chaleur du foyer, inventant des histoires nouvelles, merveilleuses, que chacun prenait plaisir à entendre.

D'humeur toujours égale, il consolait les uns et les autres avec un mot heureux, déridait Armelle et Perrinaïk, faisant au surplus les délices du jeune garçon qui lui manifestait un attachement grandissant.

Quand Simon-Pierre tardait à venir, l'enfant s'impatiait, réclamait avec obstination son grand ami.

Dès que le marin s'était assis au milieu d'eux, il demandait des détails sur les choses et les gens de mer, s'intéressait aux résultats de la pêche côtière, aux bénéfices des marins et des armateurs, au prix de la sardine. Il s'informait des disparus, des absents, puis, sa curiosité satisfaite, il proposait:

—Maintenant, raconte-moi une histoire jolie... une histoire où il y ait des marins et des Korrighans, du vent et de la tempête.

Jamais le brave homme ne faisait la moindre allusion à la démarche qu'il avait osée un matin auprès d'Armelle.

Cette dernière lui savait un gré infini de cette réserve délicate.

Ils semblaient, l'un et l'autre, avoir oublié l'incident et les graves paroles échangées en ce troublant tête-à-tête.

Simon-Pierre refoulait au plus intime de son être, l'espoir qui l'avait un instant éclairé.

Il entourait Fleur-des-Grèves d'une sorte d'adoration muette et fraternelle, d'un pieux respect, point gênant, à force d'être naturel...

Un jour Armelle l'avait prié de cesser d'apporter sur la table les gâteries qu'il se plaisait à y déposer; il avait obéi, par respect des convenances, seulement, discrètement, par l'intermédiaire de la bonne Perrinaïk, il continuait des largesses, désormais ignorées.

Ah! certes oui, il l'aimait cette pauvre femme désolée, fidèle au delà de la mort à celui auquel elle avait donné tout son cœur—et il lui savait presque gré de cet attachement posthume, qui la rehaussait à ses propres yeux.

Pourtant, il ne désespérait point encore de la fléchir un jour... un jour lointain... très lointain... quand se faneraient lentement les fleurs de sa beauté et qu'elle serait sûre d'être aimée seulement pour son âme!

X

Un soir de Noël

La neige tombait au loin derrière Paimpol, sur la côte de Plourivo; le vent sifflait tristement; les arbres décharnés tendaient leurs bras maigres vers le ciel inclément.

Alain travaillait devant l'âtre à la confection d'un filet; il remarqua:

— Quand je pense que Jésus est né par un temps pareil!

Armelle expliqua:

— Excès d'humilité... Il a voulu faire son entrée dans le monde comme les plus déshérités... pour leur enseigner la résignation et la patience.

La jeune femme posa trois assiettes sur la table.

— Allons, viens manger, tu finiras demain ce filet.

Alain s'assit.

L'enfant désigna le troisième couvert que sa mère avait mis pour un hôte inconnu.

— Pourquoi celui-ci... Est-ce pour Simon-Pierre?

— Non! C'était ici la place de ton père, tu t'en souviens?

— Oui.

— Eh bien... par ce soir de Noël, la table me semblera moins vide, et le défunt moins absent...

— Tante Perrinaïk n'est pas venue nous voir aujourd'hui.

— Sa jument est malade.

— La Rouge?

— Oui.

— Voilà encore des choses qui n'arrivent qu'à des terriens!

Ils sourirent. Alain reprit:

— Alors nous ne la verrons pas ma tante?

— Si... Elle doit venir me chercher tout à l'heure, nous irons ensemble à la messe de minuit.

— Et moi?

— Il ne serait pas prudent de te hasarder dehors par ce mauvais temps... ta poitrine est si délicate... et puis!... tu n'est pas encore guéri.

— Je me couvrirai bien.

— Non!... Ecoute comme le vent souffle!... Vois comme la neige tombe.

— Si peu.

Armelle entr'ouvrit la fenêtre. La rafale s'engouffra dans la pièce, quelques blancs flocons s'accrochèrent aux vêtements de la veuve.

Cependant Alain tenait à son idée. Il montra le "ciré" de son père.

— Je me couvrirai de cela.

— Non, non!... Tu n'auras pas peur, au moins, de rester seul ici?

— Peur?... et de quoi?... Je n'aurai pas le temps... J'ai trop sommeil.

Le repas s'acheva, puis Fleur-des-Grèves prépara le lit.

— J'ai mis des draps blancs ce matin; ils sentent le thym et la lavande, tu dormiras comme un roi.

Il rectifia:

— Comme un mathurin!

Il enleva ses galoches, se déshabilla et se glissa sous les couvertures tandis qu'Armelle, penchée sur le foyer, ravivait la flamme.

Elle songeait avec amertume que, pour la troisième fois, elle irait seule à la messe de minuit où Jean-Marie se plaisait jadis à l'accompagner.

Il lui en coûtait un peu de laisser son fils, mais elle ne voulait pas man-

quer à ce pieux pèlerinage dont le bénéfice spirituel devait aller au cher défunt.

Alain tout à coup écarta les rideaux :

— Si tante Perrinaïk vient, tu me réveilleras, n'est-ce pas maman ?

— C'est entendu.

Le rideau retomba. Armelle reprit le cours de ses pensées.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le départ de Jean-Marie, jamais pourtant elle n'avait senti avec plus d'acuité la douleur de l'avoir perdu. Elle souffrait de n'avoir pas même la triste consolation de pouvoir prier sur sa tombe, de ne pouvoir la fleurir jusqu'aux limites extrêmes de l'autombe.

Elle montrait à la mer son poing révolté !

Puis, avec ce fatalisme résigné qui est le fond de l'âme bretonne :

— Que la volonté de Dieu soit faite !
Perrinaïk cependant était entrée.

Armelle mit un doigt sur ses lèvres.

— ... Il dort.

La tante marcha sur la pointe des pieds et écarta les rideaux.

— Le cher petit ! ... C'est tout le portrait de son père !

— Tu trouves ?

— C'est comme qui diraient deux gouttes d'eau.

Elles s'assirent près du feu. Un long silence plana dans la chaumière.

Le petit tout à coup s'agita, puis, d'une voix lointaine :

— Ohé ! du bateau !

Perrinaïk s'inquiéta :

— Que dit-il ?

— Il rêve.

— De la mer ?

— Hélas ! ... et c'est ainsi toutes les nuits.

— C'est le sang de la famille qui

bout en lui. Quoi que tu fasses, Armelle... j'en ai peur ! ... ton fils sera marin.

Dans le grand calme de la nuit une cloche au loin tinta.

— Voilà l'heure du divin sacrifice, dit Perrinaïk. Allume la lanterne.

Armelle se leva, obéit à cette injonction et se déclara prête à partir.

— Embrassons le petit, fit la tante.

Elles se penchèrent toutes deux, très doucement sur le lit parfumé et leurs lèvres effleurèrent le front filial.

— Allons maintenant... soupira la veuve.

Elles partirent sous le ciel inclément, serrées l'une contre l'autre, sans mot dire.

En bas du promontoire la mer rugissait.

Seule, la clarté glauque que projetait le feu de la cheminée trouait l'obscurité de la chambre déserte.

Alain dormait toujours.

Un homme heurta la porte.

A grands pas, il était venu de Paimpol à Ploubazlanec et soufflait comme un voyageur exténué.

Haut, bien découplé, il paraissait jeune encore.

L'eau ruiselait sur son front, la neige tachetait de blanc son habit sombre.

Il frappa de nouveau, plus fort...

Nonobstant pas de réponse, il entra après avoir, durant quelques secondes, hésité.

Le feu achevait de s'éteindre.

L'inconnu s'arrêta au milieu de la pièce, comme pour s'orienter, puis, d'une voix qu'une émotion singulière altérait :

— Personne ici ? ...

Il demeura immobile, effrayé de son audace, pâle, tremblant, les yeux troubles.

Il monologua :

— Voyons... pourtant... je ne me suis pas trompé... cette chaumière était bien la mienne!

Il s'orienta et reprit :

— Voici la place du lit... les rideaux... toujours les mêmes... je les reconnais!... Cette horloge... ce buffet... cette table que je fis moi-même pendant les veillées d'un lointain hiver!...

Il s'assit, près de la cheminée, rêva, durant quelques secondes, les yeux comme fascinés par la braise et soupira; puis, au bout de quelques secondes :

— Si seulement j'avais des allumettes!...

Il fouilla dans ses poches, découvrit enfin ce qu'il cherchait, alluma la chandelle qu'Armelle, en partant, avait laissée sur la table.

Il promena autour de lui un regard circulaire.

Rien n'était changé. Seule, Fleur-des-Grèves n'était pas là.

Il réfléchit un long moment et observa :

— Tiens... trois couverts...

Il essaya de comprendre. Soudain, une horrible pensée l'assaillit et il rêpéta :

— Trois couverts...

Puis, essayant de bien raisonner :

— Et après?... Qu'y a-t-il à cela d'extraordinaire? Un invité sans doute... ou une invitée!

D'un regard fiévreux il inspecta la chaumière et s'arrêta devant le "ciré."

— Un ciré!... A la place où je mettais le mien chaque soir!... Ah!...

Il se laissa retomber sur le banc, découvrit le filet commencé par Alain.

— Un filet... un filet de pêche!

Son coeur battait à grand coups ;

ses mains tremblantes comprimèrent son front pensif.

— Ah!... je comprends maintenant!... la "Mouette-Blanche" perdue corps et biens!... Armelle libre... ou croyant l'être...

"Un marin—un de mes amis peut-être—lui a offert de l'épouser, et elle a accepté... Ah mon Dieu!... Et c'est pour voir cela que je suis revenu?... Pourquoi n'ai-je pas partagé le sort des camarades?..."

"Un autre a pris ma place... un autre s'asseyait là... à cette table... à la place que j'occupais jadis entre Armelle et mon fils!... Mon enfant!... Peut-être appelle-t-il cet homme "mon père"..."

"Oh!... Peut-être sont-ils heureux tous trois... comme nous l'étions ! Non... décidément rien n'est changé dans la maison... rien!... que le maître !

Jean-Marie n'éprouvait contre sa femme aucun ressentiment; il pleurerait silencieusement, comme on pleure sur la tombe d'un être cher, et sur l'irréparable.

Fleur-des-Grèves ne comptait plus le revoir en ce monde. Elle l'avait bien aimé jadis; que pouvait-il exiger de plus?

La fidélité du souvenir?

Les morts vont si vite, les vivants ne peuvent pas toujours se laisser dominer par la douleur... Les printemps appellent les sourires...

Cet homme dont Armelle avait fait son compagnon l'aimait sans doute autant qu'il l'avait aimée...

Peut-être était-il doux et paternel pour Alain...

Et voilà qu'il tombait au milieu d'eux comme un spectre!

Un sanglot déchira la gorge du marin, et il songea :

— Cette maison n'est plus la mienne... Je suis un intrus... on va venir... je vais voir des visages décomposés... et si l'on ne me chasse pas comme un trouble-fête, quelle attitude aurons-nous, les uns et les autres? »

Le revenant se leva. Il était résolu à l'ultime sacrifice, au plus absolu renoncement. Mieux valait repartir.

Nul ne l'avait vu; nul ne saurait jamais qu'il était repassé par là. Dans sa prière quotidienne, Armelle aurait encore une pensée pour lui.

XI

Sur les cendres d'un rêve

Alain, tout à coup, s'agita dans le lit. Jean-Marie, livide, s'arrêta court. Il y avait donc quelqu'un?

Était-ce Armelle... ou son mari?

— ...Marin comme papa!... affirmait la voix grêle de l'enfant, poursuivant le songe commencé.

Lissillour, acablé sous le poids de sa détresse, chancela.

Il avait reconnu la musique de cet organe, elle avait en son cœur un écho si profond qu'il pensa un moment s'évanouir.

Il se raidit pourtant et balbutia:

— C'est horrible!

Il fit de nouveau quelques pas vers la porte, l'atteignit et resta cloué au sol — comme si quelque puissance plus forte que sa volonté l'eût retenu. Il ne pouvait rompre le lien qui l'attirait vers le lit clos.

Il comprit qu'il ne s'en irait pas sans avoir revu son fils, sans l'avoir, au moins, à la hâte, embrassé.

Il se rapprocha de la couche... étendit la main... hésita encore, effrayé par le tic-tac formidable et précipité de son cœur.

Si l'enfant allait se réveiller?

L'intensité de son amour paternel fit crouler ses derniers scrupules.

Il souleva le rideau et, d'un baiser plus léger que le vol d'un sylphe, il effleura la joue fiévreuse.

— Mon enfant... mon cher enfant!

Puis reculant d'un bond, il s'effaça brusquement et souffla la lumière.

La chambre, plongée dans une obscurité à peine contrariée par la clarté blême de la lune, lui parut immense comme un désert sans eau, infinie comme son désarroi.

— ...C'est toi, maman?... questionna l'enfant réveillé en sursaut.

Jean-Marie se retira dans le trou noir que formait un angle de la pièce, espérant que le petit, bientôt repris par le sommeil, lui permettrait de s'en aller sans encombre.

— Maman... répéta la voix toute tremblante... J'ai peur... Dis, est-ce toi?

Le baiser du père l'avait arraché à son rêve. Il sentait encore sur son front la brûlure de cette caresse. Pourtant, peu à peu, n'entendant point remuer, il se rassura, balbutia quelques paroles inintelligibles et se rendormit.

Jean-Marie, défaillant, essuya d'un revers de main la sueur dont son front était inondé.

Maintenant qu'il avait revu le petit, il ne pouvait se résoudre à partir; il ne se sentait plus le moindre courage. La prudence lui conseillait impérieusement une retraite précipitée; il se refusait à l'entendre.

Dans le lointain, la cloche enfla sa grosse voix — et ce fut pour le marin une révélation.

— Noël! fit-il. Comment ai-je pu l'oublier... Je comprends!... Ils sont à l'église... Dans un instant, ils seront

là... chez eux! Ils s'assieront joyeusement autour de cette table, comme jadis nous nous y sommes assis ensemble!

Jean-Marie crut qu'il allait étouffer l'air lui manquait, le garrot de sa gorge semblait se resserrer encore.

—Allons! dit-il, l'heure a sonné de l'inévitable sacrifice. Pars, vagabond, si tu n'as plus de foyer, il te reste le bleu domaine des matelots, et celui-là ne te manquera jamais... un jour même, il se refermera sur toi—et tout sera dit de ta lamentable histoire!

Jean-Marie Lissillour marcha vers la porte.

A ce moment, portant sa lanterne, Armelle parut. Son manteau noir était parsemé de blancs flocons.

Comme frappé au coeur, le marin recula, se colla contre la muraille et ne bougea plus.

Fleur-des-Grèves ne l'avait pas aperçu. Elle posa la lanterne sur le buffet, et remarqua à mi-voix:

—Je ne sais vraiment pas pourquoi je me suis munie de cette lanterne: il fait pourtant assez clair ce soir...

Elle secoua ses vêtements et se félicita intérieurement de n'avoir pas obéi au vœu d'Alain, à cause du froid plus intense.

La pensée de l'enfant la ramena vers le lit.

Elle vit alors, debout devant elle, le spectre au visage décomposé: Jean-Marie!

Elle ne le reconnut pas et balbutia:

—Comment!... Un homme ici?... Monsieur... que voulez-vous... De quel droit êtes-vous entré dans ma maison?... Qu'y venez-vous faire, s'il vous plaît?

Elle essayait de montrer du sang-froid, mais le tremblement de sa voix démentait son calme apparent.

Le matelot ne bougea pas. Il semblait vouloir s'effacer davantage, disparaître dans la muraille... comme un mauvais génie. Il balbutia:

—Ma... madame!...

Oh! le son de cette voix!... de cette voix étranglée où semblait s'être réfugiée toute la douleur humaine.

Armelle n'en avait pas oublié le son. Elle reconnut le livide fantôme, se crut le jouet d'une illusion... Toutes les histoires tragiques et mystérieuses dont on avait bercé son enfance lui revinrent dans une confusion indescriptible d'étranges sensations.

Était-ce là l'image d'un vivant? Elle en doutait...

Aussi n'ouvrit-elle pas ses bras... Elle recula, pâle à son tour.

Il la regarda avec des yeux sans colère, puis, d'un ton plus chargé d'humilité que de reproche:

—Arm... Madame... oui... c'est moi!... moi vivant!... Pardonne... pardonnez-moi!... Je ne savais pas! Rassurez-vous... je vais partir, et vous n'entendrez plus parler de Jean-Marie Lissillour.

Elle se reprit tout à coup, poussa un cri rauque et l'enlaça éperdument.

—Jean-Marie... Que dis-tu!... repartir?... Aurais-tu perdu la raison?

Il repoussa doucement la jolie tête:

—Un autre a pris ma place... j'ai vu cela?

—Un autre?... et tu as vu cela?

Il désigna la table.

—... Ces trois couverts...

—Ah! je comprends!... Pauvre grand enfant!... Celui-ci est le mien, voici celui de notre Alain... celui-là, —comment ne l'as-tu pas deviné?— c'est le tien... le tien que pieusement je mettais, chaque année, à Noël!

Il pensa mourir de joie et balbutia:

—Tu n'es donc pas remariée?

—Oh!... cette pensée.

Il lui prit les mains et les lui baisa avec ferveur.

—Pardon!... pardon!... Oui, j'avais perdu la raison... J'étais si malheureux!

Elle lui rendit son baiser — soeur et femme à la fois. Et cela fut si chaud, et si plein de pitié, qu'il ferma les yeux.

Tout à coup, Perrinaïk entra. Elle demeura, béante de surprise, puis of-fusquée, ne sachant pas encore:

—Ma Doué!

Jean-Marie se détacha dans la clarté falote de la lanterne.

—Perrinaïk!

—Jean-Marie!... Est-ce Dieu possible!

—Où!... un vrai miracle.

—Comment n'as-tu pas écrit?

—Tu sais bien que je ne sais pas.

—Mais... par un ami... n'aurais-tu pas pu...

—Seul dans le camp où l'on m'avait conduit, je parlais le français. Vous ne saurez jamais combien j'ai souffert.

Alain s'était réveillé de nouveau. Il montra sa frimousse entre les rideaux.

—Maman... qu'est-ce qu'il y a?

—Ton père, mon enfant!... Ton père!... Entends-tu? Bénissons le ciel ensemble. Le bonheur est rentré ce soir dans notre foyer.

Le jeune garçon ouvrit les bras:

—Papa!... mon cher petit papa!

Alain sauta à terre, s'habilla tant bien que mal, et vint se réfugier entre les jambes du "revenu", auquel il ne ménagea par ses questions.

Fleur-des-Grèves mettait la soupe dans les assiettes et leur souriait avec un inexprimable amour.

Perrinaïk ayant recouvert ses jam-

bes, recouvra non moins vivement la parole:

—Si nous allions chercher Simon-Pierre?... Quand je suis passée par devant sa maison, je l'ai aperçu courbé devant son âtre éteint: il fumait sa pipe tristement.

—Qu'il vienne! dit Jean-Marie, et qu'il réveillonne avec nous, c'est un frère!

L'enfant bondit de joie.

—Papa!... veux-tu que j'aille moi-même le chercher?

—Si tu veux.

—Couvre-toi bien! dit Armelle.

Il s'enveloppa dans la cape de sa tante, et partit en courant.

Peu après, il ramenait Trémaleu.

Les deux hommes s'embrassèrent. Ils allaient entamer une longue conversation, lorsque Armelle intervint:

—A table!... Vous vous ferez des confidences au dessert.

Ils s'assirent et soupèrent joyeusement.

Cependant, de temps à autre, à la dérobée, Simon-Pierre considérait Fleur-des-Grèves.

L'espoir qu'il avait un jour caressé au plus intime de son être venait de s'effondrer irrévocablement.

Il n'en ressentait aucune amertume... un peu de mélancolie seulement!

Jean-Marie revenu; Armelle radieuse, tant mieux—et tant pis pour lui!

Il jouirait du bonheur des autres.

Dans ce drame intime, son rôle, désormais, était terminé.

Il sourit à l'heureux couple. Il lui sourit comme un vieux grand-père—et le bénit de toute son âme.

Lissillour leva sa bolée, où clapotait le cidre clair de la dernière récolte:

—A ta santé, Simon-Pierre!

Une larme—une toute petite larme!—roula sur la joue du mathurin, se perdit dans sa barbe grise.

Il choqua sa bolée contre celle du

rapatrié, et, sans arrière-pensée, d'une voix qui, pourtant, tremblait un peu :

—A ta santé, Jean-Mariel

FIN

**DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE"
NOUS PUBLIERONS UN SPLENDIDE ROMAN**

qui aura pour titre

LE FANTOME DE LA DANSEUSE

par **GUSTAVE LEROUGE**

C'est un très joli roman que vous lirez avec intérêt

**FAITES-EN PART A VOS AMIS ET RETENEZ VOTRE
NUMERO DES MAINTENANT.**

Le symbolisme floral dans les différents pays

Les fleurs, comme les animaux, ont de tout temps servi à interpréter les sentiments et les passions des hommes. Elles n'ont peut-être pas toujours eu raison pour cela d'en être fières. Car, quoique nous leur prêtions un langage de convention — qui est plutôt le nôtre que le leur — si elles pouvaient réellement parler, elles ne manqueraient pas de s'inscrire souvent en faux contre le sens allégorique que nous leur attribuons.

Cette réserve faite, il ne nous semble pas sans intérêt de passer rapidement en revue les fleurs qui, à travers les âges et dans les divers pays, ont symbolisé de grands mouvements politiques ou sociaux. En France, c'est au Lis que revient, d'abord, cet honneur. La fleur de Lis est intimement liée à l'histoire de notre monarchie et la France a été longtemps appelée le "royaume des Lis". De singulières légendes ont même été répandues à son sujet. L'une prétend que les Francs l'auraient pris les premiers pour emblème, en souvenir du Coq gaulois, parce que la fleur de Lis stylisée ressemblait vaguement à l'empreinte qu'imprimait sur le sol une patte de coq! Une autre rapporte que, le jour de la bataille de Tolbiac, après que Clovis eut résolu d'embrasser le Christianisme, ce fut un ange qui apporta du ciel cette fleur symbole, — à la fois politique et religieuse, avec ses trois pointes rappelant le mystère de la Trinité — au fondateur de la dynastie mérovingienne. En réalité, on ne sait rien de précis sur l'origine des fleurs

de Lis. Après avoir décoré longtemps, et non sans fantaisie, les armoiries royales, elles n'eurent leur caractère héraldique définitivement fixé qu'au quatorzième siècle. Mais, depuis, elles ne cessèrent d'être l'emblème des Bourbons. On les accompagnait parfois d'une devise tirée de l'Evangile : "Lilia non laborant neque nent". (Les lis ne travaillent pas et ne filent pas) en souvenir de la coutume qui excluait les femmes du trône de France. Et c'est, dit-on, par une malicieuse antithèse que Napoléon décida de faire semer d'abeilles son manteau impérial, ce genre d'insectes étant considéré comme le plus clair symbole de l'activité et du travail.

Florence, la "ville des fleurs" portait d'abord dans ses armes un Lis d'argent. Dans un chant de son "Paradis", Dante déplore qu'il ait été ensanglanté par les violentes rivalités des Guelfes et des Gibelins. Et le "Lis rouge" a suggéré à Anatole France un titre évocateur pour l'un de ses plus célèbres romans.

Faut-il ajouter que tous ces Lis ne sont que des figures de blason et n'ont aucune ressemblance avec la fleur naturelle des jardins dont elles empruntent le nom?

La Rose servit de signe de ralliement, en Angleterre, aux partisans de deux grandes familles princières qui se disputèrent farouchement, pendant une trentaine d'années, la possession du pouvoir. La Rose rouge ornant les armes de la maison de Lancastre et la Rose blanche celles de la

maison d'York, ceux qui soutenaient l'une ou l'autre ne se montraient jamais qu'avec une rose de la couleur de leur parti. Finalement, c'est la maison de Lancastre qui l'emporta, c'est-à-dire la Rose rouge, ne symbolisant que trop bien le sang qu'elle avait fait verser. Et cet épisode est resté célèbre dans l'histoire d'Angleterre sous le nom de "Guerre des Deux-Roses."

Dans le langage toujours si imagé de la religion catholique, la Rose joue un rôle important. La "Rose mystique" désigne la Sainte-Vierge et le Rosaire la prière qui lui est consacrée. Le quatrième dimanche de Carême, le pape bénit solennellement la Rose d'Or (créée par Léon IX au onzième siècle) qu'il offre ensuite en cadeau à un prince ou à une princesse dont il veut récompenser les vertus chrétiennes.

En 1829, Pedro 1er, empereur du Brésil, institua dans son pays l'ordre de Chevalerie de la Rose, en galant hommage à sa jeune femme, la jolie princesse Eugénie Napoléon, fille du prince Eugène Beauharnais.

Le Bleuet fut, en Allemagne, au siècle dernier, un symbole politique dont on trouve la signification dans une curieuse anecdote.

C'était en 1806. La reine Louise de Prusse, après avoir entraîné son mari, Frédéric-Guillaume III, dans une guerre contre Napoléon, l'avait suivi jusque sur les champs de bataille. Mais, après le désastre des Prussiens à Iéna, elle avait dû regagner précipitamment Berlin. Au cours de ce voyage, la voiture où elle avait pris place avec son second fils, un garçonnet de huit ans, s'était trouvée soudain immobilisée par un accident en rase campagne. Pendant qu'on procédait

aux réparations, la reine s'assit sur un talus, au bord de la route, tandis que l'enfant gambadait aux alentours, s'amusant à cueillir quelques fleurs champêtres. Le lugubre spectacle de l'immense plaine environnante entièrement dévastée par la guerre, en venant ajouter son horreur aux déceptions de la fugitive, lui tira les larmes des yeux. Sur quoi, le petit prince, pour consoler sa mère, vint gentiment lui offrir les quelques Bleuets qu'il tenait dans ses mains.

—Merci, mon chéri, lui dit la reine en l'embrassant avec effusion... Ce sera, désormais, la fleur du souvenir et... de la revanche.

A dater de ce jour, en effet, le Bleuet fut la fleur préférée de la reine Louise de Prusse, de sa Cour et, plus tard, de son fils lui-même, qui dut l'apprécier comme un porte-bonheur, puisque n'étant pas d'abord appelé à régner, il succéda pourtant sur le trône à son frère aîné devenu fou et qu'il eut l'orgueil, ayant pris la revanche d'Iéna à Sedan, de se voir proclamer empereur d'Allemagne, à Versailles, sous le nom de Guillaume Ier.

L'humble Violette fut elle-même, par occasion, un emblème politique. Au printemps de 1814, s'étant résigné à abdiquer, Napoléon se promenait, peu de temps avant son départ pour l'île d'Elbe, dans le parc de Fontainebleau. Machinalement, il se baissa pour cueillir quelques Violettes qu'il garda dans sa main. L'aide de camp qui l'accompagnait crut devoir dire alors, comme pour répondre aux graves préoccupations du souvenir :

—Elles sont rares, cette année, Sire. Mais vous en cueillerez de plus nombreuses et de plus belles l'an prochain.

—Vous croyez donc que je reviendrai?

—Je le crois, Sire. Nous le croyons tous. Demandez plutôt à ce factionnaire.

Ils étaient arrivés devant une sentinelle, montant la garde à une croisée de chemins. L'empereur lui posa la même question.

—Oui, Sire, répondit le grognard, sans hésiter. Vous nous reviendrez. Nous vous attendrons!...

Et, le soir, à la chambre, le vieux soldat ne tarissait pas de verve en racontant à ses camarades sa rencontre avec celui qu'il surnommait plaisamment le "Père la Violette". Le mot fit fortune, même en dehors des milieux militaires et la Violette devint le symbole de la fidélité de l'empereur. Pendant les Cent jours, Mademoiselle George qui avait été une amie très intime de Napoléon, ne craignit pas de se montrer au théâtre avec un énorme bouquet de violettes au corsage, ce qui lui valut sa radiation du sociétariat au Français. Mademoiselle Mars, elle aussi, préféra risquer sa situation et se faire siffler sur la scène que de renier ses opinions et d'abandonner ses fleurs favorites. Cependant, comme la cabale montée contre elle par les royalistes devenait de plus en plus violente, elle sollicita un congé de son directeur, qui se faisait appeler M. de la Ferté, mais dont le nom véritable était Papillon.

—Je vous donnerai un congé lorsque les violettes seront des lis, lui répondit ce goujat.

—Et moi, riposta la grande artiste, je vous en demanderai un autre lorsque les papillons seront des aigles!...

A la seconde Restauration, cette Violette symbolique étant devenue un sujet de discorde assez sérieux, Louis

XVIII mit spirituellement fin au danger en l'arborant lui-même à sa boutonnière et en disant avec bonne humeur: "J'amnistie la Violette"

Plus près de nous, l'Oeillet rouge fut l'insigne du boulangisme et la Primevère celui de la "Primrose league" britannique qui s'inspirait des idées de Disraéli. Aujourd'hui, enfin, l'Eglantine est, un peu partout, le signe de ralliement des révolutionnaires.

Que de fleurs et de plantes ne faudrait-il pas ajouter encore à ce bouquet pour qu'il soit parfait! Le Lotus d'Egypte, le Gui de la Gaule, le Chrysanthème du Japon, le Grenadier d'Espagne, l'Erable du Canada, le Tilleul de Prusse, l'Edelweil de Suisse, le Chardon d'Ecosse, le Trèfle d'Irlande, etc., jusqu'au vulgaire Poireau, de temps immémorial emblème très cher aux rudes habitants du Pays de Galles, patrie de M. Lloyd George...

Henri NICOLLE.

LA NEF DE CHRISTOPHE COLOMB

La nef de Christophe Colomb, dont la reconstruction a pu être faite d'après les documents conservés aux archives de Madrid, n'était pas, comme on le répète trop souvent, une frêle "coquille de noix". Elle mesurait 118 pieds de longueur, 24 pieds de largeur et 9 pieds de profondeur. Son tirant d'eau maximum à l'arrière était de 9 pieds, son déplacement correspondait à 233 tonneaux; enfin elle avait une surface de voilure de 4100 pieds carrés. Elle était montée par une soixantaine d'hommes.

Elle mit trente-cinq jours à faire la traversée de l'Atlantique, ce qui représente une vitesse de 7 noeuds à l'heure.

L'EDUCATION SUBCONSCIENTE

Un savant trouve le moyen d'instruire les gens pendant leur sommeil, en infusant la science dans leur esprit subconscient ou inconscient, lequel ne dort jamais.—Excellente occasion pour les paresseux de s'instruire sans fatigue et sans aucune sorte d'application mentale ou physique.

La durée normale d'une vie humaine est de soixante-dix ans. L'adulte bien constitué dort pendant ce temps environ huit heures par jour, ou, pour mieux dire, un tiers de sa vie. Ainsi, un individu ordinaire, à l'âge de soixante-dix ans, n'a vécu réellement que pendant quarante-cinq ans. Vingt-cinq ans ont été consacrés au sommeil.

Il est vrai que huit heures de sommeil suffisent, mais l'homme dort même davantage, si l'on considère que jusqu'à sa dixième année, il a fait la plupart du temps des nuits de douze heures et que les dimanches et jours de congé, il reste souvent dix et douze heures au lit.

En d'autres termes, un tiers de notre vie est dépensé dans un sommeil improductif. Pendant ce temps, nous sommes réellement morts, dans le sens le plus concret du mot, parce que le sommeil est une image de la mort.

Durant notre sommeil, toutes nos fonctions usuelles sont suspendues : de nos cinq sens, aucun ne demeure conscient. Nous n'entendons plus, nous ne sentons plus, nous ne voyons plus, nous ne touchons plus et nous ne goûtons pas davantage.

Un homme peut dormir profondément près d'une gare où passent des

trains en grande vitesse, à toute minute. Il s'est habitué au bruit. Mais qu'un rat gratte dans un des coins de sa chambre, et il se réveillera en sursaut.

Pourquoi cela? Parce que le corps humain, pendant le sommeil, n'est insensible qu'aux choses accoutumées et l'instant où quelque chose d'anormal, de nouveau pour lui, arrive, les sentinelles qui gardent ses sens particuliers le préviennent. C'est que notre subconscient ne dort pas. Il est toujours en alerte. Tous les autres sens fonctionnent comme celui de l'audition, dont nous venons de donner un exemple.

Vous vous imaginez aussi qu'en fermant les yeux, la lumière artificielle ou naturelle n'affectera pas votre rétine. Vous êtes dans l'erreur. Faites-en l'expérience en braquant un projecteur sur la figure d'un homme endormi. Il va se réveiller instantanément.

Nous ne nous réveillons pas ainsi, le matin, quand le soleil ardent pénètre dans notre chambre, parce que, depuis notre plus tendre enfance, nous sommes habitués à recevoir ses rayons.

Supposons maintenant, après avoir donné tous ces exemples pour éluci-

der la question et préparer le lecteur à ce qui va suivre, que nous puissions, de la même façon, apprendre ou travailler pendant notre sommeil. Ce serait le seul moyen de prolonger notre période d'activité et de réduire considérablement ce tiers formé par le sommeil.

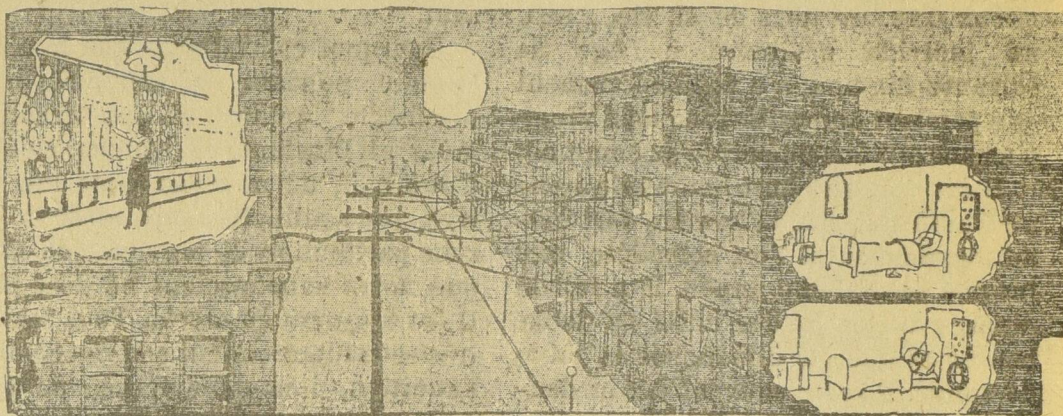
Supposez qu'il soit possible d'imaginer un appareil grâce auquel vous pourriez lire et étudier les langues, tout en dormant. Quel profit l'humanité tout entière en retirerait ! Nous en arriverons là en quelques années, pour peu que le premier appareil, inventé déjà par un savant, soit perfectionné.

ve, de son importance, de la façon dont il a agité notre imagination.

Sans doute, le mécanisme physique de la machine humaine requiert quelque repos. Mais depuis que nous savons que l'esprit subconscient ne requiert aucun repos, nous ne voyons pas pourquoi l'attention de l'homme ne serait pas captivée en toute sûreté et stimulée de quelque façon, pendant que le reste du corps reçoit son repos nécessaire.

Durant notre sommeil, notre esprit subconscient, bien à tort, ne nous semble être d'aucune utilité.

Pour l'entendement du lecteur, disons maintenant que la subconscience



Il n'y a rien d'impossible en science. D'ailleurs, la chose serait facile, puisque le corps au repos est plus aisément influençable et retient mieux les impressions.

Ainsi, quand nous regardons un film au cinéma, confortablement assis dans un bon fauteuil, nous suivons parfaitement le drame qui se joue sur l'écran, parce que notre esprit n'est distrait par rien, tout autour.

Si nous avons un rêve étrange et pénétrant pendant la nuit, ou mieux, à l'aurore, une impression durable en reste qui dépend de l'intensité du rê-

est une demi-conscience ou une conscience vague. La subconscience est aussi une conscience involontaire. C'est grâce à elle que nous apprenons des choses ou recevons des impressions, sans savoir d'où elles viennent et comment elles sont parvenues à notre connaissance. La conscience porte à notre attention, à notre cœur, à notre esprit et à notre corps ce que découvre la subconscience.

Grâce à un appareil dont un autre savant trouverait le dernier mot du perfectionnement, l'individu ordinaire, pendant son sommeil, apprendrait

les premières notions de l'histoire, de l'algèbre, de la géographie, de la philosophie, des langues étrangères, même du grand problème de la relativité d'Einstein. Son subconscient graverait "dans sa tête" ses premières notions qu'il transmettrait au conscient, quand celui-ci s'éveillerait.

Ce serait une chose merveilleuse ! Nous verrions un jeune homme de vingt ans, paresseux et ignorant comme trente-six nègres de la Californie, s'endormir sans savoir un seul nom des rois de France et se réveiller pour défilier les noms de toutes les dynasties qui ont gouverné notre ancienne mère-patrie; un dernier de classe apprendre l'algèbre et la géométrie en quelques heures de sommeil, etc., etc.

Ce serait peut-être aussi un excellent moyen de faire apprendre le français aux gens d'Ontario.

Mais, pour parler très sérieusement nous n'avons guère confiance en cette invention extraordinaire. Cependant, il ne faut douter de rien. Si cet appareil vient un jour à la mode, nous ne voulons pas qu'il soit dit que nous ne l'avons pas prévu.

De célèbres savants ont trop regretté sur leurs vieux jours d'avoir déclaré à l'âge mûr que les locomotives, les bâtiments à vapeur, les automobiles, le téléphone et le télégraphe étaient des choses irréalisables.

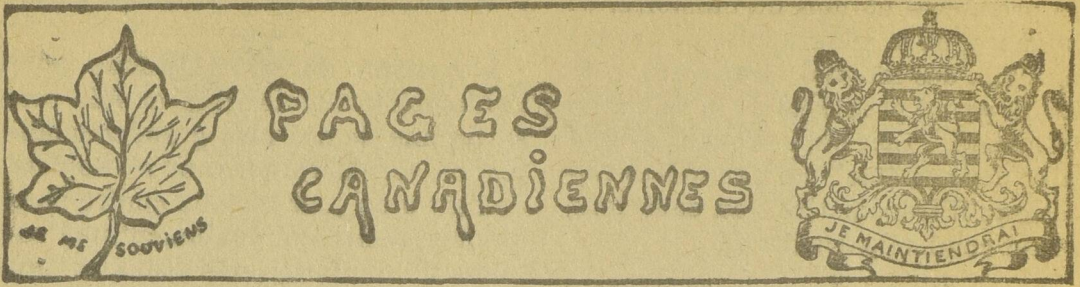
—o—

Les résultats du recensement pour l'Australie ont donné un total de population de 5,419,702 habitants, avec une augmentation de 964,697, depuis 1911.

A PROPOS DE LA VISITE DE FOCH

L'aversion du généralissime pour l'automobile est terrible et fait ressortir une de ses plus grandes qualités: Sa considération pour les soldats. Je l'ai vu un jour furieux contre deux automobilistes qui doubleraient une colonne d'infanterie américaine à une telle vitesse que ces malheureux étaient aveuglés par la poussière soulevée par l'auto. Ce que Foch leur dit, seuls ceux qui le connaissent en ont une idée, car alors on sait avec quelle vigueur il savait montrer sa mauvaise humeur. Le maréchal fit ordonner la pose de panneaux portant en grandes lettres une invitation aux chauffeurs à ralentir leur vitesse. Ce moyen s'étant montré inefficace, froidement le maréchal fit ordonner l'établissement de caniveaux en travers de la route, et annonçant leur présence quelques centaines de mètres avant. Les premiers automobilistes lurent bien l'avertissement, mais n'y faisant point attention, vinrent démolir leur voiture et furent blessés grièvement; heureusement la leçon ne comporta pas mort d'homme, et un général qui se trouvait dans l'auto s'en tira indemne. Mais la leçon avait servi et encore une fois, l'armée apprenait que quand Foch veut quelque chose, c'est lui qui a le dernier mot.

(L'on peut affirmer que c'est beaucoup moins contre l'automobile que contre les automobilistes des états-majors que Foch en avait. Ces derniers pour la plupart conduisaient de splendides voitures avec une dextérité peut-être admirable, mais aussi avec un tel mépris des fantassins que l'aversion que le maréchal leur vouait était partagée par toute l'armée combattante.)



L'ENSEIGNEMENT AU CANADA

Résumé des principaux faits concernant l'histoire de l'enseignement en Canada.—L'arrivée des différents ordres religieux qui ont fondé les principaux établissements éducationnels en Canada.

LES RECOLLETS

Les Récollets ou Franciscains, qui furent les premiers missionnaires en Canada, y furent aussi les premiers instituteurs. Ils ont beaucoup contribué à répandre l'instruction dans le pays.

En 1614 Samuel de Champlain étant passé en France demanda au père Duverger, Provincial des Franciscains, des religieux de cet ordre pour être missionnaires au Canada. Le père Duverger ne put lui en accorder; mais le père Jacques Garnier de Chapouin, premier provincial des Récollets à St-Denis, en envoya avec l'approbation du prince de Condé, vice-roi du Canada, et celle du Nonce du pape Paul V, qui accorda, en 1618, un bref en faveur de cette mission. Plus tard, le roi de France donna des lettres-patentes aux Récollets, établis au Canada, les autorisant à construire autant de couvents qu'ils jugeraient être nécessaires selon les besoins.

Les Récollets qui arrivèrent les premiers au Canada furent les RR. PP. Denis Jamay, supérieur, Jean Dolbeau

resta seul à Québec, et les trois autres se rendirent à la place où est aujourd'hui Trois-Rivières, et dès 1616, le frère Pacifique tenait une école dans le canton où s'assemblaient les sauvages avant l'établissement de cette ville en 1684, par De Lavolette.

Le père Caron alla s'établir à Tadoussac.

Le frère Pacifique, décédé en 1619, le 22 août, eut pour compagnon et successeur dans l'enseignement à Trois-Rivières le frère "Charles" (Frère Pierre Langoisseux). Ainsi on peut dire que le frère Pacifique et le frère Charles furent les premiers instituteurs en Canada.

Les Récollets bâtirent un couvent à Québec vers 1620 qui fut nommé "couvent Notre-Dame des Anges".

Les Récollets ont tenu des écoles primaires dans les paroisses de campagne, mais surtout dans les villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal.

En 1674, les Récollets avaient des biens considérables au Canada, mais par suite de la cession du pays à l'Angleterre, ces biens ont eu le même sort que ceux des Jésuites.

LES JESUITES

Les Jésuites arrivèrent à Québec en 1625 pour aider à évangéliser les sauvages, et, dans la suite, avec l'idée d'établir au Canada un collège classique pour la haute éducation de la jeunesse.

Les premiers Jésuites qui vinrent au Canada furent: les RR. PP. Jean de Bréboeuf, Charles Lalemant et Ennemond Masse, accompagnés de deux frères de leur ordre. Ils demeurèrent durant deux ans dans l'établissement des Récollets et s'occupèrent immédiatement de faire un établissement d'éducation qui put répondre aux besoins de la bonne société de la Nou-



Les missionnaires.

velle France. Le père Lejeune arrivé à Québec en 1632, donna à l'institution une existence ostensible qui en était comme la pierre fondamentale. Les Jésuites ayant dès lors pris avec eux des petits sauvages pour les élever et les instruire, le Père Lejeune se chargea de leur éducation.

En 1635, le R. P. Lalemant commença les premières écoles régulières pour les enfants des français résidant à Québec et dans les environs.

Le R. P. Rohault consacra une somme considérable pour l'érection en 1635, du collège des Jésuites à Québec. Plus tard, après la cession du Ca-

nada ce collège servit de caserne aux troupes anglaises.

Cependant les Jésuites ont toujours tenu ou fait tenir des écoles dans leur collège à Québec jusqu'en 1776, mais alors ils furent obligés d'abandonner leur oeuvre.

Le collège des Jésuites à Québec a été pendant 33 ans le seul au Canada et a eu une existence de 138 années pendant laquelle il a formé des hommes éminents dans les arts et les sciences et qui ont rendu de grands services à la société dans la Nouvelle-France.

Le collège du Séminaire de Québec a remplacé celui des Jésuites en 1768. En mars 1800, le dernier des anciens Jésuites étant décédé, le roi d'Angleterre fit définitivement prendre possession de tous les biens des Jésuites en Canada, quoique l'Assemblée Législative voyant en 1793 que les Jésuites étaient presque tous décédés avait dès lors prudemment réclamé ces biens pour être employés à l'éducation des Canadiens suivant l'intention des donateurs.

LES URSULINES

Madame Madeleine de Chauvigny, veuve de la Peltrie, vint en Canada fonder en 1639 l'établissement des Ursulines à Québec, et la mère de l'Incarnation en fut la première supérieure.

Les Ursulines commencèrent à donner, sous des tentes, l'éducation aux jeunes sauvagesses.

Les Ursulines ne se sont guère multipliées au Canada. En 1697 elles fondèrent un établissement à Trois-Rivières. Depuis 1731, les dames Ursulines de Trois-Rivières sont indépendantes de celles de Québec.

DAMES DE LA CONGREGATION DE MONTREAL

En 1653, M. de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, absent depuis deux ans, revenait au Canada accompagné de Marguerite Bourgeois.

Marguerite Bourgeois est la fondatrice au Canada de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, cet ordre qui s'est répandu partout dans le Bas-Canada et même ailleurs.

Commencée dans une étable, cette fondation ne prit qu'en 1657, la consistance d'une véritable école qui se composait, en grande partie, de peti-



Marguerite Bourgeois.

tes sauvagesses. L'année suivante, la soeur Bourgeois s'étant rendue en France y ramenait quatre jeunes filles pour fonder la Congrégation de Montréal, et, en 1666, l'établissement avait prospéré au point de permettre à sa pieuse fondatrice d'organiser un pensionnat.

La Congrégation Notre-Dame compte aujourd'hui des quantités de couvents disséminés partout au Canada.

L'oeuvre de la soeur Bourgeois est toute canadienne, et on peut dire, en toute vérité que les Dames de la Congrégation Notre-Dame de Montréal sont les premières qui tinrent une école Normale pour former des institutrices pour l'instruction des jeunes filles.

LES HOSPITALIERES

Les premières Hospitalières, tirées de l'Hôtel Dieu de Québec en 1693 restèrent dépendantes de la maison-mère jusqu'en 1701 époque à laquelle elles se formèrent un établissement séparé et indépendant. Les Dames religieuses de cet établissement se chargent en même temps de l'éducation des jeunes filles aussi bien que du soin des malades, mais elles ne donnent l'instruction qu'à des élèves pensionnaires. Elles ouvrirent, en 1725, un pensionnat. En 1853, le nombre de leurs élèves était de 82.

LE SEMINAIRE DE QUEBEC

En 1663, Mgr Laval fonda le Séminaire de Québec et, en 1668, il établit le petit Séminaire, pour aider à donner l'éducation classique à la jeunesse du Canada. En 1700, il y avait 80 pensionnaires.

Mgr Laval a eu deux fois la douleur de voir le Séminaire de Québec incendié avant sa mort, mais il eut la consolation de laisser cette fondation appuyée sur une base solide et durable.

LE SEMINAIRE ET COLLEGE DE MONTREAL

Le Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal fut fondé en 1647 par les prêtres de l'ordre de St-Sulpice, dont le supérieur était Messire J. J. Olier. Ces prêtres vinrent à Montréal la même année ayant à leur tête M. l'abbé de Quaylus. En 1677 le roi de France leur accorda des lettres-patentes, mais le collège de Montréal qui est une fondation du Séminaire de Saint-

Sulpice de cette ville date du premier octobre 1773.

Le premier collège établi à Montréal, prit naissance dans le presbytère de la Longue-Pointe, puis fut installé dans le château Vaudreuil, bâti en 1723 à la place connue aujourd'hui par le nom de Jacques Cartier.

Mais ce château ayant été la proie des flammes en 1803, le collège de Montréal fut bâti en 1804 aux frais du Séminaire à l'endroit où nous le voyons aujourd'hui. Il fut ouvert à la jeunesse le 20 octobre 1806.

L'HOPITAL GENERAL DE MONTREAL

L'Hôpital Général de Montréal fut fondé en 1692 par trois amis, pieux laïques qui s'associèrent ensemble. Leurs noms étaient: Charron de la Barre, Jean Fredin et Pierre Leber.

Les trois amis fondèrent une communauté de frères Hospitaliers. Plus tard, ils se chargèrent de former des jeunes gens pour les métiers, et des instituteurs pour l'instruction des garçons dans les paroisses de la campagne. Ils comptaient sept écoles dont une à Batiscan, une à Trois-Rivières, une à Boucherville, une à Longueuil et une à la Pointe aux Trembles. Cependant les Frères Charrons n'ayant pas obtenu du roi la permission de prononcer des vœux, l'eurent pas tout le succès qu'ils s'étaient proposé. Après 50 ans d'existence ils cédèrent leur hospice à madame veuve d'Youville qui en prit possession sous l'habile direction des dames religieuses de la Charité dites les Soeurs Grises, à cause de la couleur de leur habillement.

LES SOEURS GRISES

Les Soeurs Grises remplacèrent les frères Charrons dans leurs oeuvres. Elles s'occupèrent surtout de donner l'instruction aux orphelins.

Madame d'Youville, la fondatrice, était née à Varennes en 1701. Après le décès de son mari, et ses deux fils ayant embrassé la prêtrise, elle ouvrit avec quelques jeunes filles pieuses une maison en 1728. En 1742, Mgr de Pontbriant approuva ce nouvel institut auquel il donna des règles qu'elles suivent encore.

Les Soeurs Grises ont maintenant des établissements partout au Canada et jusqu'aux Etats-Unis.

COLLEGE MCGILL

En 1811, l'hon. James McGill, membre du Conseil législatif du Bas-Canada, fit donation d'un magnifique terrain, sis au pied de la montagne de Montréal, pour y ériger les bâtisses nécessaires à l'établissement d'une université.

La propriété de ce terrain lui ayant été contestée par la famille de son épouse, la légalité de la donation le fut aussi, et après de longs procès passés d'une cour à l'autre en ce pays, appel ayant été fait au Conseil Privé, la décision finale fut donnée en faveur du Collège McGill.

Ce collège a été inauguré une première fois en 1835 et d'une façon plus formelle et plus solennelle en 1843.

Le collège McGill est aujourd'hui reconnu comme un des meilleurs établissements d'enseignement anglais d'Amérique.

LES FRERES DES ECOLES CHRE- TIENNES

En 1837, les Frères des Ecoles Chrétiennes arrivèrent à Montréal au nombre de quatre, dont les noms sont: Frère Aidant, Directeur de l'établissement, et Frères Adelbertus, Euverte et Rombault. Ils prirent possession du bel établissement qu'ils occupent encore en cette ville, grâce à la générosité des Messieurs du Séminaire de St-Sulpice. Les établissements de cet ordre religieux ont remplacé à Montréal les écoles primaires que les messieurs du Séminaire y faisaient tenir avant leur arrivée. Ils étaient déjà venu à Montréal en 1737 pour faire un établissement à Montréal mais l'établissement des frères Charrons sur lequel ils comptaient pour cette fin, leur ayant été refusé, ils retournèrent en France.

Le nombre des élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes est considérable, surtout à Montréal, à Québec et à Trois-Rivières, et leur ordre se multipliant rapidement le nombre de leurs établissements va constamment en augmentant.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes ont des maisons d'éducation dans toute la province de Québec et dans les autres provinces du Dominion ainsi qu'aux Etats-Unis.

LES DAMES DU SACRE-COEUR

Les Dames du Sacré-Coeur arrivèrent au Canada le 27 décembre 1842 et se fixèrent à St-Jacques de l'Achigan. Cet endroit étant trop éloigné des villes, elles vinrent en 1853 se fixer à St-Vincent de Paul, puis plus tard dans Montréal même.

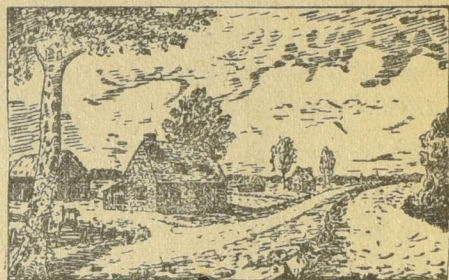
Madame Bathilde Sallion a été la première supérieure des Dames du Sacré-Coeur, en Canada.

Les Dames du Sacré-Coeur jouissent d'une grande réputation comme institutrices, et elles sont, comme telles, généralement comparées aux Jésuites dont l'un des membres est leur fondateur en France.

Elles ont plusieurs établissements aux Etats-Unis, dont deux dans la ville de New-York.

LES SOEURS DES SS. NN. JESUS ET MARIE

La communauté des Soeurs des SS. NN. Jésus et Marie fut fondée à Longueuil en 1843 par les demoiselles



Une école en 1680.

Eulalie Durocher, Mélodie Dufresne et Henriette Céré.

Cette importante institution, toute canadienne, dont Mlle Durocher fut la première supérieure, et qui compte déjà plusieurs établissements dans le pays, avait en 1853, dix ans après sa fondation, 705 élèves, tant pensionnaires, demi-pensionnaires qu'externes.

Le couvent de Longueuil a produit des sujets remarquables, des femmes de lettres distinguées parmi lesquelles nous citerons Madame T. C. Lemaire, et des centaines d'autres qui font

honneur aux lettres et à la littérature canadiennes.

ECOLE DE MEDECINE CANADIENNE

En 1843, plusieurs médecins canadiens distingués de Montréal, se réunirent pour se consacrer à l'éducation médicale, et fondèrent, pour cette fin, l'Ecole de Médecine canadienne-française qui fut incorporée en 1845.

LES SOEURS DE LA PROVIDENCE

En 1844, la communauté des Soeurs de la Providence fut érigée canoniquement par Mgr Bourget, évêque de Montréal.

La communauté de la Providence est à peu de chose près de la même nature que celle des Soeurs Grises. Mais les Dames de la Providence se livrent bien davantage à l'éducation élémentaire des jeunes filles.

Après les Dames de la Congrégation, les Dames de la Providence sont les plus répandues au Canada.

Cette communauté est toute canadienne.

LES DAMES DU BON PASTEUR

Les Dames du Bon Pasteur arrivèrent au Canada en juin 1844. Après avoir habité temporairement un établissement au faubourg Québec de Montréal, elles prirent possession de l'établissement érigé sur un terrain donné par madame D. B. Viger, et qu'elles occupent encore présentement pour servir d'asile aux filles repenties. Offrir un refuge à ces malheureuses est le but principal des dames du Bon Pasteur.

LES CLERCS ST-VIAEUR

Les Clercs St-Viateur vinrent au Canada, de Saint-Louis, Missouri, fonder le collège de Joliette.

Ils se sont multipliés rapidement au Canada et tout comme les Frères des Ecoles Chrétiennes, ils répondent très bien aux besoins du pays. Ils ont plusieurs établissements aux Etats-Unis.

LES FRERES DE SAINT-JOSEPH

Les instituteurs de l'ordre de Saint-Joseph arrivèrent au Canada en mai 1847 et s'établirent à St-Laurent, dans une maison qu'ils ont laissée depuis pour prendre possession du bel établissement qu'ils occupent actuellement.

Les Frères de l'ordre de Saint-Joseph enseignent toutes les sciences usuelles, et apprennent à leurs élèves l'agriculture pratique et les métiers. Leur mode d'enseignement est très apprécié.

LES DAMES DE SAINTE-CROIX

Les Soeurs de Notre-Dame de Sainte-Croix arrivèrent au Canada, à Montréal, en mai 1847 et prirent possession du couvent, autrefois occupé, puis abandonné par les Dames de la Congrégation.

Cette institution compte plus de vingt couvents aux Etats-Unis.

En 1853, les Dames de la Congrégation possédaient, en Canada, cinq établissements avec 233 élèves.

SECONDE ARRIVEE DES JESUITES

La seconde arrivée des Jésuites eut lieu en 1842, le 1er juin, mais leur nouveau collège ne fut fondé à Montréal qu'en 1848 par le R. P. Félix Mar-

tin. Le Collège Ste-Marie est incorporé depuis 1852.

Les Jésuites dirigent aussi le Collège Loyola pour les anglais catholiques.

SOEURS DE STE-ANNE

En septembre 1848, Monsieur Paul Loup Archambault, curé de Vaudreuil, y fit la fondation de la communauté des filles de Ste-Anne, mais les sujets qu'il réunit au nombre de 5 pour cette fondation ne firent profession que le 8 septembre 1850.

Les filles de la communauté de Ste-Anne se dévouent principalement à l'instruction des jeunes filles et s'occupent de former des institutrices pour tenir les écoles élémentaires de nos paroisses.

SOEURS DE LA PRESENTATION

En 1853, six soeurs de la Présentation venaient fonder une maison de leur ordre à Ste-Marie de Monnoir. La maison-mère est maintenant établie en la ville de St-Hyacinthe, où l'on voit en même temps un établissement des Soeurs Grises de Montréal.

Les Soeurs de la Présentation ont pris à St-Hyacinthe la place des Soeurs de la Congrégation.

LES SOEURS DE L'ASSOMPTION

La Congrégation des Soeurs de l'Assomption a été fondée à Saint-Gégoire en 1853, par Monsieur le curé J. Harper. Quatre demoiselles se réunirent sous sa direction dans l'intention de se vouer à l'instruction des jeunes filles, de former des institutrices et de se consacrer à Dieu.

La Congrégation des Soeurs de l'Assomption possède maintenant plusieurs couvents. C'est aussi une institution toute canadienne.

* * *

Depuis ce temps un nombre considérable d'Ecoles Normales, de collèges classiques, de collèges commerciaux, ont été établis soit par des prêtres, des communautés religieuses ou des laïques, et partout, dans les plus petits villages, dans les bourgs les plus éloignés l'instruction s'est fait un chemin.

La Province de Québec est au premier rang dans la Confédération Canadienne au point de vue de l'instruction.

Tout cela est dû aux hommes de coeur et au dévouement des dignes femmes qui ont consacré leur vie à la cause sainte de l'instruction au pays.

— c —

NOUVEAU MODE DE CONSERVE POUR LES ANANAS

La consommation des ananas devient de plus en plus grande, surtout depuis la prohibition, car celle-ci a donné un grand essort à la fabrication et à la vente des liqueurs douces.

Pour faciliter la consommation des ananas qui sont une des principales sources de fortune pour les planteurs des îles Hawaï, ceux-ci font maintenant des boîtes de conserves de ces fruits délicieux non seulement en tranches, mais en pulpe, écrasés ou râpés.

Les nouvelles boîtes de conserve d'ananas râpés sont en grande faveur auprès du public, car avec ces fruits ainsi préparés, les ménagères peuvent faire d'excellentes tartes, et ces fruits sont tout prêts à être employés comme ingrédients pour les "sodas" et les "sundae cups" dans les grands établissements où l'on vend de la crème à la glace.

LE FRANÇAIS, TEL QU'ON L'ÉCORCHE

Notre Revue poursuit un but récréatif et utilitaire. Nous ne nous en écartons donc pas en consacrant quatre nouvelles pages à cette rubrique: le français, tel qu'on l'écorche, dans le Québec. Les lecteurs y trouveront, présenté sous une forme facile et agréable, un résumé de toutes les fautes courantes dans nos conversations. Aucun ordre alphabétique n'est observé. Nous signalons, par une simple association d'idées, les anglicismes, barbarismes et solécismes, locutions étrangères impropres ou interversions des genres, au fur et à mesure qu'ils s'offrent à notre esprit.

Nous employons tour à tour des mots ou expressions qui n'ont rien de français et en rejetons d'autres qui le sont strictement dans la crainte de nous tromper. Dans ces petits articles à suivre, les lecteurs apprendront un peu le maniement de leur langue.

Depuis dix années, une grande campagne d'épuration, menée par les plus consciencieux de nos écrivains religieux et laïques, a soulagé notre langue du plus lourd de ses barbarismes, mais il reste encore beaucoup à faire pour qu'elle reprenne cette clarté, cette pureté, cette harmonie primitives, gâtées par trois siècles d'un obligatoire contact anglo-saxon.

Les fautes de syntaxe que nous commettons sont encore plus graves, sinon aussi nombreuses, que nos fautes de vocabulaire. Des anglicismes peuvent se glisser impunément dans la

langue française, à condition que sa syntaxe soit préservée. Ainsi, ne peuvent se comparer les dangers de l'anglicisme en France et les mêmes dangers au Canada. En France, la syntaxe est jalousement gardée par des légions d'écrivains et de linguistes qui font mauvais partie à qui veut l'estropier. Nous n'avons pas cette élite nombreuse et choisie, nos écrivains de valeur étant moins nombreux et moins écoutés. Il appartient aux professeurs chargés de l'éducation des petits, des commençants, de corriger tout de suite leur langue, mal apprise souvent dans la famille. Pour notre part, nous ne nous occuperons que des fautes de façade, celles du vocabulaire.

Les fautes grammaticales les plus légères, facilement corrigibles, celles-là, consistent en l'intervention des genres, en l'emploi improprie du masculin pour le féminin, ou du féminin pour le masculin. Il faudrait en citer cent. Contentons-nous de trois, très communes: **épisode, orteil et chambranle.**

On dit: "J'ai vu le troisième épisode..." Episode est masculin. Rares sont ceux qui emploient le mot orteil au masculin. Nous entendons partout: "Il s'est fait couper la grosse orteil", au lieu du gros orteil. On emploie le mot chambranle au féminin: la chambranle d'une porte, d'une fenêtre, au lieu du chambranle.

Ce dernier mot, le chambranle, nous en suggère un autre, maison.

Comment se décrit une maison au Canada? Enumérons-en les étages : la cave ou soubassement, le premier étage, le deuxième et le dernier étage.

En France, il y a la cave, le rez-de-chaussée, l'entresol, le premier étage, le second étage, les combles.

Pourquoi cette différence?

Laissons de côté l'entresol, la construction de nos habitations ne permettant pas souvent ce logement situé entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Mais le mot soubassement employé pour désigner la partie d'une maison qui se trouve sous le rez-de-chaussée est impropre. Le mot basement, tiré tout fait de l'anglais, l'est autant. On doit dire **sous-sol**. Le soubassement est la partie inférieure d'une construction, sur laquelle semble reposer tout l'édifice. C'est une assise comme le socle, mais de plus d'importance.

Le **rez-de-chaussée** s'emploie plus fréquemment depuis une dizaine d'années. Mais, en général, il faut avouer que presque tous disent le premier étage, au lieu de rez-de-chaussée, pour indiquer la partie d'une maison au niveau du sol. On ne trouve le mot rez-de-chaussée que dans les comptes rendus de journaux, et encore!

Le premier étage, en français académique, est ce qu'on désigne chez nous sous le nom de second étage.

Le dernier étage prend le nom de combles, qu'il soit tronqué ou plein. Le mot combles ne s'emploie qu'au pluriel. C'est le couronnement d'un édifice, la partie sur laquelle repose immédiatement la couverture. Ce sont aussi les logements situés sous le toit d'une maison. Le mot combles correspond au mot anglais "top floor".

Donc, dans la seule désignation de nos maisons, dans leur seule description, nous faisons quatre grosses fautes contre la langue. Les architectes eux-mêmes ne parlent pas mieux, pour se faire comprendre. Leurs devis regorgent d'impropriétés de ce genre.

Et combien peu de gens savent exactement ce que signifient l'allège ou l'appui d'une fenêtre, le linteau, le lambris, la plinthe.

Le mot galerie prend au Canada un sens spécial, qui serait un barbarisme en France, qui est chez nous une sorte de néologisme. Il s'emploie au lieu de **véranda**, galerie légère établie sur toute la longueur des habitations dans certains pays, dont l'Inde. Nous n'en usons pas par une espèce de respect humain, de fausse honte, la véranda étant considérée ici comme une galerie de luxe, que tous les propriétaires ne peuvent se payer.

D'ailleurs, nous parlons mal et par ignorance et par peur du ridicule. Les gens qui parlent bien sont incompris et bafoués.

Nous disons encore, mais beaucoup moins, salle à dîner pour salle à manger; chambre de bain pour salle de bains; chambre de toilette pour cabinet de toilette; les "privés" (sic) pour water-closet, mot francisé, reconnu par l'Académie; chambre aux étrangers pour chambre d'amis. Le mot "office" qui est cette partie d'une maison où l'on dispose tout ce qui dépend du service de la table, ne s'emploie pas. Nous disons "pantry", la pantry, pour l'office ou le garde-manger.

Puisque nous relevons toutes ces erreurs au décousu, il nous est bien permis de dire tout de suite que le mot "storage" se traduit en français, chose que nous semblons presque tous

ignorer. Au lieu de dire : "J'ai mis tout mon mobilier en storage", pour-quoi pas : "J'ai mis tout mon mobilier au garde-meuble ?" Le mot **garde-meuble** s'emploie couramment en France.

Nous reviendrons à l'occasion à l'article "maison".

En lisant un journal français des Etats-Unis, nous relevons un article de Pierre Mille sur l'anglicisme en France et sur la manière anglaise d'estropier le français. Voilà deux questions qui n'ont rien de nouveau dans le Québec, où pleuvent les anglicismes et où les Anglais n'ont pas plus de respect pour le français que pour le dernier jargon nègre.

"C'est un phénomène singulier, écrit-il, que cette manière de nos voisins (les Anglais) d'estropier le français. Il semble qu'ils ne puissent faire autrement. C'est ainsi que leurs cordons bleus, ont emprunté à notre vieille cuisine un entremets qui s'appelait chez nous **le blanc-manger** ; mais ici le nom ni la chose n'y ressemblent plus. La chose est devenue chez eux une sorte de gélatine inco-mestible ; le nom s'est transformé en **blanc-mange**, qui est hideux et ne signifie rien."

Au Canada français, ce n'est guère mieux et M. Pierre Mille serait encore plus furieux, si on le lui disait. Le **blanc-mange** se dit chez nous d'un dessert, sorte de crème gelée. Cependant, depuis une dizaine d'années, il faut convenir que le mot **blanc-manger** figure agréablement sur la plupart des menus de nos restaurants français.

Aussi, en recherchant le mot exact, tombons-nous souvent dans l'excès. Certains puristes redoutent l'emploi de mots bien français, dans la crainte

de se tromper, et ainsi gardent les gens dans l'ignorance. L'an dernier, une revue littéraire de Montréal ordonna une grande enquête pour baptiser d'un nom français les "maisons à appartements". Les réponses arrivèrent nombreuses, inexactes, exagérées, affolantes, tristes même. Le vieux mot **maison de rapport** était là qui attendait d'être utilisé et dont personne ne voulut. Une maison de rapport, c'est-à-dire un immeuble dont la location donne des revenus au propriétaire, voilà l'article.

Avant de noter quelques fautes de syntaxe, bien qu'ayant promis de ne le point faire, nous nous arrêterons au mauvais emploi du mot **méchant**. On dit à tort : "Il fait méchant, aujourd'hui" "Ce plat est mauvais". Cependant, pour exprimer qu'une chose ne vaut rien en son genre, on peut dire : une méchante viande.

Et cette lugubre formule : "Vous a-t-on répondu". Quelle atrocité ! Le verbe répondre, au participe passé, donne "répondu". Vous a-t-on répondu ?

Il serait préférable d'user d'une expression plus française, comme celle-ci : "On s'occupe de vous ?" ou "S'occupe-t-on de vous ?"

De même au téléphone, pourquoi ces demoiselles, au lieu de nous prévenir que "la ligne est engagée" ne nous disent-elles pas simplement que la communication "n'est pas libre" ?

Et cet autre charabia : "Ça regarde mal", traduit de l'anglais "it looks bad". "Cette petite fille court après les garçons, ça regarde mal." Disons plutôt n'importe quoi : "Cette affaire a mauvaise mine, mauvaise apparence ; elle ne sent pas bon, etc."

Nous terminons avec un échantillon de notre mauvais parler, poussé à l'excès : "Habillée comme qu'elle est,

laide comme qu'alle est, qu'a rise donc d'elle, avant qu'a rise des autres"... Comme on le voit, il y a quelque chose à faire!

* * *

N. B.—Nous nous ferons un plaisir de répondre dans la "Revue" à tous les lecteurs et lectrices qui nous consulteront sur l'emploi judicieux ou erroné de tous mots et locutions dont ils ignorent ou redoutent l'usage. Les communications de ce genre doivent être adressées à "Jean Limoges, La Revue Populaire".

—o—

TESTAMENTS ORIGINAUX

Un nommé Sapène vient de léguer par testament, au roi d'Espagne, tous ses biens. Comme la succession est de peu d'importance, cela amusa fort le bon roi, mais cela amusa moins les héritiers légaux qui ont dû faire grise mine, et cela se comprend. Avoir des héritiers presque dans la misère, et donner le peu de fortune que l'on possède à un roi, c'est l'acte d'un original et d'un orgueilleux qui veut faire parler de lui.

Mais il se trouve des gens assez originaux pour faire des testaments bizarres et très amusants.

L'abbé de la Rivière, entre autres, laissa un testament des plus curieux dont voici deux dispositions:

Art. 14—Je ne lègue rien à mon maître d'hôtel, parce qu'il y a dix-huit ans qu'il est à mon service.

Art.—Je lègue cent écus à qui fera la meilleure épitaphe sur moi.

Vous pensez que le nombre d'épithètes fut copieux, car les poètes de ce temps n'étaient pas plus riches que ceux d'aujourd'hui. C'est à Maynard que furent attribués les cent écus pour ce dizain :

Ci-gît un très grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours
[très sage...

Je n'en dirai pas davantage;
C'est trop mentir pour cent écus.

L'épitaphe se terminait en épigramme.

Par testament encore, Vaugelas vendit son cadavre dans le but de payer ses dettes!

Et que dire de ce peintre hollandais qui avait fondé une dot à donner chaque année à une fille du village, sous la condition que, le jour des noces, le marié et la mariée viendraient danser sur la fosse? Pensait-il troubler leur bonheur par cette obligation macabre?

Naturellement, les pince-sans-rire se mettent de la partie et les mystifications posthumes ne manquent pas. Il y a quelques années, à Lyon, un médecin fut avisé que, de par testament de l'une de ses patientes, un petit meuble vétuste, un "bonheur-du-jour", avec ce qu'il renfermait lui était dûment légué. On ouvrit: il ne s'y trouvait que les potions et les pilules prescrites depuis je ne sais combien d'années par l'homme de l'art. On devine la grimace du légataire devant cette manifestation un peu gênante pour son amour-propre professionnel.

Mais la palme de l'humour revient à cet avocat de Colmar qui légua à un hôpital de fous, une somme fort rondelette, accompagnée de cette mention:

"J'ai gagné cet argent avec ceux qui passent leur vie à plaider: ce n'est donc qu'une restitution."



CHOSÉS ET INVENTIONS NOUVELLES

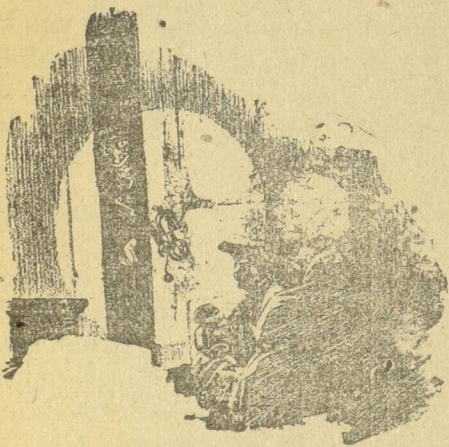
L'AVERTISSEUR PORTATIF

Les chambres d'hôtel sont souvent envahies par des malandrins pendant la nuit. Une porte sous clef ne constitue pas une protection suffisante contre un voleur expert en son art qui, une fois dans la pièce, peut chloroformer son homme en une seconde ou l'attaquer s'il s'éveille.

au bouton de la porte par un ressort à crochet. C'est une cloche au-dessus de laquelle se trouve une boule métallique reliée par une chaînette à une roue dentelée qui, mise en mouvement, fait sonner la cloche. Avant de se mettre au lit, le voyageur donne au ressort quelques tours de manière à le déclancher, au moment où le voleur tourne le bouton extérieur de la porte.

—o—

PARTENAIRE ARTIFICIELLE POUR APPRENDRE LA DANSE



L'appareil avertisseur que nous offrons à nos lecteurs est portable et d'un maniement facile. Le voyageur l'emporte dans sa sacoche ou sa valise et tout ce qu'il a à faire en prenant sa chambre est de le fixer au bouton de porte de façon à se mettre à l'abri des nocturnes importuns. L'avertisseur est solidement attaché

Voici une nouvelle invention assez pratique qui rend de grands services aux jeunes gens désireux d'apprendre la danse. Elle consiste comme on peut le voir dans la vignette en une personne artificielle qui sert de partenaire à l'élève. La main droite de l'élève est attachée à une courroie fixée dans le dos du mannequin qui, grâce à la toilette dont il est revêtu, à sa jolie figure de cire et à sa coiffure, a l'apparence d'une vraie jeune fille.

Au moyen d'une mince barre d'acier enfilée dans un tube, et qui pénètre jusqu'au bas de ce tube, on peut élever le mannequin à volonté, pour le mettre à la hauteur désirée.

A l'extrémité du tube est fixée une coupe métallique renversée dans laquelle se trouve une boule en bois. Tout en étant maintenue dans la coupe métallique de façon à ne pas pouvoir s'en échapper, cette boule est mobile, et tourne avec facilité sur le



plancher, ce qui permet au mannequin de suivre tous les mouvements de l'élève.

Quand on ne se sert pas du mannequin on le fixe après un support spécial placé dans un coin de la salle.

—o—

PLUSIEURS DECOUVERTES RECENTES, IMPORTANTES AU POINT DE VUE INDUSTRIEL

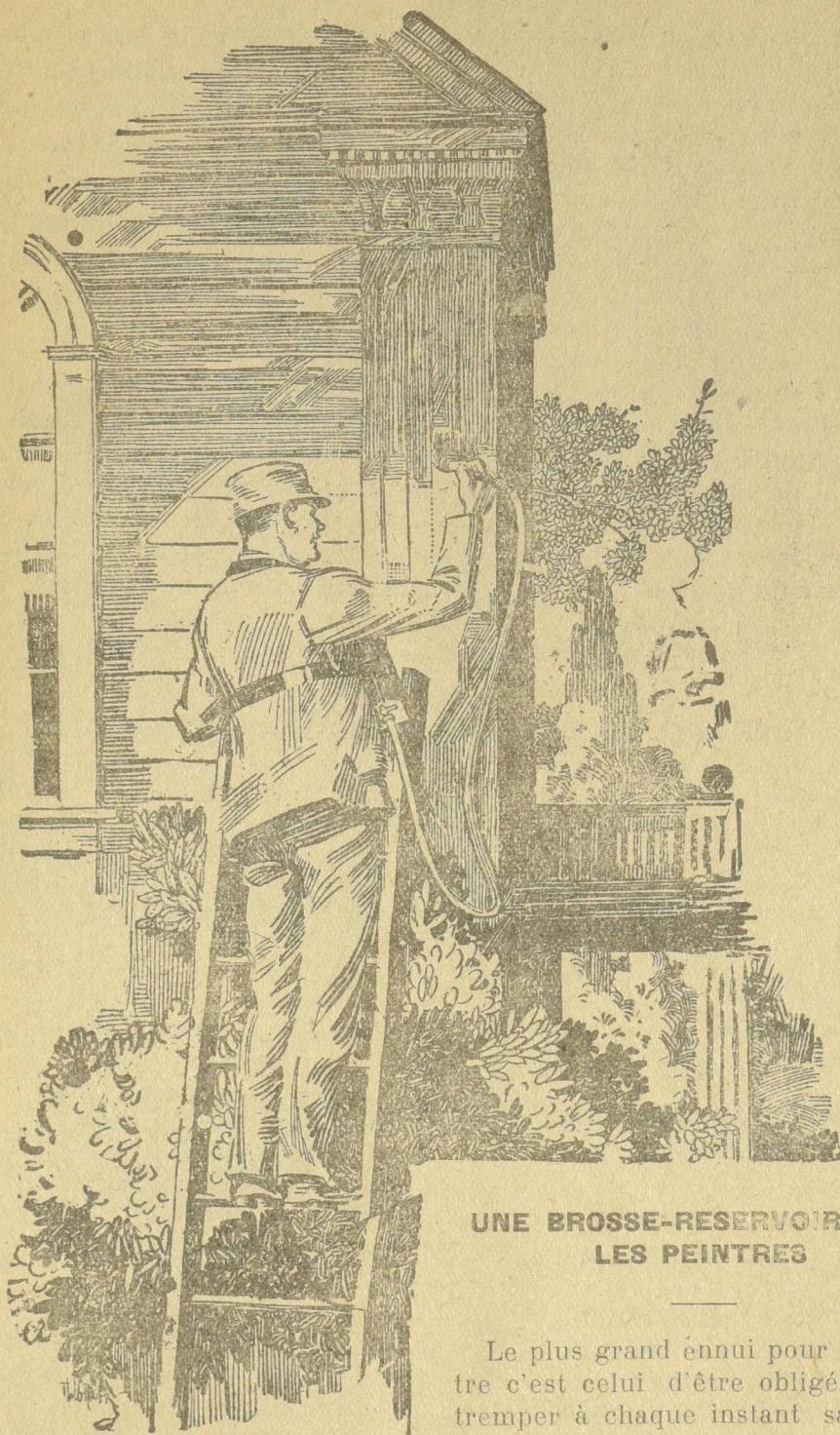
On a découvert récemment près de Sulphur Rock, Arkansas, un important gisement de platine. Si les rap-

ports des chimistes sont exacts, l'Arkansas peut devenir une des principales régions pour la fourniture du platine si nécessaire à la bijouterie; cet Etat possède déjà des mines de diamants d'une certaine importance.

On a découvert aussi dans le comté de Clark, Nevada, une montagne du minerai duquel on extrait le borax. On estime à 500,000 tonnes le minerai que l'on peut extraire de cette montagne, c'est dire que, pendant de nombreuses années à venir, l'on pourra extraire du minerai de cette montagne tout le borax dont on fait un si grand usage dans l'industrie. Cet immense gisement a environ 3000 pieds de longueur et 500 pieds de hauteur; quant à la profondeur du gisement, elle ne peut être déterminée avant les sondages.

Dans une des îles inhabitées de l'archipel "Lookoo", qui s'étend comme une longue chaîne d'îles, au sud du Japon, on a mis à jour de vastes dépôts de phosphore.

Le Ministre de l'Agriculture des Etats-Unis a annoncé également la découverte dans le sol, d'une nouvelle sorte d'argile, à laquelle on a donné le nom de "Ultraclay". Quand cette sorte d'argile est sèche elle a un aspect résineux, et, quand elle est mouillée, un aspect gélatineux, elle est presque semblable à la terre à modeler dont se servent les sculpteurs. Elle a toutes les apparences du silicate d'alumine. Avec un mélange de 9 dixièmes de sable, et 1 dixième de cette argile, on fait des blocs qui, une fois secs, sont aussi résistants que des blocs de ciment; malheureusement ses blocs se désagrègent s'ils sont mouillés.



UNE BROSSER-RESERVOIR POUR LES PEINTRES

Le plus grand ennui pour un peintre c'est celui d'être obligé de retremper à chaque instant sa brosse dans le pot à peinture. Frederick Miller, de Silver, Ta., vient d'inventer un

appareil très simple qui fait disparaître cet inconvénient.

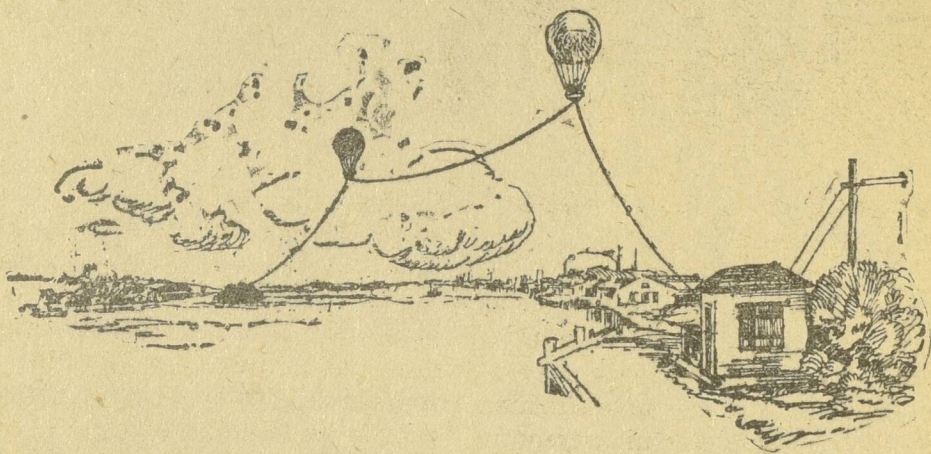
La peinture est contenue dans un récipient en caoutchouc que le peintre attache sur sa poitrine au moyen de deux courroies, une passant autour de son cou, et l'autre autour de son corps pour maintenir stable le récipient. Sur le devant et sur l'arrière du récipient se trouvent adaptées deux plaques de métal auxquelles sont fixés de forts ressorts destinés à forcer la peinture à sortir du récipient en passant par un tube de caoutchouc. L'extrémité du tube pénètre dans le manche de la brosse et quand l'on ouvre la valve, la peinture passant par le tube arrive à la brosse.

Le manche de la brosse comporte un ressort d'arrêt qui permet au peintre de ne laisser couler la peinture sur les crins de la brosse que lorsque cela est nécessaire; il n'a pour cela qu'à appuyer son pouce sur un bouton, et de cette manière il peut régler d'une façon parfaite l'arrivage de la peinture.

Le tube qui amène la peinture jusqu'aux crins de la brosse se divise en trois branches ouvertes à leur extrémité, et réparties en trois endroits parmi les crins, de façon à ce que la peinture se répande uniformément sur tous les crins de la brosse.

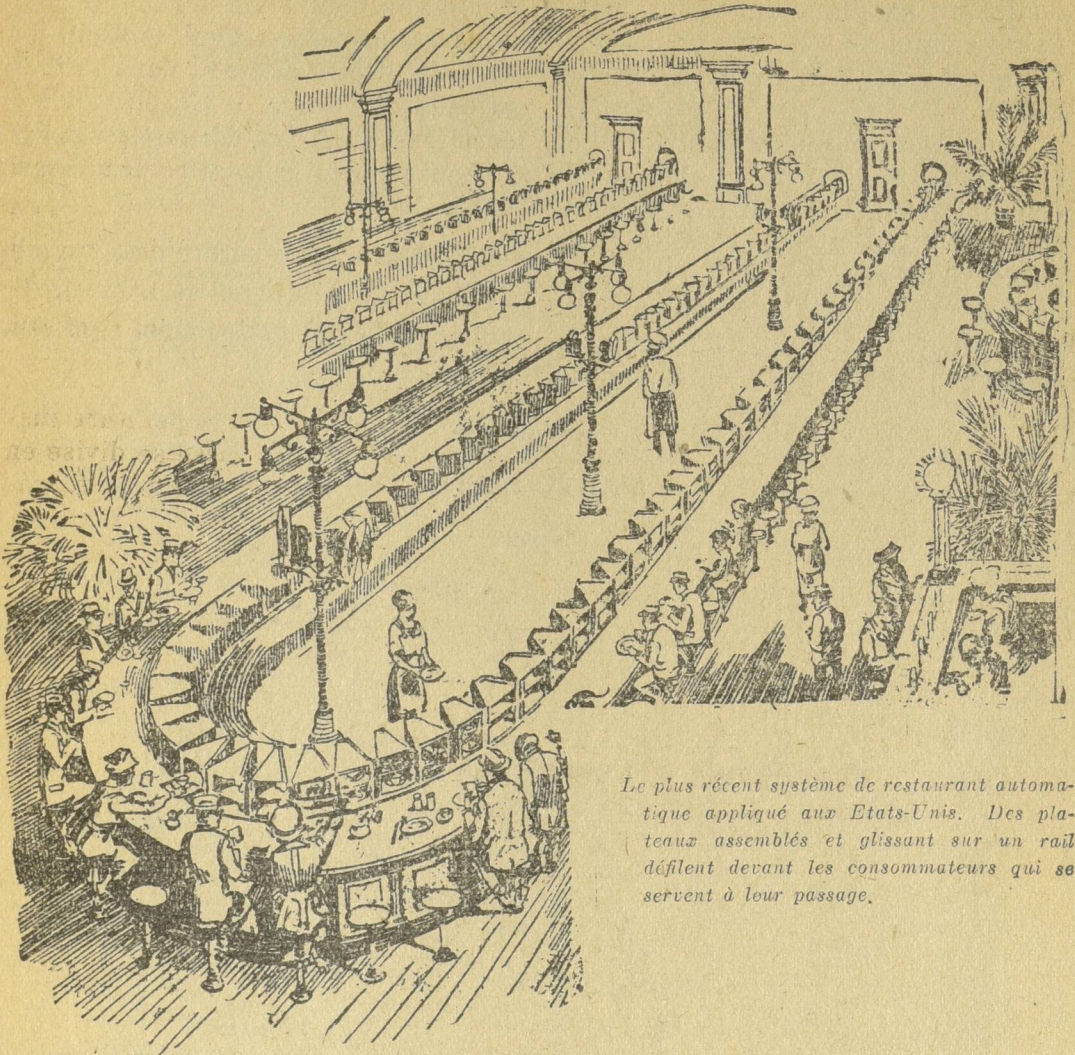
— 0 —

DES BALLONS TRANSMETTEURS D'ELECTRICITE



Un ingénieur américain a trouvé l'idée un peu extraordinaire et difficilement pratique d'appliquer les ballons à la transmission de câbles électriques dans les endroits où les poteaux et stations ordinaires ne peuvent servir. Ce moyen est bon si on

l'emploie à la transmission des lignes d'une île à une autre, ou de la terre ferme à une île isolée. Naturellement cette invention n'a pas encore été éprouvée par un essai définitif. Il se peut que son utilité ne soit pas absolument contestable.



Le plus récent système de restaurant automatique appliqué aux Etats-Unis. Des plateaux assemblés et glissant sur un rail défilent devant les consommateurs qui se servent à leur passage.

RESTAURANT AUTOMATIQUE MODERN-STYLE

Tous connaissent ce plat tournant que l'on surnomme, en Angleterre et aux Etats-Unis, "une paresseuse Suzanne". Bien qu'il se retrouve sur bien peu de tables aujourd'hui, personne n'a oublié les services qu'il rendait, dans ses beaux jours.

Une "paresseuse Suzanne" est un plat circulaire, tournant sur lui-même, que l'on place au milieu d'une table de salle à manger. Tous les hors-

d'œuvres, assaisonnements et accessoires prennent place sur ce tourniquet d'abord, en forme de gros huilier: beurre, lait, sucre, fruits, etc. Toutes les personnes de la table, voulant quelqu'un de ces articles, font tourner le plat et se servent. C'est un garçon de table automatique.

Un restaurateur vient d'imaginer un "cafeteria automatique", basé sur le même principe. C'est une extension de la "paresseuse Suzanne", de l'idée, tout au moins, le service de table étant fait par une série de boîtes

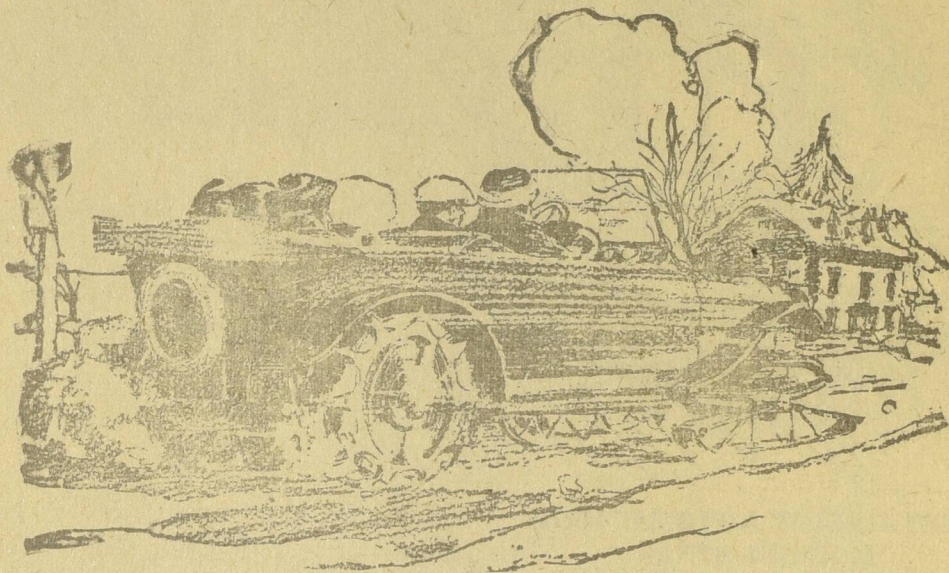
contenant les plats du menu, boîtes fixées à une chaîne sans fin, autour d'une voie qui a la forme d'un ovale effilé.

Représentez-vous cinquante ou cent consommateurs, attablés à un comptoir oval. Les boîtes — ou cabarets — chargées de victuailles vous passent lentement sous le nez. Chacune a une porte de verre qu'on ouvre pour prendre un morceau de tarte, un sandwich, une tasse de café, etc. Le

client voit dans l'une des boîtes quelques bonnes choses qui excitent son appétit: il jette un sou dans la boîte et celle-ci s'ouvre. Il n'a plus qu'à se servir. La chaîne se déroule assez lentement pour lui permettre de se servir ainsi.

La chaîne va se perdre dans un mur de l'autre côté duquel se trouvent les cuisines. Là, les boîtes vides sont remplies.

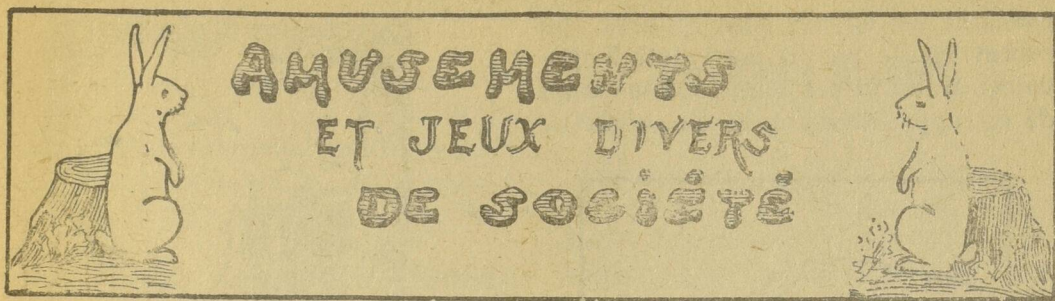
L'AUTO-SLEIGH



Un jeune ingénieur américain vient d'imaginer la conversion d'une automobile ordinaire en un demi-traineau. La vignette qui l'illustre n'exige aucun commentaire. Les roues d'avant sont enlevées et celles d'arrière (qui restent) disposées de façon à garder l'équilibre avec les deux patins. L'arrière de la voiture est surélevé pour permettre aux crampons de s'agripper au sol et pour don-

ner à l'automobile la pente ou inclinaison nécessaire à l'accélération de la vitesse.

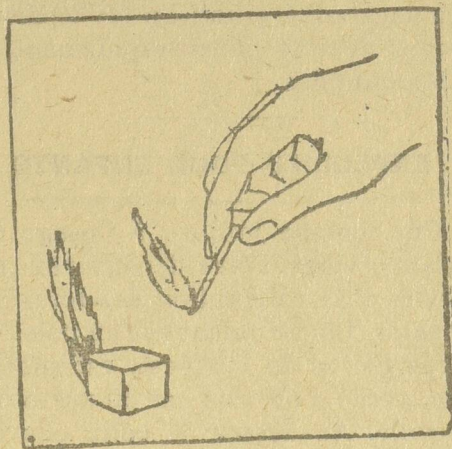
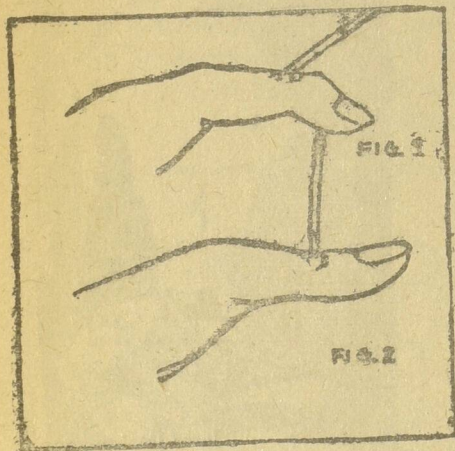
Cette invention vient tout de même en retard, car nous connaissons un jeune homme de Sainte-Rose, comté de Laval, M. Laplante, qui imagina, il y a plus d'un an, le même modèle d'auto-sleigh, dont il se servit heureusement pour parcourir de longues distances.



UNE ALLUMETTE SUR LE POUCE

Balancer une allumette sur le dos du pouce semble une chose impossible. Ce n'est guère malin pourtant; il n'y a qu'à savoir le truc. La phalange du pouce est rentrée et le bout de l'allumette est placé dans l'un des plis

rez flamber lentement en donnant une jolie couleur bleue. Quand les spectateurs veulent en faire autant, ils n'y arrivent plus, le sucre ne s'allume pas. Pour accomplir ce mystère, l'un des coins du morceau de sucre est secrètement frotté aux cendres d'un cigare ou d'une cigarette. Il prendra feu



détendus par l'effort. Puis, le pouce est raidi et l'allumette se tient dans le faux pli ainsi resserré, alors qu'il ne suffit plus que d'un petit mouvement de la main pour la tenir debout.

alors au contact de l'allumette. Mais ceux qui ne connaissent pas ce secret ne peuvent en faire autant.

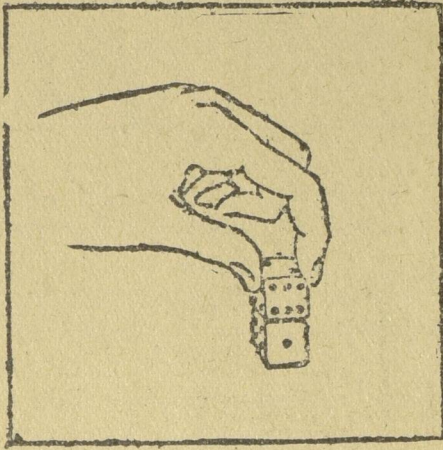
UN MORCEAU DE SUCRE ILLUMINE

Maintenant que le prix du sucre a baissé, on peut se permettre le petit tour suivant: Approchez une allumette d'un carré de sucre et vous le ver-

LE DÉ AIMANTÉ

Prenez une paire de dés et placez les cinq côtés de l'un contre les cinq côtés de l'autre. Ceci fait que les dés sont magnétisés et restent pris ensemble. Ce tour ne réussit que si les bon-

nes facettes du dés sont réunies. Le secret réside en un petit détail que voici: Mouillez les cinq facettes d'un dé et rapprochez l'autre du premier.



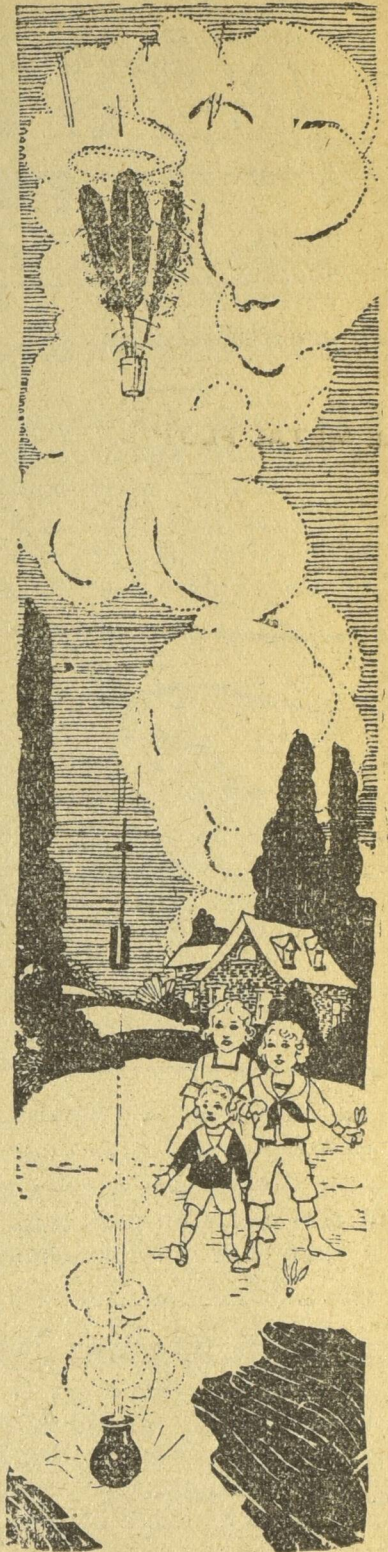
Les deux adhéreront. En les séparant, séchez avec le pouce rapidement les côtés humides.

— 0 —

EXPLOSIFS POUR ENFANTS

Une bombe-joujou, à l'usage des enfants, vient d'être découverte, qui servira à la célébration des fêtes nationales. L'instrument est en bois. Le corps même de l'explosif est sphérique, percé d'un trou par où passe une cheville. Au-dessus de cette cheville ou bouchon, se trouve une baguette qui traverse un disque, lequel est à son tour surmonté d'une tête de caoutchouc. Cette tête est taillée en forme de bouchon et percée aussi pour donner place à la baguette. En plus, ce bouchon est coiffé de trois plumes. Deux ou trois capsules en papier sont placées au fond de la bombe. Puis la cheville est avancée dans le trou de façon à ce que l'une de ses extrémités entre en contact avec les capsules.

L'enfant n'a plus qu'à la lancer en l'air ou à la laisser tomber sur le pa-

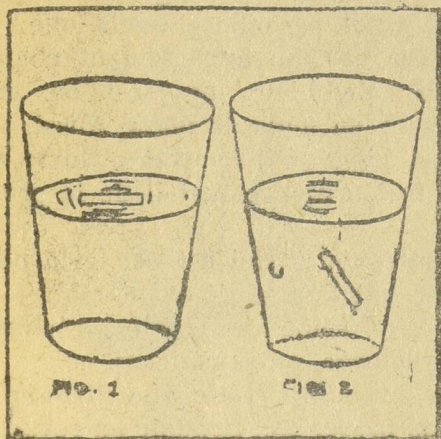


vé. Le choc fait exploser les capsules et le déplacement lance à une altitude remarquable le bouchon coiffé de plumes. Puis le bouchon retombe mollement par terre, les plumes en l'air, cette fois.

Cet explosif n'offre naturellement aucun danger et tous les enfants peuvent s'en servir impunément à condition d'être prudents...

LE METAL FLOTTE SUR L'EAU

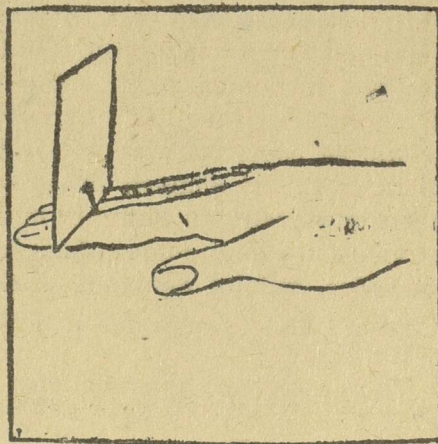
Un petit morceau de métal qui flotte sur l'eau quand il est bien placé dans un verre constitue réellement une curiosité. Mais si le même disque métallique est déposé sur l'eau par un spectateur, il coule aussitôt, et la même expérience constitue un mystère. En réalité, il n'y a pas qu'un morceau



de métal, mais bien deux. L'un est en aluminium et l'autre en étain. Le dernier, en étain ou en ancien, est dissimulé dans un mouchoir. Après que le disque en aluminium a flotté et que quelqu'un veut à son tour tenter l'expérience, le prestidigitateur amateur soustrait le bon disque et donne au spectateur le second, le disque en acier qui coule tout de suite au fond du verre.

LA CARTE DEBOUT

Balancer une carte à jouer ou une carte de visite sur le dos des doigts semble être une chose impossible, qui devient toute simple cependant, avec le secret. Mettez une épingle entre les doigts du milieu de la main, la pointe



en bas. La carte repose ainsi sur l'épingle qui ne paraît pas du tout si vous reposez votre main sur le coin d'une table. Quand vous enlevez la carte pour indiquer que votre expérience n'est basée sur aucun truc, vous laissez glisser l'épingle qui tombe par terre sans bruit.

SAFETY FIRST !

Un ami, (laissant le bureau avec un courtier).

—Mais vous ne fermez pas votre coffre-fort.

Le courtier—Jamais je ne le ferme. Il me coûte \$240, et je ne veux pas que les voleurs le brisent pour le peu d'argent qu'il contient.

LE FAUX COUSIN

Nouvelle pour jeunes filles romanesques.

Sidoine Apollinaire pressa du doigt le timbre crasseux qui se trouvait sous son nez, sur le chambranle de la porte close du concierge. Il entendit d'une oreille crispée la sonnerie électrique se répercuter au fond de la cuisine. L'huis s'ouvrit brusquement en encadrant un homme, maigre et vieux, les deux mains chargées de poubelles, qui lui demanda d'une voix cassée: "Qu'est-ce qu'y a pour vous, Monsieur?"

— Vous avez un appartement à louer?

— Oui, au troisième.

— Combien de pièces?

— Deux, en comprenant la cuisine et la salle de bains.

— ???

— Non, je m'exprime mal, trois, un immense boudoir, la cuisinette et la salle de bains.

— Bon, ça vaut mieux comme ça, dit Sidoine, remis d'une étrange émotion et d'une forte envie de pleurer, de rire ou de se fâcher.

— Peut-on le voir?

— Mais, certainement; le temps de déposer mes vidanges dans la cour et je suis à vous.

Sidoine Apollinaire enjamba les trois escaliers à la suite du concierge qui lui apprit en route que l'appartement était muni du téléphone, de toutes les appliques électriques, de l'eau courante, froide et chaude. L'eau chaude faisait bien défaut quel-

quefois, mais quant à l'eau froide, il y en avait toujours à discrétion, surtout à l'heure de la barbe ou du bain!

Le boudoir n'était réellement pas mal, comptant jusqu'à huit pieds par dix. La cuisinette consistait en un placard d'un pied de profondeur, complètement rempli par un petit poêle à deux réchauds et la salle de bains comportait un bain, un bain véritable, ce qui semble extraordinaire à première vue, le tout pour \$75 par mois. Une bagatelle!

Ce n'est pas chose facile que de dégoter un bon appartement chaud, (sans calembour, croyez-m'en, ami lecteur) au mois de mars. Aussi, Sidoine, bien qu'il trouvât le loyer un peu fort, s'empressa-t-il de le prendre.

— Depuis quand est partie la personne qui l'occupait avant moi?

— Une semaine, à peine, répondit le concierge, en se retirant.

La première chose que fit Sidoine fut de passer son boudoir en revue et de s'étonner devant le nombre incalculable de portraits de femmes qui s'y trouvaient. Les murs en étaient littéralement tapissés. Tous portaient la dédicace suivante: "A Georges Burron, sincères amitiés".

— Ce que mon prédécesseur en ce logis avait de vogue, ne put s'empêcher de penser le nouvel occupant. Salomon aurait voulu orner tous les murs de son palais des photographies

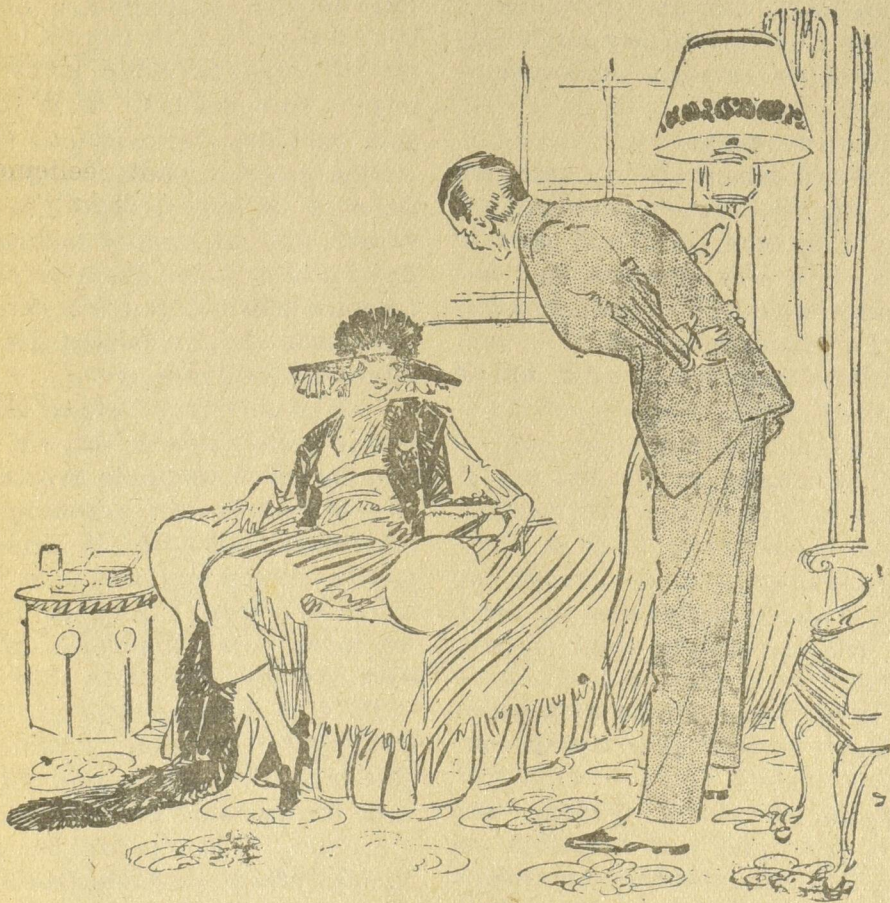
de ses nombreuses concubines qu'il n'en aurait pas trouvées autant que cet étonnant Georges Burron, qui doit être un rude don Juan!

Et il employa l'avant-midi à les enlever une à une, les jetant toutes dans un coin. Pendant qu'il faisait ce travail ingrat, la sonnerie du téléphone ne faisait que tinter à ses oreilles. C'était, à chaque appel, une voix

R-i-n-g !

—Allo, c'est à Georges que vous voulez parler, sans doute. Eh! bien, il est mort hier, votre Georges, et ne me rabattez plus les oreilles avec son sale nom.

Une petite voix fluette, gentille, délicieuse, s'excusa. Sidoine en fut frappée comme par la voix des anges.



de jeune femme demandant à parler à Georges. A bout de patience, il se promit de répondre à la prochaine que Georges Burron, l'ex-proprétaire de l'endroit, était mort et enterré depuis la veille et que son remplaçant avait trop de travail à faire pour se laisser importuner par toutes ses anciennes amies.

Un charme indicible troublait son cœur.

—Je regrette, continuait la voix, je suis sa cousine, Jacqueline Printemps. Il m'aurait tant fait plaisir de le voir, depuis le temps que ma mère m'en parle. Imaginez que nous ne nous étions pas vus depuis la tendre enfance.

Sidoine ne pouvait laisser passer une pareille occasion. Changeant son jeu: "Je ne veux pas pousser ce vilain tour plus loin, reprit-il, je suis bien votre cousin Georges. Comme c'est gentil à vous de m'appeler ainsi, après une si longue absence! Toujours jolie, sans doute?"

—Vous rappelez-vous un peu ma figure?

—Comment l'aurais-je oubliée? Vous êtes de celles qu'on n'oublie jamais, dont on emporte le souvenir dans la tombe.

—Vilain moqueur!

—C'est méchant de ne pas me croire. Rappelez-vous seulement nos plaisirs d'enfance, l'ardeur que je mettais, tout jeune encore, à vous embrasser, quand je perdais mes gages à la "chaise honteuse".

—Allons donc, vous avez oublié tout cela, j'en suis sûre.

—Pas le moins du monde. Les petites filles comme vous n'ont pas la mémoire de ces choses charmantes. Mais nous, amoureux forts et silencieux, quand une fois seulement une flamme d'amour s'approche de notre coeur, elle le consume tout entier. Jacqueline, aussi bien le dire tout de suite, je vous aime depuis ma première enfance, je vous aime depuis toujours.

—Je me souviens qu'un jour, que nous nous tenions tout près l'un de l'autre, hésitants, troublés, mes mains prirent les vôtres et mes yeux se fixèrent sur les vôtres en un long regard d'amour.

—Vous parlez de mes yeux. De quelle couleur sont-ils?

—Ils sont merveilleux, vos yeux sont merveilleux, c'est tout ce que je puis dire. Mais ne perdons pas ainsi à bavarder un temps précieux que nous

pourrions employer mieux en nous voyant tout de suite. Rencontrez-moi dans un quart-d'heure, au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis. nous dînerons ensemble chez un Grec, un Américain, un Espagnol, un Canadien, un Arabe ou un Français. Ça m'est parfaitement égal. Tout ce que je désire, c'est que nous dînions ensemble, tout de suite. J'ai une hâte folle de vous voir et puis... j'ai beaucoup d'appétit. Et ils prirent tous deux un petit repas adorable, arrosé du vin le plus empoisonneur de la Commission des Liqueurs.

Une semaine passa. Jacqueline et Georges (le faux Georges) se retrouvèrent dans un coquet boudoir, parfumé aux pastilles d'encens oriental. La jolie cousine croquait des chocolats devant lui, en faisant des petites mines d'enfant dissipée.

—Maman serait furieuse de savoir que je prends ainsi le thé, à cinq heures, parfaitement seule avec vous.

—Mais ne sommes-nous pas cousins? Quel mal y a-t-il à ce qu'un cousin comme moi prenne le thé avec sa petite cousine? Non, vraiment, votre mère aurait mauvaise grâce de s'en offenser.

Puis, à brûle-pourpoint, le faux Georges lui demanda: "Allons, cousine Jacqueline, dites-moi, approuvez-vous les mariages entre cousins?"

—Non, fut la réponse, brève, tranchante, presque méchante.

—C'est bien dommage, fit-il, avec un air qu'il s'appliqua à rendre d'une tristesse olympienne.

Puis, après quelques instants de silence:

—Cousine, j'ai une grosse confession à vous faire. Je suis un mécréant, un bandit, un monstre. Quand je vous aurai dit la vérité, vous me méprise-

rez pendant toute votre vie et je l'aurai bien mérité. Je ne suis pas votre cousin Georges, mais un simple individu qui osa exploiter la parenté que vous avez avec lui. Maintenant que je vous ai tout dit, chassez-moi!

—Mais mon pauvre ami, votre confession ne m'apprend rien du tout. Je sais depuis le premier jour que vous n'êtes pas mon cousin.

—Comment, vous saviez? vous saviez, et cependant...

— Et cependant, j'acceptai que vous me fissiez la cour. Georges Burron est une femme; elle est donc ma cousine. Ignorant son départ de la ville, je l'appelai comme je faisais souvent et c'est vous qui m'avez répondu. J'ai compris qu'elle avait sous-loué son appartement. Ma cousine imagine et exécute des robes pour les artistes de théâtres et de cafés-concerts; ce qui explique pourquoi vous avez trouvé tant de photographies signées d'actrices dans votre boudoir...

—Mais alors, Jacqueline, puisque nous ne sommes plus parents...

—Je vous permets de me demander ma main.

Jean LIMOGES.

—o—

COLIS POSTAL HUMAIN

Un Américain, un peu perdu dans Londres où il était de passage, entra dans un bureau de poste pour demander son chemin. C'est une idée qui ne nous serait pas venue: on a parfois tant de peine à obtenir de la gent administrative les éclaircissements qui sont de sa compétence qu'on ne doit

guère s'attendre à en tirer des indications qui manifestement ne la concernent pas. Mais il y a postières et postières; celle de Londres était en humeur de causer. Avec le plus aimable sourire, elle dit à l'étranger quelles rues il devait suivre: "Au reste, ajouta-t-elle, je puis faire beaucoup mieux; je puis vous expédier par colis postal à votre domicile." L'Américain crut avoir mal compris; à New-York, pays de toutes les nouveautés, le colis postal humain est encore inconnu; comment supposer que la vieille dame qui s'appelle l'Europe, précède le jeune monde dans la voie du progrès? Mais la demoiselle des postes ne lui laissa pas le temps d'exprimer sa surprise: "Donnez-moi, Monsieur, votre nom et votre adresse; je vous expédierai chez vous par colis express. C'est six pence, par mille."

Ainsi dit, ainsi fait. La postière, remplissant une formule, y apposa des timbres; quelques instants plus tard, un porteur, ou si l'on veut un guidé, prenait possession du colis vivant inscrit sur cette formule et le conduisait à l'adresse indiquée.

Six pence par mille, au change actuel, c'est peu de chose quand on vient d'Amérique: même pour un Français, c'est encore bon marché. Et au prix de cette somme modique, que de temps, d'erreurs et d'ennuis épargnés! Ce service de colis humains fonctionne, paraît-il, depuis quelque temps à Londres; il doit bien fonctionner puisque le "Daily Mail" assure qu'à différentes reprises, il y a eue recours pour expédier ses reporters, gens qui, par état, ont besoin d'aller vite et que les directeurs choisissent de préférence alertes, allants, habiles à se débrouiller.

LA SURPRODUCTION DE L'ACIER EN FRANCE

Un savant français, M. Basset, vient de révolutionner l'industrie en découvrant le moyen de produire l'acier, c'est-à-dire de donner à l'acier sa forme définitive, cinq heures après l'exploitation du minerai de fer.

Depuis de nombreuses années, les métallurgistes ont rêvé d'un procédé direct pour produire l'acier, procédé éliminant le convertisseur Bessemer. Plusieurs méthodes ont été essayées, mais le procédé Basset est réellement le premier qui donne des résultats pareils.

Dans les hauts-fourneaux, destinés à fondre le minerai de fer à une haute température, la somme de charbon consommé est beaucoup plus grande à la somme théoriquement requise pour réduire le minerai. Le résultat est que le fer fondu, qui dissout le carbone aussi facilement que l'eau dissout le sucre, absorbe une quantité excessive de cet élément, lequel doit être brûlé par le procédé Bessemer avant que soit formé l'acier. En d'autres termes, le fer est chargé de trop de carbone, et alors l'excès de carbone ou charbon est consommé lentement. Cela est long, très long, et fort coûteux. Basset a résolu ce problème en mêlant le minerai de fer avec de la pierre à chaux, dans un fourneau rotatif. Donc, pas de charbon. Mais, par contre, ce fourneau chauffe à 1800° F, température obtenue par le passage de l'air au travers de cornues en brique chauffées par les gaz produits par le fourneau lui-même, ce qui prouve que la combustion n'est qu'à demi complète en la présence du fer. Cependant la chaleur du fourneau est amplement suffisante

pour fondre le fer qui est coulé en la manière ordinaire.

Grâce à ce nouveau procédé qui demande à être parfaitement compris, une étude beaucoup plus détaillée, l'acier est tiré du minerai de fer en cinq heures, tandis que l'ancienne méthode au haut-fourneau demandait trente heures.

La production de l'acier est ainsi doublée et quadruplée à un coût infiniment moins élevé. C'est peut-être la plus grande découverte du siècle.

—o—

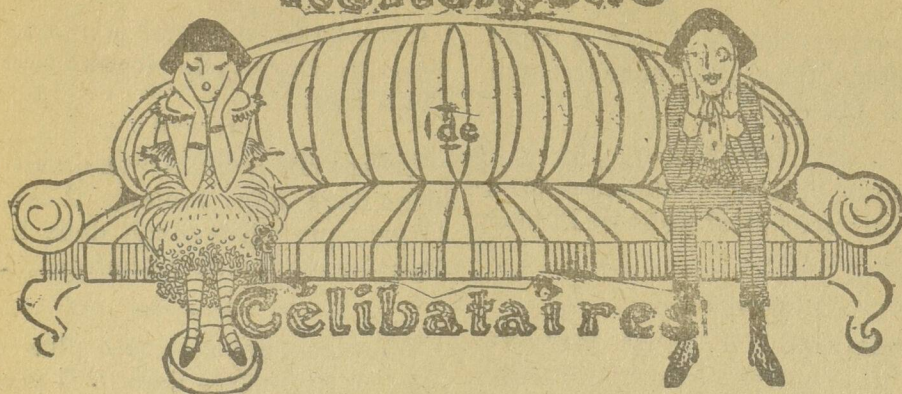
UNE CURIEUSE CONDAMNATION

A Tampa, en Floride, il existe une Cour Juvénile qui fonctionne comme celle de Montréal. Le juge de cette Cour Juvénile, M. Pitteway, a prononcé dernièrement une condamnation tout-à-fait curieuse contre trois jeunes garçons qui comparaissaient devant lui sous l'inculpation de s'être introduits dans un grand magasin de quincaillerie et d'y avoir dérobé plusieurs couteaux de poche.

Les trois enfants, reconnus coupables, seront tenus d'économiser l'argent qu'ils gagnent, ou que leurs parents leur donnent pour leurs plaisirs, pour acheter un couteau de poche pour chacun des jeunes garçons de l'orphelinat de la ville; il est stipulé dans le jugement que ces couteaux doivent être achetés par les délinquants eux-mêmes, chez le quincaillier qui a été victime de leur vol.

Il est à supposer que ces jeunes délinquants auront assez honte quand ils iront, chez leur victime, acheter ces couteaux, pour qu'ils n'aient plus envie de commettre une nouvelle faute. Après tout, cette condamnation, toute curieuse qu'elle est, n'est peut-être pas si banale qu'on pense.

Réflexions



FEMMES

HOMMES

Sur dix vieilles filles, une ne s'est pas mariée parce qu'elle n'a pas eu de cavalier, et les neuf autres parce qu'elles en ont trop eus.

* * *

Il est malheureux de voir qu'Eve n'a pas vécu assez longtemps pour constater comme elle "s'habillait" à la mode.

* * *

La jeune fille d'aujourd'hui n'est pas aussi méchante qu'elle veut bien se "peindre".

* * *

L'espoir d'une débutante fuit par la fenêtre lorsqu'une veuve entre par la porte.

* * *

On a écrit jadis des milliers de poèmes sur le Premier Baiser, mais aujourd'hui tout cela est bien confus.

* * *

Un mari, pour une jeune fille, ressemble à une vacance, elle n'est pas satisfaite si elle n'en a pas, et dès qu'elle en a, elle ne s'amuse jamais autant qu'elle l'avait espéré.

Il se trouve toujours une femme pour expier les douleurs qu'une autre femme nous a causées.

* * *

Lorsqu'un jeune homme ne sait pas faire l'amour à une femme, il doit prendre une attitude passive et se laisser faire l'amour par cette femme.

* * *

Avez-vous déjà rencotné une jeune fille sachant faire les tartes comme votre grand'mère?

* * *

Chaque fois que, sur la rue, vous croisez un "poulet" vous verrez toujours un "poisson" qui la suit.

* * *

Si un homme marié et un célibataire jouent aux cartes avec une femme, l'homme marié gagnera quelquefois, le célibataire jamais. Pourquoi?

* * *

Pendant que le sage songe au mariage, l'autre est le papa de sa septième fille.

* * *

Nous saluons la vertu... et nous passons.

FEMMES

Le premier devoir d'une femme est de plaire: à son petit cousin: à son fiancé: à son mari.

* * *

En amour l'éternelle question de la femme est: pourquoi? Celle de l'homme: pourquoi pas?

* * *

La femme sincère pense tout ce qu'elle dit; l'autre dit tout ce qu'elle pense.

* * *

Au banquet de l'amour le plat de résistance est le hors-d'oeuvre.

* * *

Celle qui ouvre l'oeil avant le mariage peut le fermer après.

* * *

La vieille fille qui a aimé et perdu dix jeunes gens en connaît autant sur le mariage que la maman en connaît sur la manière d'élever les enfants sous le prétexte qu'elle en a enterré dix.

* * *

L'amour est le seul exemple connu du mouvement perpétuel, s'il est immobile il devient de l'amitié.

* * *

Il n'y a pas de lois sur l'amour; c'est pourquoi les jeunes filles peuvent quitter un jeune homme plus facilement qu'on peut quitter son loyer.

* * *

Eve est la seule femme qui n'ait pas dit à un homme qu'il était différent des autres.

HOMMES

L'amour fait marcher le monde mais c'est un moyen de locomotion qui coûte cher.

* * *

Lorsqu'un homme reconnaît deux idées dans une femme, il est aussi surpris que s'il trouvait deux huîtres dans une soupe de restaurant.

* * *

L'homme qui se marie plus d'une fois, mérite d'être deux fois malheureux.

* * *

Les hommes ne comprendront jamais pourquoi les femmes portent leur argent, leur mouchoir et leur sacochette à la main au lieu d'avoir des poches à leur robe.

* * *

Le feu d'un premier amour s'éteint facilement, mais celui du dernier amour demande une alarme générale et il cause de grands dégâts avant que l'incendie soit sous contrôle.

* * *

L'amour est un oiseau gentil, mais dans la cage du mariage, les ailes s'affaiblissent et l'oiseau souvent refuse de chanter.

* * *

L'homme qui ACCEPTE le "Non" d'une femme sans protester est le même qui accepte avec plaisir une diminution de salaire ou une gifle.

* * *

Il faut des nerfs pour se marier, il en faut aussi pour payer la taxe de célibataire, mais entre deux maux il faut choisir le moindre.

* * *

Si un mari veut acheter un chapeau à sa femme, il peut deviner la mode en voyant le prix.

ASTRONOMIE

COMMENT ON A MESURÉ LA BOULE TERRESTRE

Un gaillard à qui l'on posait cette question répondit sans hésiter :

— Beau dommage ! On l'a mesurée avec un pied de roi, ou plutôt une chaîne d'arpenteur !

C'était vrai, à cette différence près que ce fut tout le contraire puisque c'est la détermination des dimensions de notre planète qui a été le point de départ, sinon du pied de roi, du moins de la mesure si pratique et qui est appelée à le remplacer partout : le mètre.

Inutile d'insister ici sur les avantages énormes du système métrique et sur la commodité qu'il donne aux calculs ; il a été adopté en France en 1801 et est d'usage général à peu près dans toute l'Europe. Le mètre est la quarante millionième partie du méridien terrestre, c'est-à-dire qu'avec 40 millions de cette mesure valent un peu plus de trois pieds, on fait le tour de la terre.

Maintenant, comment a-t-on calculé ces grands cercles qui, théoriquement, font le tour de notre globe en passant par les pôles ? La première tentative eut lieu il y a plus de deux mille ans par un nommé Eratosthène dont la méthode est encore en usage aujourd'hui.

Il avait entendu dire qu'à Syène, dans la Haute Egypte, le jour du solstice d'été, l'image du soleil se reflé-

tait au fond d'un certain puits et que les objets ne projetaient aucune ombre à midi. Or, ce phénomène ne peut se produire que sous les tropiques, exactement à 23 degrés et demi de part et d'autre de l'équateur. Tous les points situés à cette latitude au nord ou au sud du cercle équatorial se trouvent dans ce cas et les habitants de ces contrées ont l'Astre du jour dardant ses rayons verticalement sur leurs têtes aux solstices. En outre, ils ne voient pas trace de leur ombre à midi de ces dates-là. La ville de Syène (dénommée aujourd'hui Assouan) offrant cette particularité au temps d'Eratosthène (car nous verrons plus loin que les choses ont changé depuis cette époque), l'illustre mathématicien et astronome grec eut l'idée d'en tirer parti pour mesurer la circonférence du globe, dans l'hypothèse d'une rotondité parfaite. Sachant, d'autre part, que pour Alexandrie, qu'il supposait à la même longitude que Syène, le Soleil ne s'élevait qu'à 7 degrés 12 minutes d'arc du zénith, il en conclut que les verticales de ces deux villes forment entre elles un angle de cette valeur, équivalant à la cinquantième partie de la circonférence, celle-ci étant partagée en 360 degrés. Il ne restait plus, alors, qu'à mesurer directement sur le sol la distance d'Alexandrie à Syène et d'en multiplier

le produit par le nombre 50 pour connaître l'étendue du tour du monde.

Les résultats de cette détermination ne furent pas très exacts, d'abord parce que la Terre n'est pas une sphère parfaite, une boule régulière comme une bille de billard ou un boulet de canon: elle est aplatie aux pôles par suite du mouvement de rotation diurne qu'elle effectue sur elle-même en 24 heures. De plus, la distance mesurée sur le sol entre les deux villes, qui servait de base à son calcul, était quelque peu erronée. Mais le principe était bon, et il est encore en honneur aujourd'hui.

Et voyez à quoi tiennent les choses: la visibilité de l'image du Soleil à midi, au fond d'un puits égyptien, le jour du solstice d'été, a été indirectement le point de départ de cette première et grandiose tentative de mesure de la Terre, et l'on peut bien dire qu'en cette circonstance la vérité est vraiment sortie d'un puits. Or, si vous alliez aujourd'hui à Assouan (l'antique Syène), c'est en vain qu'à la date solsticiale vous chercheriez le Soleil dans ce fameux puits: il l'a déserté et s'en est allé plus loin. Cette disgrâce du Soleil pour un puits célèbre mérite bien quelques commentaires.

On sait que l'axe autour duquel tourne le globe terrestre sur lui-même en un jour, n'est ni vertical ni horizontal par rapport au plan dans lequel il se meut, mais incliné d'une certaine quantité, en moyenne de $25^{\circ} 27'$. Par un très léger balancement du boulet planétaire qui nous porte, cette inclinaison varie d'ailleurs faiblement et extrêmement lentement, de sorte qu'elle oscille de $24^{\circ} 35'$ à $24^{\circ} 58'$. C'est là un mouvement bien petit mais

dont la répercussion sur de vastes étendues est très sensible.

Ainsi, dans une curieuse étude sur ce sujet, M. Flammarion a montré, dans l'"Astronomie", que le Soleil qui passait juste au zénith de Syène à une époque très lointaine, il y a 5000 ans, n'y passe plus depuis longtemps et n'y arrivait déjà plus au temps d'Eratosthène, au troisième siècle avant notre ère, ce qui prouve que l'illustre savant n'a opéré que par ouï-dire, car s'il avait fait l'observation de lui-même, il aurait constaté que le soleil atteignait le zénith à environ 25 milles plus au sud. Depuis le commencement de notre ère, la différence s'est encore accentuée. Nous ne rapportons cette particularité géographique qu'à titre de curiosité, car ce n'est pas tant le résultat que le procédé qu'il faut considérer dans la méthode qu'Eratosthène nous a léguée en héritage scientifique.

Depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle, on sembla se soucier fort peu des dimensions de la Terre: on savait que c'était une grosse boule et cette connaissance paraissait suffire à nos ancêtres, lorsque, en 1550, un Français, Jean Fernel, qui avait renoncé à l'astronomie pour la médecine, moins dispendieuse et plus lucrative, et était devenu médecin du roi Henri II, entreprit de déterminer la longueur exacte d'un arc de méridien d'une façon peu banale:

Fernel, avons-nous dit, s'était consacré dans sa jeunesse à la science du ciel et aux mathématiques qu'il avait abandonnées sur les instances de sa famille, désolée de le voir se ruiner dans la construction d'instruments d'observation qu'il faisait exécuter chez lui. Il avait calculé astronomiquement un arc d'un degré de méridien.

dien de Paris à Amiens (son pays d'origine) d'après la méthode d'Erathostène, et il voulut plus tard vérifier directement sur le sol l'exactitude de son calcul. Maître d'un superbe carrosse, il eut l'idée de compter les tours de roues que fit sa voiture de Paris à Amiens, sur une route presque droite, et ayant mesuré soigneusement la circonférence de ses roues, il trouva 57070 toises pour la longueur de ce degré, nombre d'une précision remarquable qui a été vérifié et reconnu presque exact par les mesures ultérieures effectuées avec des moyens géométriques, plus scientifiques.

Presque un siècle plus tard, un Anglais, Richard Norwood, essaya une mesure analogue dans son pays par un système aussi rudimentaire que celui de Fernel. Une chaîne à la main, il détermina la distance de Londres à York, en conservant autant que possible toujours la même direction et en tenant compte, grâce à la boussole, de l'angle que le chemin mesuré faisait avec le méridien, ainsi que les angles d'inclinaison à l'horizon chaque fois que les inégalités du terrain l'obligeaient à monter ou à descendre sur sa route. Puis il compléta ces mesures par des observations de la hauteur du Soleil au solstice à Londres et à York.

Toutefois de pareilles estimations font plus honneur à la patience de leurs auteurs qu'elles ne sont utiles aux exigences de la science géodésique.

Il arriva justement qu'entre temps, en 1615, un Hollandais, Snellius, inventa la vraie méthode pratique pour mesurer la longueur d'un arc sur le sol et c'est celle qui est toujours en usage actuellement. Elle est assez compliquée à exposer par écrit sur le

papier, mais elle l'est bien davantage à appliquer sur le terrain.

Il en déduisit pour le diamètre de la Terre une étendue de 6.538.594 toises (ou environ 12.750 kilomètres) et pour la circonférence 20.541.600 toises (soit 40.056.000 mètres), valeurs très voisines des plus récemment obtenues.

On en était là lorsque, dans la première partie du dix-huitième siècle, une grave discussion s'engagea entre les savants des divers pays au sujet de la forme de la Terre. D'après les calculs du grand Newton, basés sur sa découverte des lois de l'attraction universelle, la planète qui sert d'habitable à notre humanité devait être aplatie aux pôles et renflée à l'équateur, conséquence inévitable de son mouvement de rotation diurne. Or, la mesure d'un arc de méridien faite de 1683 à 1718 par Dominique Cassini et La Hire dans le prolongement de celle de Picard, c'est-à-dire de Dunkerque à Collioure, semble contredire cette théorie. Alors deux camps se forment. Dans l'un, on soutient avec Newton que le globe terrestre est allongé dans le sens équatorial et aplati dans la direction polaire. Dans l'autre camp, on affirme le contraire.

Qui a raison des deux? Pour mettre les plaideurs d'accord, l'Académie des sciences de Paris décida de recommencer les mesures de deux arcs de méridien sous des latitudes extrêmes, l'un dans les régions équatoriales, l'autre aussi loin que possible, vers le nord, dans la direction du pôle.

C'est ainsi que commencèrent deux expéditions mémorables dont nous allons retracer ici succinctement les principales péripéties. Et d'abord la première.

Le 16 mai 1735, Godin, Bouguer et La Condamine s'embarquent à Rochefort sur un vaisseau du roi, à destination du Pérou. C'étaient trois jeunes académiciens français, appartenant au docte royaume des sciences, et âgés respectivement, le premier de trente et un ans, le second de trente-sept et le troisième de trente-quatre, auxquels le roi d'Espagne, Philippe V, en leur délivrant leur passeport pour aller opérer en des pays sur lesquels il régnait, adjoignit deux jeunes officiers de la marine espagnole, chargés de surveiller les travaux géodésiques et de lui en rendre compte, deux jeunes gens de noble famille: don Jorge Juan, vingt-trois ans, et don Antonio de Ulloa, vingt ans, qui par la suite, ayant pris goût à la science au cours de cette mission, devinrent eux-mêmes des savants distingués.

Cette jeune troupe, qui tenait la tête de l'expédition, était accompagnée de cinq adjoints et de quatorze domestiques.

Mais peut-être n'est-il pas inutile de faire à nos lecteurs les portraits des principaux héros de cette équipée.

Le chef nominatif de l'association, Godin, qui devait ce titre au fait qu'il avait été admis avant ses collègues à l'Académie, bien qu'il fût plus jeune qu'eux, était un habile observateur en astronomie, mais de caractère peu communicatif, à tel point que, pendant son séjour au Pérou, il refusa obstinément de divulguer à ses collaborateurs les résultats de ses travaux, peut-être aussi pour s'en faire gloire en les rapportant le premier en Europe. S'il en fut ainsi, grande a été son erreur, car son oeuvre fut presque complètement éclipsée, malgré tout, par celle de ses confrères et son nom lui-même serait bien tombé dans

l'oubli, si d'honnêtes biographes ne rendaient à Godin ce qui lui revient de droit.

Il convient d'ajouter qu'il passa par toutes sortes de tribulations au cours de son voyage transatlantique.

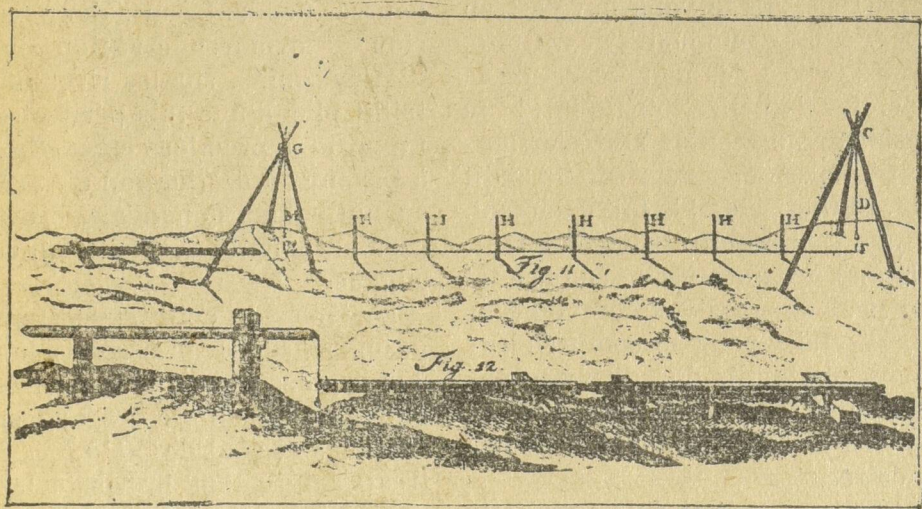
Les fonds dont disposaient nos académiciens étaient maigres. Réduit à faire des dettes à Quito et ne réussissant pas à les acquitter, Godin entreprend l'exploitation d'un torrent qui renfermait un trésor provenant de la chute et de la noyade d'un mulet chargé de 400,000 livres d'or. Il détourna le torrent, mais l'histoire ne nous dit pas s'il découvrit ce qu'il cherchait. C'est peu probable. A bout de ressources et ne pouvant retourner en France une fois ses observations terminées, faute d'argent pour régler ses dettes, il consent à enseigner les mathématiques et devient "Premier Cosmographe du roi", à Lima. Il demeure plusieurs années à ce poste et, en 1746, assiste au grand tremblement de terre qui détruisit presque entièrement la capitale du Pérou et dont il faillit être victime.

Toutefois, en France, on commence à s'inquiéter sur son sort, et ayant appris quelle nécessité le retient là-bas, on lui envoie des fonds pour se libérer et, en 1751, il est de retour à Paris. Une mauvaise surprise l'y attendait: pendant son absence de dix années, il avait été remplacé à l'Institut comme académicien pensionnaire et n'y fut rétabli que dix années plus tard. Pendant cette période, il devint directeur d'une école navale espagnole à Cadix, où il mourut en 1760, ayant été témoin, en 1755, du plus violent tremblement de terre connu dans l'histoire, celui qui eut pour centre Lisbonne.

Telle fut l'odyssée du chef de cette inoubliable expédition. Son cousin, Godin des Odonais, qui l'avait accompagné surtout dans le but d'étudier parmi les indigènes du Nouveau Monde leurs différents langages auxquels il s'intéressait, n'eut pas une vie moins mouvementée. S'étant fixé en Amérique, il y avait épousé une jeune Française, d'une famille émigrée là-bas, mais ayant dissipé la dot de sa femme, il se lança dans des spéculations hasardeuses pour reconquérir la

taliers et à demi sauvages. Quand ils se rejoignirent, ils ne s'étaient pas vus depuis vingt années et durent se trouver un peu changés! Ils rentrèrent ensemble en France en 1773, trente-huit ans après le départ de l'expédition géodésique!

Le séjour de Bouguer et de la Condamine au Pérou ne fut pas moins aventureux que celui de leurs compagnons. Il se signala tout d'abord par les extraordinaires démêlés de ces deux savants qui, partis excellents



Première mesure d'une base au Pérou, au 18^e siècle, d'après "l'Astronomie".

fortune envolée. Nous le retrouvons ainsi sur les rives du grand fleuve l'Amazone, dressant des plans d'exploitation fort audacieux qui n'aboutirent pas. Au milieu de toutes ces pérégrinations, il perdit sa femme en route, — non pas qu'elle mourut! — mais il l'avait laissée à Quito, et ce n'est que longtemps après que cette fidèle et courageuse épouse réussit à rejoindre son mari à Cayenne, à travers mille péripéties et au risque des pires dangers en ces pays alors fort peu hospi-

amis, n'avaient pas encore débarqué en Amérique, qu'ils se querellaient déjà. C'est qu'il eût été difficile d'associer des caractères plus différents que ces deux-là.

Bouguer, travailleur acharné, esprit sévère, plutôt maussade, est tout entier à ses études d'ingénieur hydrographe lorsqu'il est désigné pour collaborer à la mesure de l'arc du Pérou. Pour lui, c'est presque un sacerdoce. Or, ce grave personnage a pour compagnon un homme de science et d'es-

prit qui, moralement, est à ses antipodes. C'est là, comme on va le voir, un esprit peu banal.

La Condamine débute dans l'état militaire et, à dix-huit ans, manque de se faire tuer par sa curiosité au siège de Roses (1719). Cette carrière ne lui convenant pas, il l'abandonne et est chargé de missions par l'Académie des sciences en Afrique et en Asie. Ayant été incorporé dans l'expédition du Pérou, il déploie là-bas toutes les ressources de son ingéniosité. Manque-t-on d'argent, il se charge d'en trouver. Et le voilà qui part en campagne, loue une boutique à Quito, vend des draps, des mouchoirs, de la soierie, des dentelles, etc., quoi ! un magasin de nouveautés bien achalandé qui lui permet d'amasser un petit magot. Et tout cela, il le fait gaiement, avec une inaltérable bonne humeur, tandis que Bouguer reste sombre et taciturne. Non, ces deux hommes n'étaient pas faits pour se comprendre. Il n'empêche qu'ils durent vivre ensemble pendant plusieurs années. Aussi leurs démêlés sont-ils restés légendaires.

La Condamine était d'une curiosité extraordinaire. C'est lui qui, traversant un jour l'appartement de Mme de Choiseul qui écrivait une lettre, ne put résister à la tentation de voir par-dessus son épaule, ce qu'elle écrivait. La noble dame s'en aperçut et termina sa missive par ces mots : "Je vous en dirais bien davantage si M. de la Condamine n'était pas derrière moi lisant ce que je vous écris". L'indiscret, vexé, s'écria : "Ah ! madame, rien n'est plus injuste, et je vous assure que je ne lis pas." Réponse naïve s'il en fut !

Enfin il mourut par curiosité ! Ayant appris qu'un jeune chirurgien venait d'inventer une opération nouvelle et

dangereuse pour une maladie dont il souffrait, il s'offrit comme sujet d'expérience et suivit — avec sa curiosité habituelle et un courage exceptionnel — tous les détails de l'opération. Il avait même eu soin de recommander au médecin de ne pas se presser, afin de ne laisser échapper aucun détail et de pouvoir faire une intéressante communication à l'Académie des Sciences sur son propre cas. Il n'eut pas cette satisfaction, car il mourut des suites de cette opération. Ajoutons que son éternelle curiosité l'avait poussé, pendant son séjour en Amérique, à explorer la région du fleuve "l'Aamazone", sur les rives duquel il faillit plus d'une fois périr et dont il rapporta la première carte. Embarqué à Cayenne à destination d'Amsterdam sur un bateau hollandais, il avait miraculeusement échappé à un corsaire anglais.

La tâche de cette expédition était des plus ardues, en ces pays lointains, non pacifiés, sous un climat très rude, en pleine Cordillère des Andes, à des altitudes variant de 2000 à 4000 mètres ! Malgré tous les obstacles auxquels ils se heurtèrent, nos académiciens menèrent à bien leur entreprise, pour l'honneur de la France.

Pendant qu'ils opéraient sous l'équateur, une autre mission, confiée à Maupertuis, Clairaut, Camus, et Le Monnier, effectuait la mesure d'un arc de méridien en Laponie. Nous n'insisterons pas ici sur ce voyage dans les régions boréales : il a été fécond en résultats scientifiques, mais, par contre, il n'a pas été souligné de tribulations aussi pittoresques que l'autre.

Un peu plus d'un demi-siècle après, de nouvelles mesures géodésiques exécutées en France et en Espagne, le

long du méridien de Dunkerque à Barcelone, par Méchain et Delambre, Biot et Arago, prouvèrent qu'en nos contrées mêmes il n'est peut-être pas aussi aisé de mesurer un arc de longitude que la distance de la Terre à la Lune, car cette mesure-ci se prend tranquillement dans le calme et le silence des observatoires, tandis que l'autre expose ses opérateurs aux pires mésaventures.

C'était aux premières années du dix-neuvième siècle. Delambre travaillait dans le nord de la France, où il avait à lutter perpétuellement contre la mauvaise volonté des municipalités soupçonneuses. Méchain, en Espagne, devait toujours se tenir en garde contre l'hostilité des paysans qui le prenaient pour un être diabolique. On menaçait constamment de venir l'égorger, lui et ses aides. Toutefois, Méchain mourut de sa belle mort en 1804. Son oeuvre et celle de Delambre furent continuées et achevées par Arago et Biot, en 1807.

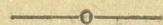
Cette mesure mémorable a servi à l'établissement définitif du système métrique, basé sur la longueur du mètre, considéré comme la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre.

Depuis cette époque, la Terre a été mesurée en tous sens par les différentes nations, et il ressort de ces déterminations que le mètre légal est trop court de 2 dixièmes de millimètre sur la longueur réelle du quart d'un méridien. Mais on s'en tient à cette approximation, car la correction de l'étalon métrique de notre système nous entraînerait à d'inimaginables complications. D'ailleurs, de nouvelles mesures réalisées avec les moyens de plus en plus perfectionnées de la géodésie moderne pourraient mettre en

lumière d'autres petites erreurs. Car on continue de mesurer la Terre...

La dernière expédition a été celle que le gouvernement français et l'Académie des sciences, d'accord avec l'Association Géodésique Internationale, ont tenu à honneur d'organiser sous l'équateur (nouvelle méridienne de Quito), en souvenir de celle du dix-huitième siècle. Cette mesure, établie au milieu de mille difficultés, de 1899 à 1906, par les officiers du Service Géographique de l'Armée, concurremment avec celle exécutée par une mission russo-suédoise au Spitzberg, a été pleinement couronnée de succès.

De l'ensemble des résultats fournis par ces vastes triangulations, on conclut que la Terre, dans son ensemble, a la forme d'un ellipsoïde légèrement aplati aux pôles, comme l'avait prévu Newton, en raison de son mouvement de rotation diurne. Il s'ensuit que sa circonférence est plus petite dans le sens polaire que dans le sens équatorial. Le tour du monde sous l'équateur est de 40,075,721 mètres. Mais expliquons que ce que l'on entend par cette mesure ne tient compte ni des montagnes, ni des continents, ni des profondeurs océaniques, et suppose le globe terrestre aussi uni qu'une bille de billard.



LES BEBES



—C'est curieux comme les enfants apprennent vite à dire "papa"!

—Pas si étonnant que cela; vous savez qu'il n'y a que le premier "pa" qui coûte!

L'ASCENSION DU MONT EVEREST

Une expédition, dirigée par un colonel anglais, a franchi la première étape de l'ascension du sommet le plus élevé de la terre—Le Mont Everest, situé au Thibet, a 29,000 pieds d'altitude.—Une seconde expédition complètera cet exploit, l'an prochain.

L'ascension du Mont Everest est suspendue. L'expédition, partie d'Angleterre pour accomplir cet exploit, est revenue sans avoir atteint le sommet de la plus haute montagne de la terre.

En résumé, l'expédition, commandée par la colonel Howard Bury, arriva dans le Thibet en avril et entreprit l'ascension, le 14 juin. Le 3 septembre, elle s'établit sur un point très élevé, mais ne put monter plus haut. Deux des guides les plus hardis du groupe s'élevèrent jusqu'à 23,000 pieds. Il reste 6,000 pieds de hauteur verticale à gravir.

Les hommes étaient à bout de force. Leurs poumons avaient, pour ainsi dire, cessé de fonctionner, par suite de la raréfaction de l'air. Ils ne pouvaient plus digérer aucune nourriture. Ils avaient l'impression que leurs yeux leur sortaient de tête et que leurs crânes éclataient. C'était impossible qu'ils allassent plus loin.

Le sommet du mont Everest est autrement plus difficile à atteindre que les pôles Nord ou Sud. L'alpiniste, pendant toute l'ascension, doit grimper, à force de bras et de jambes, après des pics perpendiculaires. Il ne peut pas une minute se reposer sur un terrain plat. Au moins, l'explorateur à la recherche des pôles navigue sur

une surface unie de neige et de glace.

En plus, l'ascensionniste doit avancer et travailler dans une atmosphère inaccoutumée, hostile à l'organisme humain, parce qu'il n'apporte pas suffisamment d'oxygène au corps. Comme l'explorateur, il doit endurer aussi un froid des plus rigoureux, la température, aux approches du sommet, étant de 60 degrés Fahrenheit.

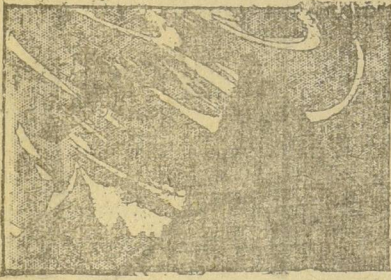
Des experts prétendent que le sommet du Mont Everest ne peut être atteint. Cependant, les savants et géographes qui ont organisé la dernière expédition, soutiennent qu'avec des hommes plus forts, plus endurants que ceux qui ont pris part à la dernière tentative, la chose est possible.

Il faut six hommes pour cette besogne, six hommes capables de fournir, à 6,000 pieds d'altitude, le même effort musculaire que sur la terre ferme; capables de consumer moins d'oxygène que les humains ordinaires et de résister aux plus grands froids.

Il faut aussi que ces super-hommes, ces géants, puissent se passer de nourriture pendant plusieurs jours, et porter quand même sur leurs épaules leurs instruments de travail.

Jusqu'ici, nous avons donné de cet exploit qui fait l'admiration du monde entier la version américaine. D'un autre côté, les journaux français et an-

glais en ont une qui diffère sensiblement de la première. D'après eux, les alpinistes n'auraient pas été arrêtés à 3,000 milles d'altitude par une crête de 6,000, mais auraient tout simplement rebroussé chemin, comme il était convenu, après avoir relevé la piste que suivront l'an prochain les explorateurs hardis, destinés à atteindre le sommet du mont Everest.



L'expédition a noté dans les moindres détails toutes les difficultés et tous les périls qu'offre l'ascension et a relevé le seul sentier praticable.

Le sommet du Mont n'est accessible que sur le versant nord-est. Sur tous les autres côtés se dressent des obstacles invincibles.

Le flanc oriental est gardé par des précipices de 10,000 pieds de hauteur. Sur le côté sud, se trouvent de vastes étendues de sable mouvant dans lesquelles se sont enlisés maints indigènes, mulets et chevaux, comme l'indique l'une de nos trois vignettes ci-contre. D'épais brouillards en dissimulent la vue, de sorte qu'à chaque instant, un des hommes ou une des bêtes menace d'y tomber.

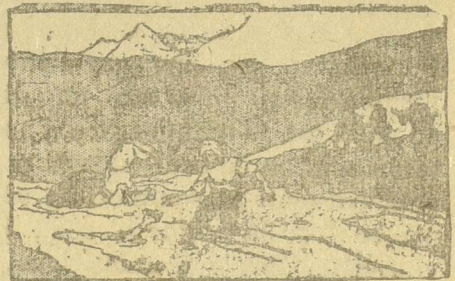
Sur le versant occidental, il y a des précipices élevés de 15,000 pieds. Au nord-ouest, se dressent des glaciers branlants qui, en tombant, écraseraient une armée entière.

Il ne reste donc que le côté nord-est qui offre aux explorateurs un sen-

tier "large comme une lame de couteau", mais suffisant pour permettre l'ascension du Mont.

Plusieurs personnes se demandent encore pourquoi les aéroplanes qui accompagnaient l'expédition n'ont pu conquérir les premiers le faite de cette étrange montagne, étant donné qu'un aéroplane s'est déjà élevé à la hauteur incroyable de 36,020 pieds. La réponse est toute simple; c'est que les tempêtes qui soufflent sur le mont Everest en défendent absolument l'accès aux aviateurs les plus audacieux. (Voir notre vignette). La plus forte machine serait brisée en morceaux avant d'avoir pu rendre aux ascensionnistes le moindre petit service.

Le chef de l'expédition a raconté qu'il était parti avec ses hommes de Tuiki Dzong, village du Thibet, situé sur un plateau de 14,000 pieds de hauteur, pour tenter l'ascension du Mont, lequel est surnommé par les indigènes "le toit du monde".



La route dans laquelle ils s'engagèrent les conduisit au passage ou col Tuiki, à 17,000 pieds d'altitude, puis dans un marais où périrent plusieurs animaux chargés de cargaisons. Ils longèrent ensuite les rives d'un long cours d'eau qu'ils durent traverser. En franchissant de l'autre côté les étendues de sable mouvant, ils durent porter des lunettes et des masques comme pour s'armer contre une vague de

gaz asphyxiants. Plusieurs indigènes y perdirent la vue.

Le jour suivant, ils virent pour la première fois le mont Everest. Quoique fort éloigné encore du but du voyage, le colonel Bury donna à ce moment du plus haut pic du monde la description suivante: "Quelques heures avant le coucher du soleil, un pic merveilleux et d'une hauteur inappréciable à l'oeil, surgit au sud-ouest. Une discussion s'engagea à son sujet, qui ne dura pas longtemps, tous étant bien vite convaincus que ce pic n'était autre que le fameux mont Everest dont nous n'étions éloignés que de cinquante milles. Il était séparé de tous les autres pics avoisinants, s'élevant comme une tour gigantesque dans le ciel bleu."

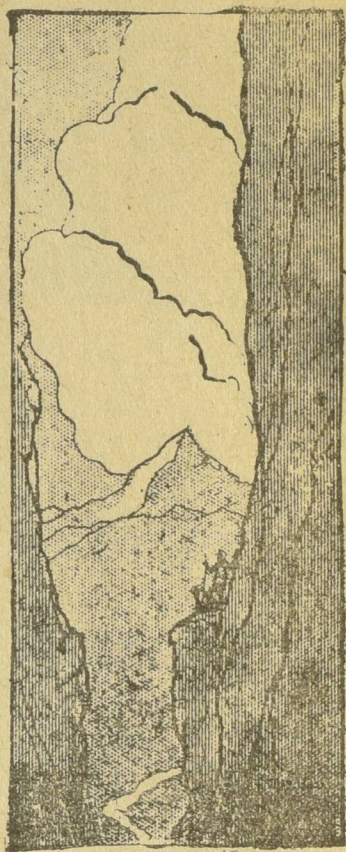
Il restait cinquante milles de précipices, de pics, de glaciers et de crevasses à franchir. Arrivés au pied du mont Everest, après trois jours de fatigues surhumaines, les hommes étaient exténués. Le colonel choisit deux des plus forts ascensionnistes, Bullock et Mallory, qui s'élevèrent jusqu'à 3,000 pieds sur une aiguille au nord-est du mont et virent une piste ou sentier, le seul endroit possible pour parvenir au sommet. Ne pouvant pas ce jour-là tenter le coup, ils revinrent au lieu de rendez-vous. Mais ils avaient trouvé le seul moyen de réussir cette ascension et c'est ce sentier que prendra la seconde expédition, l'an prochain, pour faire la conquête du mont Everest.

Pendant ce temps, les autres membres de l'expédition gravirent une autre aiguille vis-à-vis le Mont, d'une hauteur de 19,500 pieds.

Il ne reste donc en définitive qu'une route propre à l'ascension sur tous les côtés du mont Everest et c'est cel-

le-là que prendront les hommes exceptionnellement forts à qui sera confiée la tâche de gravir les 6,000 pieds qui n'ont pas encore été franchis.

Un autre danger est celui de la neige qui séjourne sur le sommet du Mont, laquelle est si sèche qu'elle glisse à certaines époques le long des pics et compose des avalanches entendues à cinquante milles à la ronde.



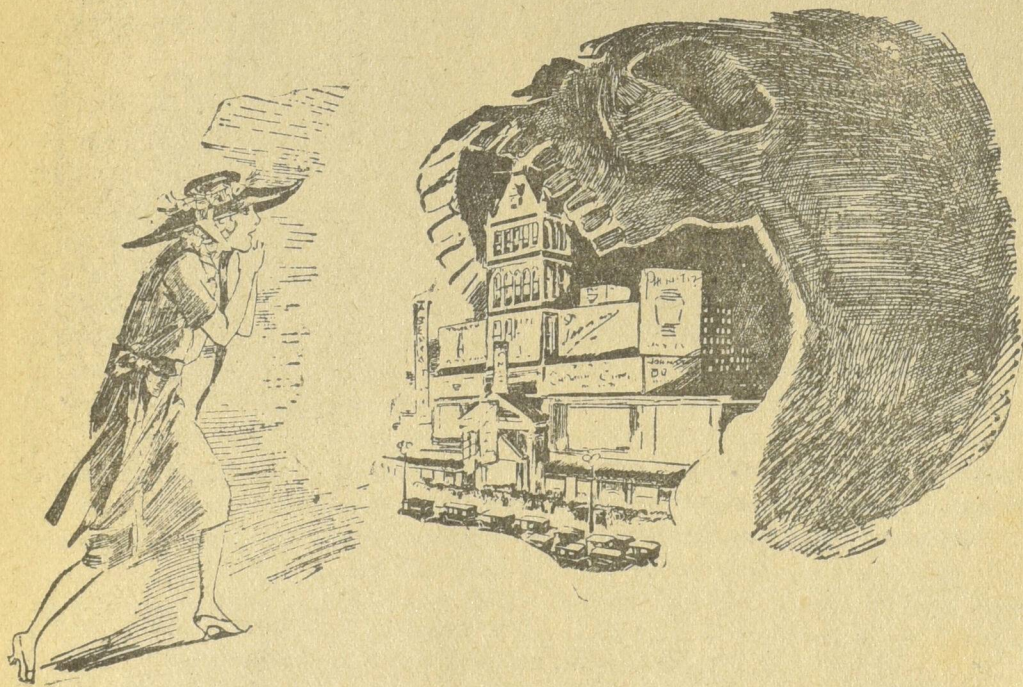
Un simple écart d'un seul homme peut ainsi déclancher une avalanche susceptible d'anéantir toute une expédition. Un dernier danger, presque inconnu celui-là, réside dans l'énorme proportion des rayons ultra-violet projetés par les lumières du soleil, au sommet du mont Everest. Ces rayons sont de nature à brûler la peau humaine, comme ceux des rayons X et du radium.

L'ATTRAIT MALSAIN DE LA LIBERTÉ

Le théâtre et le cinéma semblent être aujourd'hui le refuge des femmes riches ou pauvres, qui, manquant d'un sens moral élevé, s'en - nuient dans la vie.

Toute femme a dans son existence, longue ou brève, facile ou laborieuse, une minute au moins de prostration morale, d'abattement ou de neurasthénie, provoqués par l'ennui, la monotonie de ses occupations, de ses travaux ou de ses plaisirs, l'inquié-
 —

vite fait de surmonter les tentations qui l'assaillent pendant ces minutes, ces heures terribles de troubles moraux. Mais, par contre, pour peu qu'elle est faible et légère, ces tentations gâtent son coeur et son esprit, et elle devient une victime de plus sa-



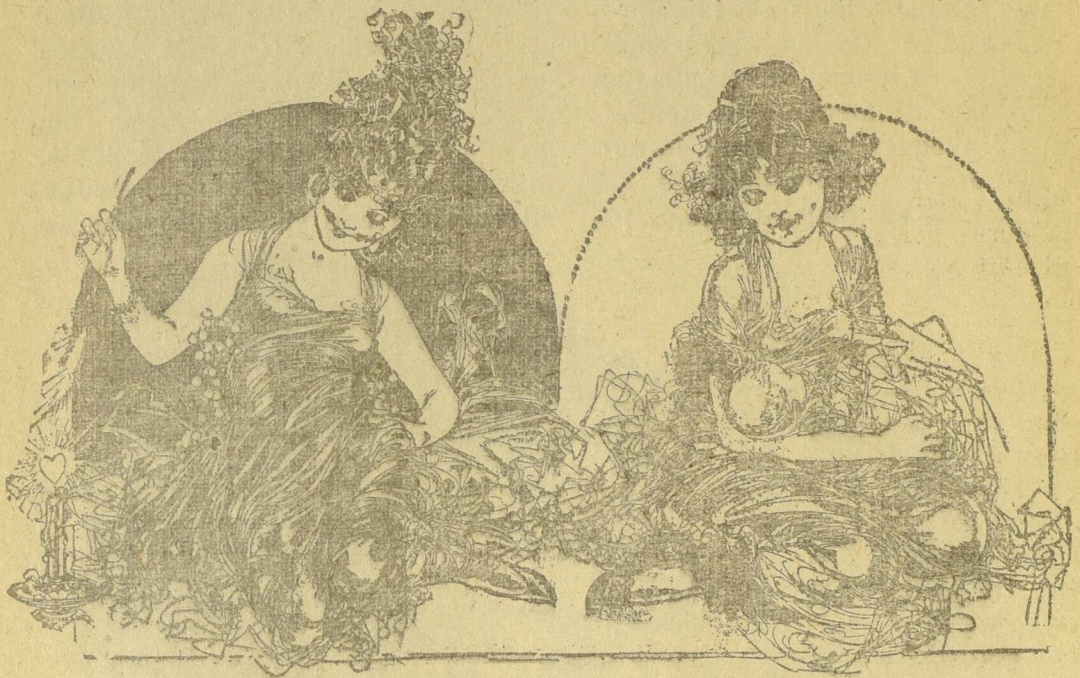
de, les soucis, la peur, les désillusions psychologiques, les pertes d'argent, les déceptions de toutes sortes, le dépit, la rancune ou la haine. Si son âme est bien trempée, si elle est fière, honnête et bonne chrétienne, elle a

créé la grande illusion, au décevant mirage de la Liberté; le théâtre et le cinéma l'envoûtent et c'est un autre foyer éteint.

Le féminisme a ses mauvais côtés. Depuis qu'il a fait la conquête du mon-

de en affranchissant les femmes de vieilles obligations sociales et en leur conférant dans le domaine public les mêmes droits et privilèges que les hommes, certaines créatures ont perdu la tête. Aux Etats-Unis surtout et hélas, au Canada, les femmes veulent faire leur vie seules, sans les bons conseils de leurs parents et de tous les sages personnes plus âgées qui s'intéressent à leur sort.

grande cantatrice, de voir des hommes célèbres par leur science et leurs richesses se courber devant elles. Elles veulent les applaudissements des foules en délire ; elles recherchent l'admiration dans les yeux des hommes et leurs diaboliques flatteries. La carrière théâtrale est faite pour ceux et celles seulement qui la considèrent comme un art éminemment supérieure et qui, douées de qualités extraordi-



Il n'est pas mauvais qu'une jeune fille pauvre gagne son pain quotidien. C'est même pour une femme une chose héroïque que de travailler pour vivre. Mais combien ne le font que pour mieux jouir de la vie dans le sens péjoratif du mot ; pour s'offrir des toilettes somptueuses, des bijoux éclatants, des appartements princiers et surtout pour satisfaire les goûts malsains d'indépendance absolue et de liberté entière ?

Le rêve de toutes les femmes est de devenir un jour grande actrice ou

naires, peuvent dans l'interprétation parlée ou chantée de chefs-d'oeuvre, donner aux foules le goût des choses grandes et belles.

Mais combien peu comprennent ainsi le théâtre, l'opéra ou le cinéma ! Pour la plupart, le théâtre ne représente qu'un moyen tout trouvé de faire valoir leur beauté physique ou de faire admirer leurs toilettes excentriques. A moins d'avoir un talent exceptionnel, les jeunes filles et jeunes femmes ne doivent pas penser à faire ainsi leur vie du théâtre. Les joies, les

satisfactions et les plaisirs simples mais réels du ménage sont autrement plus appréciables.

Il y a certainement plus de femmes heureuses chez les épouses et mères bourgeoises que chez les artistes.

—o—

LES DOCTEURS NOIRS

Les sorciers sont nombreux sur le continent noir, car les nègres qui habitent le centre de l'Afrique sont très crédules; mais ceux qui sont les plus considérés parmi eux, ce sont sans contredit les médecins et les chirurgiens.

Toutefois il faut reconnaître que quelques-unes des inventions des médecins et chirurgiens sont assez intéressantes. A côté de pratiques en usage chez nous, telles que les ventouses, les frictions révulsives, les massages, l'hydrothérapie, ils se transmettent de génération en génération des notions très précises sur les propriétés curatives de certaines plantes que nous aurions souvent intérêt à étudier et à connaître. Même leurs mômeries les plus absurdes arrivent, par suggestion, à des résultats parfois surprenants.

Ainsi, par exemple, si un malade souffre de névralgies, le sorcier médecin prestidigitateur, après de savants massages, lui montre un scorpion, supposé avoir été extrait de la profondeur de ses oreilles, et le client paraît radicalement guéri.

Mieux encore, ces médecins ont réussi à ériger en dogme de foi l'infailibilité de leur science, de sorte

que, si un de leurs malades meurt en cours de traitement, ils démontrent clairement que ce n'est qu'un accident en dehors de la maladie traitée, et que le malade est mort guéri.

La mort, la destruction totale d'un individu ne peut être déterminée que par des lésions organiques très graves et très apparentes; or la maladie d'après eux, n'est qu'une simple sensation ou une association de sensations, comme la faim et la soif, par conséquent incapable de produire des lésions organiques, et, à plus forte raison, la mort. Leur opinion à cet égard est bien affermie par ce fait que l'on ne rencontre dans la brousse aucun cadavre d'animal mort de maladie, mais seulement des carcasses d'animaux morts de mort violente.

Chose curieuse, en effet, pourquoi ne trouve-t-on jamais dans la brousse de corps d'animaux ou d'oiseaux morts de maladie? Pour les médecins nègres la raison est très simple: il n'y a pas de mort naturelle. Quant aux êtres humains dont la mort ne peut être imputée ni à un accident, ni à une blessure de guerre, ils ont, d'après eux, succombé aux manœuvres criminelles d'un ou de plusieurs assassins, le plus souvent des empoisonneurs qu'il s'agit de découvrir.

Inutile d'ajouter que la recherche de l'assassin rentrant encore dans les attributions de ces médecins, on peut juger quelle source de bénéfices cela peut leur procurer.

—o—

Les barbiers européens font une moisson de 1,00,000 livres de cheveux humains par année.

LA FAILLITE DU SPIRITISME

L'opinion de plusieurs savants à ce sujet.—Une enquête est ordonnée en France.—La métaphysique.

—Est-ce la faillite du spiritisme ? Quelques savants donnent leur opinion à ce sujet dans une enquête de M. Marcel Pays, du "Gaulois", qui s'exprime ainsi :

Le spiritisme, qui a tant fait tourner de têtes et de guéridons, passe un mauvais quart d'heure. Ses plus fervents adeptes, les Gabriel Delanne, les Gustave Geley, les Camille Flammarion, les Charles Richet, les Maeterlinck avouent, après de longues et patientes recherches, leur perplexité. Le mystère reste entier autour des phénomènes de lévitation, de matérialisation, d'apparition, de télépathie, etc. Il semble que l'on se hâte un peu trop de prononcer la faillite, dès ses débuts dans le domaine de l'expérimentation scientifique, d'une croyance qui n'était hier encore qu'une craintive superstition. On pourrait accorder un peu plus de crédit à ce qui est susceptible de devenir une science ouvrant à la connaissance humaine tout un infini de forces inconnues. Il ne faut pas oublier que la chimie moderne n'a pas mis moins de huit siècles à se dégager de tout le fatras des grimoires, des alchimistes, chercheurs de la pierre philosophale, et que la médecine ne s'est point encore dépouillée des méthodes ridiculisées par Molière.

La confusion des idées naît de la confusion des mots. Le vulgaire croit

que la nécromancie est à la base de toutes les recherches des sciences occultes. L'immémoriale croyance humaine en la survivance des morts, dans un au-delà inexploré sur lequel la foi religieuse peut, seule, donner des certitudes, a fait du spiritisme, une manière de sorcellerie, sentant le fagot.

Le scepticisme matérialiste a eu beau jeu pour tourner en dérision des phénomènes inexpliqués, interprétés, par les uns, comme des manifestations de l'au-delà, et par les autres, comme de simples phénomènes d'auto-suggestion.

Il existe, depuis quelques années, à Paris, un Institut métapsychique international, reconnu d'utilité publique par décret en date du 23 avril 1919.

L'Institut est dirigé par le docteur Gustave Geley, qui, dans les derniers bulletins de l'Institut (Revue métapsychique), a rendu compte d'une série d'expériences de matérialisation avec le médium Frank Kluski.

Les comptes rendus du docteur Gustave Geley attestent de la rigueur du contrôle et de la minutie des précautions prises pour éliminer toute possibilité de supercherie. Les mains et les ambes immobilisées du médium ne lui permettaient aucun mouvement. Frank Kluski n'avait apporté avec lui aucun objet susceptible de jouer un rôle quelconque dans les expériences. Un baquet contenant de la

paraffine fondue flottant sur l'eau chaude, et préalablement teintée à l'insu du médium, servit aux moulages des matérialisations. Les moulages ainsi obtenus donnèrent des fragments de visages, des mains et des pieds parfaitement formés et qui n'étaient ni les pieds, ni les mains, ni les visages d'aucune des personnes présentes.

C'est dans des expériences de ce genre qu'il convient de ne point se prononcer à la hâte. Les spirites y voient l'action d'êtres survivants dans un au-delà mystérieux, proche du monde visible et intimement mêlé à lui.

Mais la métapsychique a le droit, d'ores et déjà, de déduire quelques certitudes des faits constatés.

Si M. Camille Flammarion, après un demi-siècle de recherches consacrées aux sciences occultes, avoue, avec la modestie d'un grand savant, son incompréhension des phénomènes métapsychiques, c'est que le lien qui unit les expériences déjà faites reste encore invisible et qu'échappent, à l'observateur sincère qu'il fut, les relations sûres de cause à effet.

Mais ne pas comprendre ne signifie point qu'il faille nier. Camille Flammarion ne nie pas purement et simplement le spiritisme. Il se contente de dire que la suggestion lui a paru jouer un rôle déterminant dans la majorité des cas observés.

Plus catégorique est le professeur Richet, qui déclare nettement ne pas croire un mot du spiritisme et qui divise la métapsychique en métapsychique subjective et en métapsychique objective.

Plus séduisants que ces sages critiques nous ont paru les commentaires de M. Jules Roche, député et ancien ministre :

— La métapsychique, nous dit-il, est à ses premiers balbutiements. Et pourtant elle m'apparaît comme la synthèse future de toutes les sciences et de toutes les religions humaines, parce que les résultats obtenus jusqu'à présent ne sont négatifs d'aucun dogme spiritualiste ni d'aucune vérité scientifiquement établie.

“La métapsychique me paraît, comme au docteur Gustave Geley, la réfutation du matérialisme grossier et de l'athéisme borné qui en résulte. Elle a démontré—matériellement—la présence de l'âme dans la mécanique du corps humain. A bien y réfléchir, ses conclusions logiques ne sont pas si différentes qu'on pourrait le croire des idées de Bossuet sur la connaissance de Dieu.

— o —

D'OU VIENT LA SECHERESSE ?

L'extraordinaire année de sécheresse que nous traversons préoccupe à tel point les esprits que chaque jour on redécouvre des vérités cosmographiques premières, c'est-à-dire connues des hommes depuis quelques siècles.

C'est ainsi qu'on a voulu attribuer l'exceptionnel automne que nous avons subi à la précession des équinoxes, phénomène découvert au 2^{ème} siècle avant notre ère par le célèbre astronome Hipparque, et qui provient des oscillations de l'axe de la terre qui décrit dans l'espace un cône à base très réduite.

Cette oscillation se produit en un cycle de 31,756 années dont le maximum a été atteint lors de la dernière période glaciaire lorsque l'Europe s'est couverte de glaciers et le minimum se produira dans près de quatre

siècles, vers l'an 2296. A cette époque, l'Europe méridionale connaîtra presque le climat des tropiques et les orangers pousseront en pleine terre, même place Vendôme.

Tout cela est fort juste, mais n'a en attendant, aucune répercussion sur les phénomènes météorologiques actuels, et peut-être qu'avant un mois nous aurons un pied de neige devant nos portes.

La dernière éclipse de lune a donné lieu également à des nouvelles sensationnelles. Elle aurait fait apparaître, disait-on, une accélération du mouvement du satellite de la terre.

Un savant français, M. Bigourdan, dit à ce sujet :

“Il est connu depuis très longtemps que la lune présente dans son mouvement autour de la terre une accélération anormale; autrement dit, elle va un peu plus vite que ne le voudrait la loi de Newton. Mais cela est connu depuis plus d'un siècle. L'illustre Laplace s'en est déjà préoccupé, et après lui beaucoup d'autres astronomes, et on est arrivé à cette conclusion que la valeur de l'accélération séculaire du mouvement de la lune est d'environ six secondes d'arc par siècle. Elle est bien petite, cette accélération, puisque six secondes d'arc représentent à peine un trois-centième du diamètre de la lune. Telle est pourtant la précision des méthodes astronomiques que l'on peut considérer comme parfaitement démontré que telle est bien la petite quantité dont, chaque siècle, s'accélère le mouvement de la lune. Quelle est la cause de cette accélération? Elle n'est pas encore établi.”

BOITES METALLIQUES POUR REMPLACER LES SACS A EAU CHAUDE

Tout le monde connaît les sacs en caoutchouc que l'on remplit d'eau chaude et les nombreux services qu'ils rendent. Mais il faut du temps pour faire chauffer l'eau, pour les remplir, et parfois, il arrive que ces sacs se percent ou laissent échapper de l'eau par le bouchon qui ne ferme pas très bien.

Pour remédier à ces inconvénients, un inventeur vient de lancer sur le marché une boîte métallique ayant à peu près la même forme que ces sacs, et destinée à les remplacer grâce à ses nombreux avantages et à son emploi facile. Cette boîte métallique, au lieu de contenir de l'eau, contient un produit chimique, et son emploi est tout ce qu'il y a de plus simple. Lorsqu'on veut s'en servir, il suffit de dévisser le bouchon pendant une fraction de seconde, et en quelques secondes la boîte est chaude; elle garde sa chaleur pendant 8 à 12 heures.

On sait que plusieurs mélanges chimiques dégagent beaucoup de chaleur, et tout le monde a vu l'eau bouillir quand les maçons en jettent sur la chaux vive. Dans cette boîte métallique il n'y a pas besoin d'eau, car les produits chimiques sont de nature différente. C'est le contact de l'air qui rentre dans la boîte quand on l'ouvre pour une fraction de seconde, qui produit la chaleur en agissant sur les produits chimiques qui y sont renfermés. Cette chaleur est presque instantanée, et cette boîte métallique est appelée à rendre de très grands services en hiver et même en été dans les cas urgents et aux touristes.

LES FEMMES AU TRAVAIL

Le moment est bien choisi pour parler du travail intellectuel des femmes qui partagent aujourd'hui, grâce à de récentes mesures fédérales et provinciales, les droits reconnus aux hommes depuis toujours, dans le domaine public: accès aux carrières libérales (le Québec excepté), admission dans les corps de jury (aux Etats-

de la représentation commerciale, de la réclame pour diverses entreprises. Certaines dirigent des journaux ou périodiques et tiennent dans la république des lettres les premières places.

Ont-elles dans la plupart des cas des salaires appropriés à leur rendement? Non. Cependant, et c'est le sujet de cet article, il se trouve, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, des fem-



Unis principalement), entrée dans la politique, droit de vote et droit de représentation aux Chambres.

Depuis longtemps, dans notre province, les femmes, de concert avec les hommes, font la besogne des bureaux. Elles sont sténographes par milliers, comptables, secrétaires particulières, commis de banque, caissières, etc. Quelques-unes font du journalisme,

mes dont les revenus nets par année sont de \$10,000 à \$15,000. Nous en avons toute une liste sous les yeux, mais révéler les noms de ces favorites du travail intellectuel féminin serait de mauvaise politique. Les créanciers (il s'en trouve toujours au moins un dans la vie de tout homme ou de toute femme), les couturières surtout, n'attendent peut-être que cette indiscre-



tion pour présenter leurs notes à ces dames.

Celles qui réussissent le mieux sont les agents d'annonces ou de publicité, pour journaux ou entreprises commerciales; les impressarios, les directrices de grandes maisons, les chroniqueuses.

Toutes les travailleuses intellectuelles qui ont connu le succès, dont les

efforts de nombreuses années ont été couronnées, le doivent à leurs débuts comme sténographes appliquées. Sachant bien manier leur langue et, de préférence, les deux langues, française et anglaise, aimant leur travail, le mettant avant toutes autres choses, tirant profit de tout, elles forcèrent l'attention de leur patron et exigèrent petit à petit des salaires dignes de

l'importance et de la conséquence de leur besogne.

Toutes les charmantes petites dactylographes qui peinent à la journée sur d'énormes machines à écrire doivent mûrir les mêmes ambitions de succès.

Les femmes doivent savoir maintenant monnayer leur labeur quotidien. Il faut des femmes capitalistes, comme il y a des hommes capitalistes, voilà ce que pensent et se disent les électrices d'hier.

Tout ouvrier mérite son salaire. Qui verrait d'un mauvais oeil les femmes laborieuses s'enrichir?

—o—

UN ADMIRATEUR DU MARÉCHAL JOFFRE

Un matin du dernier été, le secrétaire de service à l'ambassade de France à Madrid vit introduire dans son bureau un Espagnol aussi glabre que digne, qui sous son bras apportait deux boîtes d'aspect allongé.

— Monsieur, commença cérémonieusement cet important visiteur, je suis venu de Tolède pour vous voir. Et il précisa: Je suis le plus célèbre armurier de Tolède.

Le secrétaire d'ambassade estima que cette qualité et aussi ce voyage valaient bien une phrase de politesse. Il la fit. Le plus célèbre des armuriers de Tolède poursuivit:

— Monsieur, j'ai conçu pour le maréchal Joffre une admiration sans bornes.

Cette fois le diplomate français crut bon de féliciter tout à fait le commerçant espagnol.

— En hommage de cette admiration, je désirerais faire parvenir au

maréchal cette épée, tout spécialement ciselée en son honneur.

Et l'armurier déposa une de ses boîtes, cependant que le Français, le remerciant, acceptait de se charger de la précieuse mission.

Mais l'Espagnol ne se retirait pas; son colis sous le bras, il hésitait, intimidé, semble-t-il.

— Monsieur, ajouta-t-il enfin, ce n'est pas tout. En l'honneur du maréchal Joffre, j'ai voulu faire un second sacrifice, d'ordre plus intime.

Le secrétaire d'ambassade jugea utile d'approuver de la tête. Encouragé, l'admirateur du " grand-père " poursuivit:

— J'avais une barbe, monsieur, la plus belle barbe de Tolède. Je l'ai coupée: la voici.

Et brusquement, d'un geste ample de toréador, il ouvrit l'autre boîte où son interlocuteur aperçut, épouvanté, une immense floraison de poils, une barbe à rendre jaloux Tristan Bernard.

Sur le couvercle, l'ex-barbu avait épinglé deux photographies prises avant et après l'opération et il avait écrit d'une large écriture: "Au maréchal Joffre, à celui qui, mieux que moi, méritait de la porter."

—o—

Le célèbre docteur X... est parfois terriblement distrait. Dernièrement, à l'amphithéâtre de l'hôpital qu'il dirige, on lui présentait le coeur d'une femme morte d'une embolie.

— Qu'est devenue cette dame? demanda-t-il.

— Mais elle est morte, docteur

— L'infortunée!...

La nationalité de Christophe Colomb

Dix villes se disputaient la naissance d'Homère. Plusieurs pays se disputent ainsi celle du découvreur de l'Amérique. Était-il italien ou galicien, juif ou gentil ?

Tous les dictionnaires portent que le célèbre navigateur Christophe Colomb naquit à Gênes, ville d'Italie, en 1436, et entra au service de l'Espagne en 1492 pour obtenir trois navires qui lui permirent d'aller à la découverte d'un monde nouveau. Parti de Palos, le 3 août 1492, Colomb aperçut la terre le 12 octobre suivant : c'était San-Salvador, une des Antilles. Il fit trois autres voyages et mourut à Séville, en 1506, pauvre et délaissé. Voilà Colomb tel que nous le connaissons tous : un italien au service de l'Espagne.

Les choses vont-elles changer ? Peut-être, si une commission instituée par le gouvernement espagnol pour enquêter sur la nationalité de Colomb atteint son but. Les historiens, archéologues, experts héraldiques, mémorialistes, qui la composent doivent répondre aux questions suivantes : — Qu'était Christophe Colomb ? Où naquit-il et de quelle nationalité fut-il ? Était-il espagnol ou italien ? juif ou gentil ? navigateur génois ou pirate grec ?

Les écoliers apprennent en Espagne dans leurs manuels d'histoire que Colomb était de leur race. De même, en Italie, enseigne-t-on qu'il était italien. On a même prétendu qu'il aurait été irlandais ! Où se tient la vérité ?

La commission devra conséquemment examiner les questions suivantes

concernant son authenticité : la supposée vieille légende qui veut que Colomb naquit à Gênes ; les documents trouvés récemment indiquant la province de Galicie, Espagne, comme son lieu de naissance ; la revendication de quinze villes et cités italiennes qui prétendent lui avoir donné le jour ; la preuve de sa nationalité espagnole, ou italienne, ou juive, ou irlandaise, suivant Molloy, ou grecque, suivant Goodrich.

L'origine de Christophe Colomb a toujours été d'ailleurs l'un des plus grands mystères de l'histoire. Il y a longtemps déjà que les historiens ne s'entendent pas sur ce point en litige. Les propres contemporains de Colomb ignoraient son lieu de naissance. Ses fils, ses frères et ses parents professaient la même ignorance à son sujet. "Mon père, écrivait Fernando, le fils cadet de Colomb, ne nous révéla jamais son origine et nous ne connaissons pas la ville où il est né". Ou encore : "J'ai bien entendu des gens raconter que mon père est natif de Gênes, mais à la vérité, personne ne me l'a affirmé comme une vérité incontestable."

La seule preuve que possède l'histoire sur la naissance de Colomb à Gênes est une déclaration héraldique faite par ce dernier, déclaration exprimée à peu près dans ces termes : "Gênes, ville que j'ai abandonnée et où je suis né." Mais, dans son testa-

EMPLOYEZ UN LIQUIDE POUR LES MALADIES DE LA PEAU

Les maladies de la peau sont dues à divers germes virulents profondément cachés dans les tissus délicats de la peau. Ils sont la cause d'une souffrance et d'une démangeaison terribles. A moins de détruire et d'éliminer ces germes il n'est pas de soulagement ou de guérison possible. Les onguents ou pommades ne peuvent amener la guérison, ils ne pénètrent pas jusqu'aux germes sous la peau. Ils ne font que fermer les pores et forment ainsi un foyer où se développent et se multiplient avec rapidité tous ces germes.

Les remèdes pour le sang ne peuvent guérir la peau, parce que ces germes en sont pas dans le sang. Un liquide seul a un effet permanent dans les maladies de la peau.

La prescription D. D. D. soulage instantanément

La Prescription D. D. D. pénètre les pores par sa seule application. Au premier contact de ce liquide pour la peau, la douleur cuisante est soulagée comme par magie.

D. D. D. est un composé scientifique de gaultherie et de thymol, etc., et d'une substance puissante et chère, le *chlobutol*. Cette substance est connue des spécialistes de la peau, comme étant l'unique moyen de traiter la peau malade avec succès. Cependant, sa préparation jusqu'ici exigeait un expert et seuls les médecins pouvaient l'employer. Aujourd'hui, tous ceux qui souffrent d'affections de la peau le trouvent composé en proportions convenables dans la nouvelle décou-

verte, fameuse sous le nom de Prescription D. D. D.

Eczéma, psoriasis, porrigo, pustules, éruptions, bénignes ou virulentes, cèdent sous l'effet adoucissant et guérissant du D. D. D.. Tous les pharmaciens tiennent D. D. D.. Demandez-le à votre pharmacien aujourd'hui. Informez-vous aussi du savon D. D. D.. Son usage régulier entretient la peau pure et saine.

GUERISON RAPIDE D'UNE FEMME—UNE MASSE DE PLAIES.—Dans l'automne de 1907, j'avais une plaie au cou. Après quelque temps elle disparut mais revint sous une forme plus sérieuse, disparaissant et revenant ainsi jusqu'en février. J'allai voir un docteur qui me dit que c'était de l'eczéma. A ce moment toute ma figure était en plaies, très enflée et suintant de l'eau continuellement. Je ne dormais plus et mes jours étaient misérables. J'employai le D. D. D. jusqu'en 1er mai. Alors j'eus une bouteille de D. D. D. pour l'essayer. Dès que j'eus commencé à l'appliquer, ma figure devint mieux. Quand j'eus fini cette bouteille d'essai, je m'en procurai une autre de format régulier et n'en employai que la moitié. J'ai toujours été parfaitement bien depuis. Je recommanderai toujours le D. D. D. en toute occasion. Mme Grange Harvey, Danville, Qué. 18 mai 1917.

BOUTEILLE D'ESSAI GRATIS

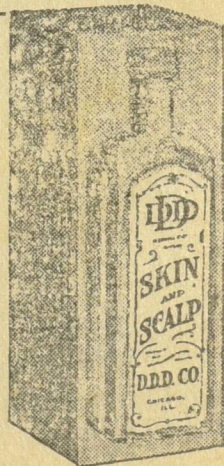
Laboratoire D. D. D.

Dépt 31, 27, Lyall, Toronto

Messieurs, — Veuillez m'envoyer gratuitement une bouteille d'essai de la Prescription D. D. D. Veuillez noter que je ne prends aucun engagement. Trouvez inclus, 10 sous pour payer le port.

Nom.....

Adresse.....



ment, il n'en fait aucune mention et lègue le peu de biens dont il disposait à la famille "de Colon". Or, aucune famille de Colon, apparentée à Colomb n'habita Gênes. Au contraire, tous les de Colon connus ont été retrouvés à Pontrevedra, province de Galicie, Espagne. C'est là d'ailleurs, d'après les membres de la commission instituée par le gouvernement espagnol, que serait né le découvreur de l'Amérique.

D'après eux, le navigateur "gênois" serait né dans ce petit village en 1436, de Domínguo de Colon, marchand de laine, et de Suzanne Fonterosa, descendante d'une famille juive convertie au catholicisme. Christophe, tout enfant, aurait étudié le latin dans un couvent, puis se serait laissé embaucher par un affréteur à quatorze ans pour courir la mer. Plus tard, il aurait émigré à Gênes avec sa famille.

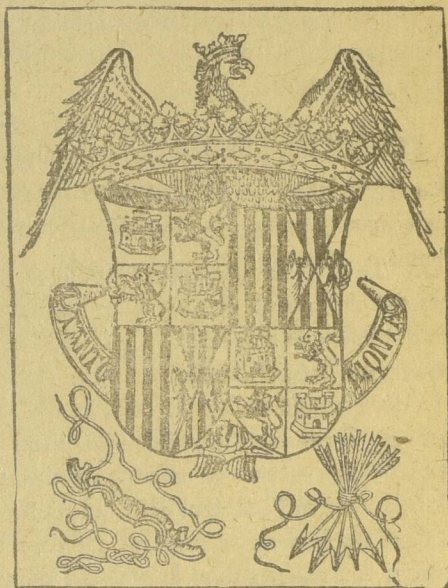
Le grand astronome Toscanelli qui donna à Colomb la célèbre carte géographique qui le guida dans son premier voyage, à la recherche des Indes, raconte dans ses mémoires qu'il le prenait pour un Portugais.

La première fois qu'il prétendit être gênois, ce fut à l'audience que lui donna le roi catholique de Castille et d'Aragon à qui il avait demandé de l'argent pour appareiller ses caravelles. Les costumes et la langue de Gênes et de la Galicie étant les mêmes, il était facile à Christophe Colomb de se donner pour Gênois. Aussi, peut-être ne voulut-il pas par prudence déclarer sa véritable origine, la Galicie étant à cette époque une région particulièrement détestée par la reine.

Si cela est vrai, Colomb avait tout de même plusieurs raisons de prétendre appartenir à Gênes, y ayant vécu de nombreuses années avec sa famille.

Il n'écrivit jamais en italien ou dans le dialecte de Gênes. Toutes ses lettres sont écrites en latin ou en espagnol.

Voilà pour Gênes ou la Galicie, pour l'Italie ou l'Espagne. Reste à savoir maintenant si Colomb est juif ou chrétien. Nous ne doutons pas pour notre part qu'il fut chrétien de par ses père et mère. Tout s'accorde à le prouver. Cependant, de nombreux sa-



Les armoiries de Christophe Colomb que certains savants versés en l'art héraldique considèrent d'origine espagnole plutôt qu'italienne.

vants, historiens et chercheurs de toutes sortes, ayant relevé sur l'arbre généalogique de sa famille (dans la lignée maternelle) plusieurs noms israélites, tels que Suzanne, Jacob, Abraham, Eléazar, prétendent que ces vocables ne pouvaient se trouver dans une famille de "gentils", à cette époque surtout où les juifs étaient maltraités et exécrés.

En attendant que la lumière se fasse sur cette question, Christophe Colomb reste le fils d'un excellent marchand catholique de Gênes.

Lisez ce que Madame Mary DesRoches, de
Summerside, P. E. I., nous écrit
au sujet du

CARNOL

"Une attaque d'influenza, en automne 1918, me laissa dans une faiblesse telle que je pouvais à peine traverser la cuisine. Pendant près de deux mois je crachai le sang et je croyais, ainsi que mes voisins, que j'étais à la première période de la tuberculose. Quand je tombai malade, je pesais 120 livres, puis je descendis à 98 livres. Sur la recommandation de mon pharmacien, je commençai à prendre du Carnol. Avant la fin de la première bouteille, je ressentis une amélioration sensible. Je pris alors quatre bouteilles et l'amélioration fut si merveilleuse que je gagnai un poids que je n'avais jamais atteint auparavant. Je peux recommander avec confiance le Carnol à tous ceux dont la santé est mauvaise, comme le tonique le meilleur et le plus agréable au goût qui soit sur le marché aujourd'hui."

Quand une santé chancelante indique les symptômes de l'anémie, du dépérissement, de la tuberculose ou consommation, on doit espérer d'excellents résultats du CARNOL.

Ce remède nourrit le système nerveux, édifie les tissus, augmente le poids et renforce le système humain tout entier.

Il se recommande tout spécialement pour les neurasthéniques et le rachitisme, ainsi que pour les maladies qui dépendent, comme le rachitisme d'un corps faible et d'une mauvaise condition physique. C'est pourquoi le rachitisme se rencontre presque toujours chez les enfants mal nourris et chétifs.

Ce n'est pas un secret ni un mystère que la composition du CARNOL. — Son ingrédient principal est la glycérphosphate — tonique merveilleux pour les nerfs — qu'on appelle aussi *sel du sang*. Par le monde entier on reconnaît qu'il n'y a pas de meilleur régénérateur du sang, de tonique plus efficace pour les nerfs que ce médicament précieux.

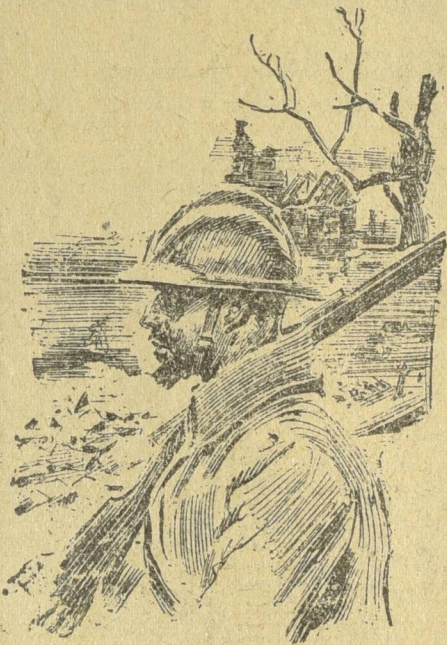
Une combinaison avec ces sels sont les éléments nutritifs solubles du bœuf et l'extrait de foie de morue — de ce dernier on a su enlever tout l'odeur et le goût désagréables.

Nous sommes tellement confiants du mérite du CARNOL que si vous n'en retirez pas tout le bien que nous vous en disons, rapportez-en les bouteilles vides au pharmacien qui vous les aura vendues et il vous rendra votre argent.



Les poilus étaient immunisés contre les commotions

Un médecin français, s'appuyant sur des chiffres irréfutables, vient de découvrir qu'en quatre années de front, cinq années même, pourrions-nous dire, 18,000 poilus seulement souffrirent de commotions nerveuses occasionnées par l'éclatement des obus ou l'atmosphère des combats, contre 680,000 Américains et 400,000 soldats britanniques et coloniaux.



C'est-à-dire que les poilus de France tinrent mieux que leurs camarades américains ou anglais le choc de la guerre. Ils étaient immunisés contre ces fameux "shell shocks" dont on parlait beaucoup, pendant la guerre, commotions qui ébranlaient le corps et l'esprit et conduisaient soit au détraquement du système soit à la folie.

De ces 18,000 poilus, deux mille seulement ont été hospitalisés, leur cas le requérant. Les 16,000 autres furent traités quelques jours en 2ème ligne et renvoyés à leurs postes. Des deux mille envoyés à l'arrière, trois cents ne remontèrent plus dans les lignes ou furent démobilisés.

D'un autre côté, 400,000 Tommies, d'après ce médecin français toujours, et 680,000 Sammies montrèrent des signes de dérangement mental qui les tinrent pendant de longs mois dans les formations sanitaires ou les empêchèrent absolument de revoir le front.

— 0 —

IMMIGRATION JUIVE

Le gouvernement des Soviets a décidé de permettre, et il s'efforce de faciliter le départ pour les Etats-Unis de milliers de familles juives qui ont des parents en Amérique.

Voilà qui est rassurant! Il y a déjà aux Etats-Unis 3,500,000 juifs dont 1,800,000 au coeur de New-York.

On sait que l'immigration qui entre actuellement au Canada est surtout juive. De fer pour les autres races, notre loi se fait accommodante pour les juifs. Quand il est impossible de les laisser passer on annonce qu'ils ont été expédiés en Havane.

Mais la Havane les attendra longtemps.

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

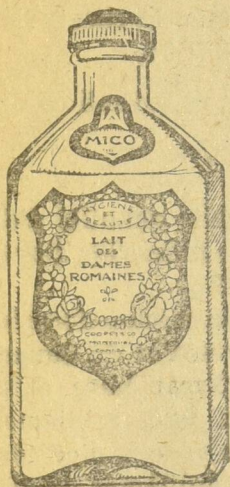
Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un packaging plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'un quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL

PETITES CHOSES A SAVOIR

A quelle race appartenait le grand Alexandre Dumas, père, l'auteur des "Trois Mousquetaires" et de milliers d'autres romans célèbres?

Alexandre Dumas, ou Alexandre Davy de la Pailleterie (1802-1870), était quarteron, c'est-à-dire né d'une femme mulâtre et d'un blanc, ce qui est le quart d'un nègre. Il naquit à Villers - Cotterets, département de l'Aisne, France. Son père, Thomas Alexandre Dumas, général français, avait vu le jour à Saint-Domingue, en 1762. Il était fils de Antoine Alexandre Davy, marquis de la Pailleterie, et d'une négresse, Marie Cessette Dumas. Alexandre Dumas portait sur sa figure les traces de son origine africaine, ayant les lèvres épaisses, la peau noire, les cheveux crépus. Il disait lui-même que son père ressemblait en tous points à un mulâtre.

* * *

Que veut dire le terme **carat** pour or et diamant? Ex.: 18 carats (jone).

Le carat est l'unité de mesure des métaux précieux et des pierres précieuses. Il y a deux sortes de carats:

1° Le carat de fin qui sert à déterminer la richesse de l'or contenu dans les articles.

2° Le carat de diamant qui sert à peser le diamant.

Carat de fin.—Pour évaluer un article d'or, on suppose qu'il est divisé en 24 parties appelées carats ou "carats de fin".

Si la pièce est toute d'or (ou d'or pur), on dit qu'elle est au titre de 24

carats. Mais si la pièce est composée de 20, 18, 16 ou 14 parties d'or pur et si le reste, c'est-à-dire les 4, 6, 8 ou 10 parties qui manquent pour former les 24 parties est de l'alliage de cuivre, d'argent, etc., on dit que le titre de ces différentes qualités d'or est de 20, 18, 16 ou 14 carats, suivant le cas.

Carat de diamants.—Le carat sert à peser le diamant et les pierres précieuses.

Le carat est divisé en 4 grains appelés "grains de diamant", qui représentent chacun $3\frac{1}{4}$ grains troy.

151 $\frac{1}{2}$ grains de diamant font une once troy.

Les carats anglais se subdivisent en $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$ et 1-16.

En mesure métrique, le carat vaut 20 centigrammes 635664.

Le centigramme vaut 0.4845 carat.

* * *

L'ALLIAGE.—Quelle quantité d'alliage contiennent les monnaies d'or et d'argent du Canada?

Une loi passée à la session dernière décrète que les pièces d'or du Canada devront être aux 900 millièmes, et les pièces d'argent aux 925 millièmes c'est-à-dire que les pièces d'or devront contenir cent millièmes d'alliage et les pièces d'argent soixante et quinze millièmes. Cet alliage est introduit pour donner au numéraire plus de solidité et de résistance à l'usure.



“Ecoute, Maman”

“VOICI une lettre de Bessie, et elle dit qu'elle est de nouveau en santé après avoir employé la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.”

“Je savais que c'était justement cela dont elle avait besoin pour reconstituer sa santé, après la naissance de son bébé.

“Elle dit qu'elle regrettait de n'avoir pas suivi votre conseil il y a longtemps, au lieu de s'inquiéter comme une dame malade pendant de si nombreuses semaines”.

“Que dit-elle encore?”

“Je vous lirai le reste. Elle dit : “Mes nerfs étaient tellement bouleversés que je ne dormais plus du tout. Ma digestion était mauvaise et j'avais des palpitations de cœur. Son bébé était

maussade et irritable, et des fois j'étais terriblement découragé.

“Quand j'eus la lettre de maman me conseillant fortement d'essayer la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais sur le point de tout abandonner, et je décidai de faire l'essai de la Nourriture pour les Nerfs à cause du bien qu'il avait fait à maman.

“ Je ne puis dire combien je suis reconnaissante pour le conseil qu'elle m'a donné, vu que je suis heureuse et en santé maintenant, mon bébé se porte bien, et je sais que tout cela est dû à l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs”.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50c, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto. Le portrait et la signature de A. W. Chase, M. D., sont sur chaque boîte de la véritable Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. 16

UN PROCES QUI DURE DEPUIS 600 ANS

Le plus vieux procès du monde est entendu de nouveau à Nancy. L'instance dure depuis 600 ans et en dépit de toutes les tentatives de règlement, des appels, des recours continuels l'ont porté ainsi d'une génération à l'autre, jusqu'à nos jours.

Tous ces troubles débutèrent en l'an 1232, alors que fut proclamée une charte royale répartissant quelques acres de terre boisée, dans le Jura, entre les communes de Charcilla et de Meussia.

Ces deux communes semblèrent pendant 100 ans avoir accepté de bon gré cette distribution, mais au cours de l'année fatidique 1313, les habitants de Charcilla réclamèrent une partie de la forêt occupée par leurs voisins de Meussia.

Le texte de la charte, au dire des parties, était confus. Pour cette raison, les plaignants ou réclamants eurent gain de cause. Meussia ne pouvait naturellement accepter une pareille défaite; ses habitants portèrent donc la cause en appel. Contre le second jugement, il y eut un second appel, et c'est ainsi que cette cause est aussi vieille qu'une bonne moitié de l'histoire de France.

Des rois furent détrônés et décapités, des révolutions bouleversèrent les lois, partagèrent les citoyens en milliers de factions, des Louis en grand nombre régnèrent et moururent, deux Napoléons se levèrent comme des astres pour briller sur la France, puis s'éteindre dans la nuit, et la petite querelle des habitants de Charcilla et

de Meussia ne perdit rien de son ardeur.

C'est en vain que les tribunaux cherchèrent un terrain d'entente pour y faire rencontrer ces ennemis séculaires. Les habitants des montagnes du Jura sont aussi obstinés et aussi têtus que les Bretons. Leur querelle de clocher est à leurs yeux aussi importante que la guerre entre l'Irlande et l'Angleterre.

La valeur de la forêt disputée a été couverte des centaines de fois par les déboursés et frais légaux et cependant ces plaideurs acharnés en appellent encore du dernier jugement.

Dernièrement, la cour d'Appel de Besançon rendit jugement en faveur de Charcilla, mais Meussia inscrivit la cause à Paris où le jugement fut renversé en cour de Cassation. Charcilla veut maintenant que le contre-jugement de Paris soit cassé à son tour à Nancy. C'est cette reprise qui se plaide actuellement et rien n'indique que ce procès, trop intéressant pour être classé, s'arrêtera là.

— o —

Se nourrir, se reproduire et s'entre-détruire: telles furent les principales occupations des peuples depuis l'origine de l'histoire. Rien n'indique encore que leur existence puisse être différemment orientée.

Gustave LeBon

* * *

On ne se sent à son aise que là où l'on se sait à sa place. A. Daudet.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIENS MODELES DE COYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Savez-vous que

LE FILM

ne se vend que 15 sous ?

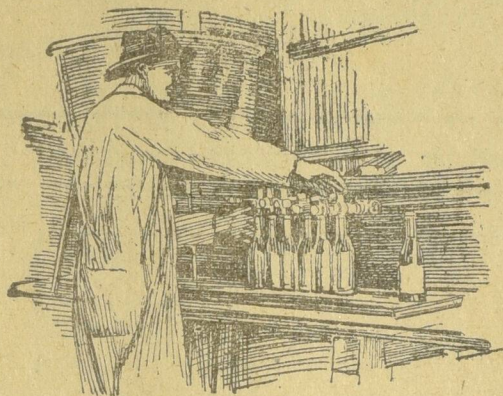
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131 Cadieux, Montréal

UN NOUVEAU SIROP

La patate, nom sous lequel on désigne couramment la pomme de terre, est en réalité le vrai nom de ce que l'on appelle en Amérique la patate sucrée. C'est un tubercule comestible à chair tendre et sucrée, un peu aqueuse, que l'on cultive de plus en plus dans les pays chauds.

La patate (appelons-la patate sucrée pour qu'il n'y ait pas de confusion possible dans l'esprit du lecteur,) contient beaucoup de sucre, et les chimistes du gouvernement américain



Mise en bouteilles du sirop de patates sucrées à la ferme expérimentale du gouvernement américain, à Fitzgerald, Ga.

ont réussi à fabriquer un nouveau sirop avec ce comestible.

A Fitzgerald, Ga., où il existe une ferme expérimentale, on fabrique actuellement des quantités considérables de ce nouveau sirop qui se vend avec la plus grande facilité. Ce sirop contient un sucre semblable à celui qui provient de la canne à sucre, et il est en conséquence bien plus doux, et plus agréable au goût, que le sirop de blé-d'inde qui n'est que du glucose.

CRIS D'ANIMAUX

Plusieurs lecteurs, disciples de saint Hubert, me demandent par quel mot propre on désigne le cri des gibiers de poil et de plume, voire celui des oiseaux et des volatiles de basse-cour. Voici :

L'aigle, comme la grue, trompette ou glatit; l'alouette tirelire ou turlute; pour la caille, on n'a que l'embarras du choix: elle margotte, margaude, carcaille ou courcaille. Le canard nassille, canquette ou couincouine; le cerf brame, rait ou ralle; le chacal aboie. Hibou et chat-huant hululent alors que la chouette hue, chuinte ou froue. La cigogne glotore ou claquette; le coq de bruyère dodeldit. Si le corbeau croasse, coraille ou graille, la corneille criaille ou babille. L'épervier piale ou glapit; la gelinotte glousse; le geai cajacle, cajole ou frigulotte; l'hirondelle gazouille, trinsotte ou trisse. Le merle se rapproche de l'homme, il siffle, appelle ou babille. La mésange tintine, la perdrix rappelle ou pirouette. La pie (Dieu me garde des comparaisons!) jacasse et jase. Le pigeon roucoule et caracoule; le pivoine picane, peupleute; le renard glapit; le sanglier grommelle ou roume; le rossignol chante, quirritte ou trille; l'ours grogne, le loup hurle, le tigre rongnonne ou miaule.

A la chasse, le chien clabaude, clatit, gorge.

—Mais, me direz-vous, pourquoi parler du chien? Le considérez-vous donc comme du gibier?

Ma foi!... Ne ravivons pas de cruels souvenirs au cœur des chasseurs maladroits!...



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans mé-
dicaments, opération ni douleur. Nos
Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de
PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

144 rue Sainte-Catherine Est,

MONTRÉAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité :
Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à
vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplaçé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : **16-est, rue Craig** — — — **Montréal**

Demandez notre catalogue de primes

DE L'INFLUENCE DES FEMMES

On a inauguré, à Paris, sur le toit d'un grand magasin, un monument destiné à commémorer le courage du célèbre aviateur, Jules Védri-
 nes, qui réussit, le premier, au cours de la guerre, à atterrir en plein Paris.

Peu de temps avant sa mort, Védri-
 nes aimait à raconter à ses amis com-
 ment il avait eu l'idée de se poser en
 avion sur la terrasse du magasin en
 question; voici comment il s'exprimait :

"Un jour j'étais venu examiner de
 ce café le boulevard Haussmann, pour
 me rendre compte s'il me serait pos-
 sible d'y atterrir le matin de bonne
 heure, juste derrière l'Opéra. Je vis à
 ce moment près de moi une gentille
 petite ouvrière qui regardait aussi le
 boulevard, et qui me lançait de temps
 à autre des oeilades. J'engageai con-
 versation avec elle, ou plutôt c'est elle
 qui m'adressa la parole. On lui avait
 dit qui j'étais, mais elle était sceptique
 et ne le croyait pas. Je lui signalai ce-
 pendant quelques cartes postales à sa
 demande. Je n'ai jamais su son nom,
 car, rangé des voitures depuis long-
 temps, je n'avais pas l'intention de
 tenter une aventure. Je me suis sou-
 venu longtemps d'une de ses phrases :
 "Un type comme vous, me dit-elle, ça
 devrait s'amener en avion sur un toit
 comme celui-ci!" — "C'est justement
 mon intention", lui répondis-je. Ef-
 fectivement, à la minute même où la
 jolie femme parlait, je venais de con-
 cevoir mon projet."

Cette anecdote vaut certainement la
 peine d'être contée.

FEUILLES MORTES

Elles sont parties depuis longtemps
 les feuilles d'or qui tourbillonnent au
 gré des vents d'octobre... Pour peu
 que l'on ait l'esprit porté vers les cho-
 ses de théâtre, on pensait, en les
 voyant, au dernier tableau de "Cyrano
 de Bergerac" où le héros de Rostand
 meurt poétiquement, tandis que sur
 lui, s'effeuillent les arbres.

On sait moins que, le soir de la pre-
 mière représentation de Cyrano, ce
 sont des feuilles véritables qui jon-
 chèrent le plateau de la Porte-Saint-
 Martin. Elles ont leur histoire.

Edmond Rostand villégiaturait en
 Brie, où il terminait, dans une grand
 parc, son admirable poème. Il était
 merveilleusement inspiré par le décor
 naturel dans lequel il travaillait.

Autour de lui, les arbres se vêtaient
 de la pourpre d'automne. Il suivait du
 regard la chute mélancolique des
 feuilles, et de cette contemplation des
 vers naquirent, spontanés et char-
 mants :

..... Comme elles tombent bien;
 Dans ce trajet si court de la branche à
 [la terre,
 Comme elles savent mettre une beauté
 [dernière...

Le grand poète fit recueillir alors
 les feuilles recouvrant le sol auprès de
 sa table, et ce sont celles-là qui tom-
 bèrent du cintre, le soir de la premiè-
 re représentation.

— o —

L'enfant venu à la lumière est déjà
 très vieux, puisqu'il représente la syn-
 thèse d'un immense passé. Son âme
 individuelle n'est qu'une combinaison
 d'âmes ancestrales. Gustave LeBon

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

**Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du**

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au SAMEDI.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgrac-
ieux qui déparent



une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal



Beauté
Parfaite

Une Journée passée à vous préparer pour la réunion sociale du soir vous a épuisée et fatiguée. Le plaisir que vous envisagez est gâté par la perspective que votre apparence ne sera pas parfaite. Comme vous aimeriez avoir un beau teint velouté — voir revenir la beauté de la jeunesse! Si seulement nous pouvions vous induire à essayer alors la

Crème Orientale

Gouraud 123

vous rendriez compte pourquoi elle est en faveur auprès des élégantes depuis 80 ans. Elle vous rendra une magnifique peau souple à l'apparence transparente qui vous rappellera les jours de votre jeunesse.

Envoyez 15c. pour en avoir un échantillon.



Le Savon Médicamenté Gouraud

Si vous voulez améliorer constamment votre teint, tenez votre peau toujours pure et nette. Le savon Médicamenté Gouraud fait disparaître complètement toute poussière, saleté et matière déléter. Sa douce et rafraichissante mousse antiseptique pénètre les pores et supprime les impuretés. Idéal pour préparer la peau avant l'emploi de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERD. T. HOPKINS & SON

344 St. Paul St., W., Montréal

Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
nourriture parfaite

Borden's

Lait Condensé
"Reindeer"
Cacao Condensé
"Reindeer"
Lait Condensé
"Reindeer"



Nourriture

et

Sommeil

Sommeil paisible
et alimentation
appropriée sont
également néces-
saires à la croi-
sance de Bébé. Il
dort mal, si son
alimentation est

défectueuse. Quand le lait
maternel fait défaut, employez
le lait qui, depuis plus de 65
ans, a nourri des bébés joyeux
et robustes.

3-10-21

THE BORDEN COMPANY LIMITED,
MONTREAL

Borden's

EAGLE BRAND

LAIT CONDENSÉ



MONTREAL

The Borden Co. Limited

VANCOUVER

Entered March 23rd 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class
matter under the Act of March 3rd 1879.